



MA PLUS
BELLE
HIS-
TOI-
RE

NOUVELLE
FICTION FABLE
POÈME
RÉCIT

2024-2025

MARS 2025

C'est comme ça chaque printemps québécois quand nous sortons les vélos, je me dis que notre histoire n'est pas écrite, qu'elle est pédalée chaque jour et que si on tombe, on se relève et on continue. Merci, mon garçon, peut-être qu'un jour tu comprendras la signification de cette belle histoire de notre vie.

*VOUDRAIS-TU APPRENDRE À FAIRE
DU VÉLO PAPA?, p. 94*

*Emely Josefina Muñoz Hernandez,
Francisation*

Chaque chanson est devenue un voyage. Un voyage loin du tumulte de mon esprit, loin des schémas répétitifs qui me maintenaient prisonnière. Avec la musique, j'ai appris à être présente, à me laisser porter par le moment sans chercher à tout contrôler. Elle m'a montré que, parfois, le plus grand soulagement vient de l'abandon, de la capacité à se laisser emporter par plus grand que soi.

LA MUSIQUE, LE REFLET DE L'ÂME, p. 15
Félicia Poirier Duchesne, Insertion sociale (IS)

Quand tu vieilliss, ton visage devient la carte de ton passé.

J'imagine que c'est pour cette raison que ma grand-mère avait de petites lignes aux coins de ses yeux, témoins silencieux des rires qu'elle a su donner.

DERNIERS RAYONS, p. 51
Laury-Jade De Blois, 2^e cycle

Le village de Cacophonie prospéra. Gaspard devint une légende. Son nom était synonyme d'originalité, d'authenticité et d'inspiration. Le Rien-en-boîte et le Rien-en-action étaient devenus un symbole de la liberté de créer de l'audace de l'imagination.

*LE ROI DU VIDE: UNE HISTOIRE PLEINE
DE RIEN, p. 63*

Mia Straaanu, 2^e cycle



2024-2025

MARS 2025



FÉDÉRATION
DES SYNDICATS
DE L'ENSEIGNEMENT
CSQ



Centrale des syndicats
du Québec

Coordination du projet

Mireille Faucher

Appui au projet

Mélanie Fortier, Marie-Pier Gauthier, Marie-Eve Lagacé et Marilyn Morel

Comité de sélection

Jocelyne Alarie, Chantal Beauregard, Lucie Béchard, Mélanie Bellemare, Marie Berthiaume, Jacques Boucher, Brigitte Brodeur, Hélène Brunet, Nadine Cedras, Céline Chabot, François Chabot, Lucie Chalifour, Guy Charles, Isabelle Coulombe, Jean-Pierre Côté, Aimée Dandois Paradis, Donald Déry, Claire Desjardins, Carole Du Sault, Enrika Dupré, Mireille Faucher, Florence Faucher-Massicotte, Mélanie Fortier, Lisa Fournier, Carole Gagnon, Maxime Garneau, Chantal Gariépy, Maryssa Girard-Cassista, Claire Guay, Pierrette Guay, Guylaine Guèvremont,

Isabelle-Line Hurtubise, Suzanne Hyland, Henriette Labarre, Isabelle Labrecque, Annie-Claude Lachance, Marie-Eve Lagacé, Éric Laroche, Huguette Lavoie, Martine Lauzon, Thérèse Levasseur, France Leblanc, Sylvie Lemieux, Frédéric Maltais, Mélanie Maltais, Ginette Masson, Johanne Mercier, Sylvie Moreau, Marilyn Morel, Yvonne T. Montésinos, Marie Nadeau, Karine Nantel, François Nicol, Audrey Parenteau, Julie Pinel, Julien Poirier, Gisèle Poisson, Mariette Poisson, Sylvie Routhier, Étienne Richer, Judith Rohlf, Marie-Hélène Samson, Monique Samuelson, Mélissa Savard, Jacques Simard, Monique Talbot, Sylvie Théberge, Eric Thibodeau, Isabelle Tremblay-Chevalier, Isabelle Tremblay-Ross, Line Turcotte, Denise Turcotte-Gauthier.

Révision linguistique

Marie-Pier Gauthier, Guylaine Guèvremont, Annie-Claude Lachance, Marilyn Morel et Marie-Hélène Samson

› MOT DE L'ÉQUIPE

Quelle tâche ingrate de ne retenir qu'une petite cinquantaine de textes sur près de 450 textes et de devoir en écarter autant alors qu'ils nous ont profondément touchés. Tant d'histoires poignantes et envoûtantes, pleines d'espoir et de volonté. Que tous ceux et celles qui ont pris leur courage à deux mains pour partager ces mots sachent qu'ils ont été lus et appréciés et que, bien des fois, il a fallu trancher entre des récits tous aussi séduisants.

Chaque texte a d'abord été évalué par trois jurés. Les textes ayant franchi cette étape ont ensuite été relus par plusieurs évaluateurs pour la sélection finale. Une dernière phase a ensuite permis d'attribuer les prix. Merci de tout cœur à chacune et à chacun, aux enseignantes et enseignants qui les ont soutenus ainsi qu'à tous ceux et celles qui ont contribué au concours.

Pour une 22^e année consécutive, les participantes et participants au concours d'écriture *Ma plus belle histoire* nous ont éblouis, divertis et émus avec leur création littéraire. Nous sommes convaincus qu'il en sera de même pour vous qui lirez ce recueil.

Encore une fois cette année, plus de 400 textes ont été soumis et ont transporté les membres dévoués de notre comité de lecture à travers une myriade d'émotions. La sélection des 50 textes formant ce recueil n'a donc pas été une tâche facile. Nous remercions chaleureusement ces personnes pour leur engagement à faire de ce concours une réussite!

Par ailleurs, ce recueil est une invitation au cœur des préoccupations, des aspirations, des réflexions et de l'imaginaire des élèves. Laissez-vous bercer par leurs mots, vous en ressortirez inspirés et même ébranlés.

Chacun de ces textes est le reflet du vécu ou de la créativité de son auteure ou auteur. Si, à l'image du parcours des élèves inscrits à la formation générale des adultes, les sujets abordés et les styles adoptés sont variés, tous témoignent de leur volonté de réussir et de réaliser leurs rêves. Bien que tous ne reçoivent pas une mention spéciale, chaque texte composant ce recueil est gagnant en soi. Et avec raison! Ils ont su attirer l'attention de notre comité de lecture qui a été profondément touché.

Il en va de même pour les élèves qui ont présenté un texte dans le cadre de cette édition du concours. En effet, soumettre une œuvre à l'œil d'un jury est déjà une victoire. Une victoire sur sa gêne, une victoire pour son accomplissement ou encore une victoire envers son affranchissement. Félicitations à chacune et chacun d'entre vous!

Nous sommes persuadés que ce concours constitue une occasion en or pour les enseignantes et enseignants, qui accompagnent leurs élèves dans leur processus d'écriture de découvrir des facettes méconnues de leurs élèves. À vous toutes et tous, un énorme merci du fond du cœur. Grâce à votre implication, *Ma plus belle histoire* traverse les années et offre une tribune aux élèves pour se faire entendre et prendre leur envol, car écrire donne des ailes!

Encore une fois, félicitations à toutes et à tous!



Le président de la
Fédération des syndicats
de l'enseignement
(FSE-CSQ),

A stylized, handwritten signature in black ink.

Richard Bergevin



Le président de la Centrale
des syndicats du Québec
(CSQ),

A stylized, handwritten signature in black ink.

Éric Gingras



La présidente
de l'AREQ (CSQ),

A handwritten signature in cursive script that reads "Micheline Germain".

Micheline Germain

L'AREQ (CSQ) représente fièrement des dizaines de milliers de personnes retraitées ayant, pour la plupart, gravité autour des élèves, des étudiantes et des étudiants durant leur carrière. Il est donc facile de comprendre notre enthousiasme envers les projets favorisant la persévérance scolaire, dont fait partie *Ma plus belle histoire*. C'est aussi pourquoi certains membres de l'AREQ s'impliquent bénévolement dans la sélection des textes à publier. Choix difficile, il va sans dire ! Car chaque histoire racontée est une occasion d'aller à la rencontre de l'autre, et mériterait de faire partie du présent recueil.

En espérant qu'à la lecture des textes retenus, vous serez aussi touchés que nous l'avons été nous-mêmes ! Félicitations à tous les élèves de la formation générale des adultes ayant participé à ce magnifique projet, ainsi qu'à tout le personnel qui travaille quotidiennement à favoriser leur apprentissage.

Bonne lecture !

J'ai la chance, encore cette année, d'agir à titre de porte-parole pour le concours *Ma plus belle histoire*. Je tiens à remercier chaleureusement la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) pour cette opportunité unique de célébrer le talent et la créativité des personnes participantes.

Continuons à encourager et à valoriser l'écriture, elle est une source inépuisable d'ouverture sur soi comme sur le monde. Porteuse de réflexion, elle sait attendrir les cœurs les plus durs comme reconforter les plus délicats.

J'avais plus ou moins 12 ans lorsque je l'ai rencontrée, à travers des journaux intimes que je gribouillais dans ma chambre. À cette époque, la vie me semblait être une longue épreuve sans répit. Noircir des cahiers Canada un peu froissés me faisait le plus grand bien. Toute la nuit, à la lueur d'une lampe de chevet, j'explorais les figures de style comme je sillonnais les fins fonds de mon âme. J'ignorais que ces premiers coups de crayon allaient m'emmener bien au-delà de ma chambre et qu'ils allaient être à l'origine d'un parcours artistique providentiel.

L'écriture a été la chance de ma vie. Elle m'a transporté d'une scène à une autre, de festival en festival, en passant par ce rôle, dont je suis très fier, de parrain du concours *Ma plus belle histoire*.

Dans le cadre de ce concours, j'ai animé l'automne dernier plusieurs ateliers d'écriture destinés aux élèves de la formation générale des adultes. Je me suis senti privilégié et honoré de partager des bribes de mon parcours, de mon amour de la poésie, de la chanson et de tout ce qui entoure la création littéraire. Je comprends les défis rencontrés sur le chemin sinueux du succès scolaire. J'aimerais donc féliciter toutes celles et tous ceux qui prennent leur courage à deux mains et qui s'accrochent du mieux qu'ils le peuvent chaque jour à leur objectif. En tant qu'ancien élève de l'école aux adultes, je sais que ce n'est pas facile, mais je sais aussi que c'est réalisable.

J'applaudis toutes celles et tous ceux qui se sont prêtés au jeu, qui ont participé au concours et qui ont soumis un texte. J'applaudis également les enseignantes et enseignants qui jouent un rôle essentiel dans le développement des élèves et sans qui rien de tout ceci ne serait possible.

« L'écriture est la peinture de la voix »
– Voltaire



Parrain du concours
Ma plus belle histoire

Manu Militari

Le Prix **COUP DE POUCE** **Caisse Desjardins** **de l'éducation**

Intitulé à juste titre Coup de pouce Caisse Desjardins de l'Éducation, le nom de ce prix, destiné aux équipes enseignantes, fait écho au Coup de cœur destiné à l'élève ayant soumis le meilleur texte. Ce prix vise à reconnaître et à encourager l'engagement, la créativité et les initiatives locales. L'équipe de la FSE-CSQ ira à la rencontre de l'équipe gagnante afin d'organiser un gala local qui mettra à l'honneur les enseignantes et enseignants et les élèves du centre.

Nous avons l'immense fierté de souligner le dynamisme, l'implication et le travail exceptionnel accompli par :

**L'ÉQUIPE ENSEIGNANTE DU CENTRE DE FORMATION DES ADULTES
SAINTE-THÉRÈSE (CSS DES CHÊNES), À DRUMMONDVILLE,
AVEC LE SOUTIEN DU SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT DE LA RÉGION
DE DRUMMONDVILLE.**

Votre engagement, gage du succès de ce concours, est une véritable source d'inspiration.

Au nom de tous vos pairs, enseignantes et enseignants, félicitations!

Parmi les initiatives des membres des équipes et des syndicats locaux qui ont activement soutenu le concours, mentionnons :

Au chapitre de la promotion :

- Implication de plusieurs enseignantes et enseignants pour une meilleure stabilité du projet, et concertation ;
- Participation de plusieurs services d'enseignement (alphabétisation, présecondaire, insertion sociale, intégration socioprofessionnelle, etc.), y compris en milieu carcéral ;
- Tournée de promotion dans les classes (au lancement et avant la date de retour) ;
- Diffusion en grand nombre des affiches, des dépliants, des signets et des anciens recueils ;
- Intégration dans le cadre d'activités de lecture et d'apprentissage dans les classes ;
- Atelier d'écriture local et invitation d'une auteure ou d'un auteur régional ;
- Création de versions thématiques du concours (*Ma plus belle histoire... d'amour, Ma plus belle histoire... d'horreur*).

Au chapitre de la célébration et de la valorisation :

- Bonification des prix, création de certificats locaux ;
- Sélection locale de textes gagnants additionnels ;

- Cérémonie de remise de prix et lecture publique en présence de l'ensemble des élèves du centre, des autres personnels du centre et du centre de services scolaire, des partenaires et de la communauté (invités d'honneur, auteurs littéraires, familles, anciens élèves, etc.) ;
- Enregistrements audio-vidéo des lectures, des photographies ;
- Conférence de presse ;
- Activités pédagogiques et lecture individuelle des textes ;
- Production d'un recueil local comprenant les textes de tous les élèves participants ;
- Articles dans les journaux locaux, syndicaux et scolaires et dans les médias électroniques ;
- Création d'une page Web ;
- Participation et lecture publique à des émissions de radio ou de télévision et tirage de recueils parmi le public ;
- Mention au conseil d'administration du centre de services scolaire, à la direction générale, au conseil d'établissement, à l'assemblée des personnes déléguées ;
- Plaques commémoratives, mur des célébrités, bannières et autres affichages dans le centre et à l'extérieur ;
- Recherche des élèves participants ;
- Célébrations lors d'activités syndicales avec l'équipe enseignante et les élèves (reconnaissance, souper, etc.) ;
- Réalisation d'une bibliothèque dans l'école.

REMERCIEMENTS

La Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) et la Centrale des syndicats du Québec (CSQ) tiennent à remercier chaleureusement leurs partenaires pour leur contribution à ce projet d'expression littéraire et de valorisation unique en son genre.

Nos partenaires



Votre passion,
notre vocation



Desjardins
Caisse de l'Éducation

beneva



**Les
libraires
.ca**

Les
protections
RésAut
Assurances auto, habitation et entreprise

 **CSQ**
Centrale des syndicats
du Québec



Druide

Nous tenons également à souligner la collaboration remarquable de l'AREQ (CSQ), le mouvement des retraitées et retraités de la CSQ, dans le cadre de la sélection des textes pour le recueil *Ma plus belle histoire*.

AREQ

Le mouvement des personnes
retraitées CSQ

SOMMAIRE

12 Coup de cœur

ODEUR DE CAFÉ

Abner Lennin Carvajal
Giraldo

15 Mention Antidote pour le meilleur usage de la langue française

LA MUSIQUE, LE REFLET DE L'ÂME

Félicia Poirier Duchesne

ALPHABÉTISATION, PRÉSECONDAIRE ET INSERTION SOCIALE

18 Mention spéciale

MES AMIS FIDÈLES

Damien Talbot

20 LE TRIOMPHE DE L'ESPOIR

Nabila Fatimatou
Aboubakar

22 UNE GRANDE PERTE

François Lapointe

24 L'ENVOI

Cassandra Loiselle

27 FLEURIR

Alexandra Keough-Batko

28 LA PETITE FILLE PARFAITE

Océanne Bonenfant

31 MON ÉTOILE EN OR

Alexandre Gervais

2^e CYCLE / INSERTION SOCIALE (MAINTIEN DE VIE ACTIVE)

33 Mention spéciale

LE DERNIER VOYAGE DE L'ENVOIÉE

Camille Groux

35 EMBRASSE-MOI

Trynity Iralde

36 LE CERCLE VERTUEUX

Rébecca Pitre

38 FLÉTRISSEMENT

Cynthia Lacourse

40 BREF ESSAI SUR LA CONSCIENCE

Tristan Bazinet

43 RÉPARER LE PASSÉ POUR VIVRE LE FUTUR

Maxime Tommy Lagacé

45 L'OMBRE DERRIÈRE LA LUMIÈRE

Vanessa Hinse

48 TOI MON PÈRE

Michel

49 J'AI PEUR

Youri Malenfant

51 DERNIERS RAYONS

Laury-Jade De Blois

52 SANS RÉPONSES

Maeva Desmeules

55 GRATITUDE

Elizabeth Houle

57 LA PLUS BELLE HISTOIRE DE MA VIE

Éric

58 DE LA SOUFFRANCE À L'ESPOIR

Rébecca Huneault

61 LA BEAUTÉ DE NOTRE PLANÈTE: UN TRÉSOR À PRÉSERVER!

Mia Crysler

63 LE ROI DU VIDE: UNE HISTOIRE PLEINE DE RIEN

Mia Straoanu

**64 LA MISSION
IMPOSSIBLE
DE 2122**

Alex Bouchard

**67 LA PEUR
ET LA PAROLE**

Evelyne Ouellet

68 LA TRAPPE

Magaly Gaudet

71 L'IDÉE D'UN HOMME

Chantal Lavoie

**73 MIGRATION D'UNE
CONSCIENCE**

Marc-André

**74 MON BONHEUR
À MOI**

Noémie Clermont-Côté

**77 N'AIE PAS PEUR,
SOIS TOI-MÊME!**

Keven Bénard

**78 UN OUBLI,
UN SOUVENIR**

Jimmy Sciacca

**80 ROUGE COMME
MA PEAU**

Émilie Dixon

**82 MA PETITE OASIS
DE PAIX**

Cynthia Petitpas-Denis

84 SUR LA ROUTE

Maxime
Giasson-Caouette

**87 EDGARD,
MON ÉTOILE**

Gabrielle Trudeau

**89 TROIS ANS
AU CFGA –
MON VOYAGE
EN POÉSIE**

Joël Gauthier-Fortin

**91 UN PAYS QUI
REVIENT DE LOIN...**

Martin

FRANCISATION

94 Mention spéciale

**VOUDRAIS-TU
APPRENDRE À FAIRE
DU VÉLO PAPA ?**

Emely Josefina Muñoz
Hernandez

**97 AU-DELÀ DES
FRONTIÈRES :
LE CHEMIN VERS**

MOI-MÊME
Chiaki Nasu

**99 ET À LA FIN...
J'AI TOUT**

Pamela Iolany
Andrade Ferraez

1^{er} CYCLE / INSERTION SOCIALE

102 Mention spéciale

**CRUELLE
« SURE PRISE »**

Stephane

104 JOUER LA VIE

Kim Tardif

**105 UN RÊVE,
UNE DURE RÉALITÉ**

Gabriel

**108 LA PLUS BELLE
HISTOIRE D'AMOUR**

Alexandra Dubé-Gendron

109 NEIGE

Vanessa Durand Lauzé

**112 L'HISTOIRE
DE MA VIE**

Maxime Maheux

114 LA VILLE LUMIÈRE

Juan Felipe Marciales
Huerfano

**116 UN DÉBUT DE VIE
COMPROMETTANT**

Fanny Mauny

N. B. Les textes ont
bénéficié d'une révision
linguistique respectant
au mieux les choix de forme
des auteures et auteurs.

ODEUR de café

Comme la dernière feuille de l'arbre en automne qui refuse de tomber sans se battre contre le vent, les rêves de mon âme sont prêts à s'envoler et n'attendent qu'un bon moment pour arriver à bon port.

Je suis né dans un endroit proche des montagnes, où le ciel est peint en couleurs et où le vert des cultures de café se mêle au tendre murmure des rivières et à la chaleur des rayons du soleil. Ce que je peux raconter en mots manuscrits est un compte rendu très pauvre et très vague de la majesté du lieu où je suis né et que j'appelle encore aujourd'hui ma maison. Je me souviens encore comme si c'était hier du chant des coqs et de l'odeur du café noir (Tinto, comme on dit dans mon pays) fraîchement préparé par ma mère et qui sortait de la cuisine très tôt le matin et annonçait une journée pleine de défis, mais aussi de travail. Je ne sais pas si c'est le bon mot pour définir ce que tu fais avec ton âme et qui rend ton cœur plein de fierté, mon grand-père disait avec sa voix de tonnerre: «Travaille sur ce que tu aimes et tu n'auras plus jamais à travailler». Plusieurs années plus tard, j'ai compris ce qu'il a voulu dire par là.

Toutes mes journées commençaient par la figure virile de mon père qui se tenait à la porte de ma chambre que je partageais avec mon frère aîné. De sa voix tendre, mais ferme, il nous disait: «Les enfants, c'est l'heure, le jour est là». Par ces mots, mon père voulait dire: il est temps de travailler! Normalement, un garçon de 7 ans ne veut que dormir et jouer, je n'avais pas le temps de travailler à la ferme parce que mon ballon m'attendait dans la cour de la maison qui changeait tous les jours de nom, un jour c'était le stade Maracana et le lendemain c'était le Santiago Bernabeu, tout était prêt pour les grands tournois et pour

jouer comme les grands, rien ni personne ne m'empêcherait de respecter ce rendez-vous tous les jours à la même heure et au même endroit. De nombreuses pensées traversaient mon esprit agité, mais la principale était de devenir un grand joueur de football, meilleur que tous ceux que le monde n'avait jamais connus.

Normalement, dans mon pays, la Colombie, les gens de la campagne commencent leur vie de travail et de production dès l'enfance, car dans la plupart des cas, l'argent est un gros problème dans les familles qui travaillent dans les champs et la devise de ces familles est que tout le monde doit contribuer, qu'il s'agisse de femmes, de personnes âgées ou d'enfants. Dans mon cas, c'était un peu différent, car mon père, bien que modeste, a toujours possédé sa propre exploitation de café, héritée de mon grand-père Carlos. Mon père était une personne robuste, forgée dans le dur labeur des champs, dont la passion pour les plants de café n'était surpassée que par son grand cœur et l'amour qu'il portait à sa famille. Ses grands bras et ses mains énormes, malgré sa taille moyenne, décrivaient une personne très sérieuse qu'il convenait de traiter avec beaucoup de respect. Tout dans ma vie fonctionnait comme je le souhaitais, que pouvais-je demander de plus? J'avais une belle maison, un délicieux repas que ma mère préparait tous les jours avec une bonne tasse de café, un père qui me protégeait, quatre grands frères qui étaient un problème, mais que j'aimais beaucoup, et un ballon de football qui m'attendait tous les jours pour jouer avec moi.

Tout n'est pas parfait dans la vie et encore plus quand on vit dans un pays où la politique est un cancer qui ronge les entrailles et corrompt la vie des gens les plus honnêtes. En 1992, en pleine période Pablo Escobar, la Colombie est entrée dans une phase de pauvreté, de terreur et de tristesse où nous étions tous affectés par la guerre que se livraient le gouvernement corrompu et les trafiquants de drogue.

La vie a continué à être relativement normale dans ma famille, mon père travaillant toujours, ma mère s'occupant des multiples tâches de la maison, mes frères ayant chacun leur propre vie, et moi essayant de gagner la coupe du

**Abner Lennin
Carvajal Giraldo,**
Francisation

Centre d'éducation
des adultes des Forges,
CSS du Chemin-du-Roy

Enseignant: André Martin,
Syndicat de l'enseignement
des Vieilles-Forges

monde! Un jeudi après-midi, une voiture est arrivée à la maison avec des personnes étrangères qui ont demandé à parler à mon père. Ils avaient une proposition formidable à nous faire et nous ne pouvions pas refuser. La proposition de ces personnes était que mon père leur vende sa ferme afin de préserver nos vies, et que nous ayons 24 heures pour quitter notre maison. Mon père n'a pas hésité une seconde à accepter l'offre de ces gens et nous avons quitté la résidence familiale. Nous n'avons pas seulement laissé une maison et une plantation de café, nous avons aussi laissé des rêves, de la sueur et des larmes et un vieux ballon de football avec lequel je ne jouerais plus jamais. Oui! J'ai laissé mon ami fidèle et je ne pouvais pas revenir le chercher.

En larmes, nous sommes arrivés en ville, un monde différent pour nous, une jungle de béton où tous les gens semblaient froids et moroses et où rien ne serait plus pareil, mais comme la chance naît de la carte cachée, ma famille et moi, avec peu d'argent, nous avons construit une nouvelle vie sans plantation de café, mais avec beaucoup d'amour, d'amour familial. Cela fait longtemps que c'est arrivé et aujourd'hui, je me retrouve dans un autre pays, une autre culture et d'autres gens. J'ai changé le football pour une famille, car maintenant je suis un père et un mari. Je ne dis plus « Si »!, maintenant je dis « Oui »! J'ai aussi appris à conduire dans la neige et j'avoue que j'aime ça! Je mange maintenant de la poutine comme un pro, je me sens en sécurité et détendu ici, c'est maintenant ma maison et, bien que j'aie tout, l'odeur délicieuse du café fraîchement préparé sortant de la cuisine de ma mère me manquera toujours.

La musique, le **REFLET** de l'âme

La musique, douce échappatoire, a toujours été là, vibrante et enveloppante, lorsque le tourbillon de mes pensées devenait trop lourd à porter. Avec le trouble obsessionnel compulsif, chaque jour ressemble à une tempête d'angoisses, où les obsessions me poursuivent et les compulsions me piègent dans des cycles sans fin. Pourtant, dans ce chaos, la musique est devenue mon refuge, un sanctuaire de paix que rien ne peut briser.

Il y a des moments où l'esprit sature, où les pensées s'emballent comme une horloge déréglée. C'est là que la musique est arrivée ; ses notes, ses rythmes, comme un pansement qui vient doucement atténuer les blessures de mon esprit. Une chanson, une simple mélodie et je me retrouve transportée ailleurs, loin de l'obsession et du besoin de contrôle qui pèsent sur mon quotidien. La musique est un chemin vers la paix, un endroit où je peux enfin respirer, un instant où le silence de mes pensées renaît sous forme de mélodie.

Certains jours, j'ai l'impression que la musique est mon seul ancrage, la seule chose capable de me maintenir à flots alors que tout le reste semble se dérober sous mes pieds. Elle est devenue une compagne silencieuse, une voix qui résonne au plus profond de moi, qui accompagne mes nuits les plus sombres quand l'angoisse devient insupportable. Chaque note est comme une promesse : celle que je pourrai encore ressentir quelque chose de beau, de doux, même lorsque le monde semble se détruire autour de moi.

MENTION ANTIDOTE
pour le meilleur usage de la langue française

Il y a dans la musique une forme de magie, celle de transformer le tumulte intérieur en quelque chose de tangible, voire presque palpable. En écoutant, je me perds dans les harmonies, dans chaque note qui me guide loin de mes rituels et de mes peurs. Elle devient comme une deuxième peau, capable de me protéger de mes pensées intrusives et de mes doutes incessants. Dans ces moments suspendus, je ne suis plus un esprit tourmenté par le TOC, mais un être en communion avec quelque chose de plus grand, de plus doux.

La musique me permet aussi de pleurer, de ressentir des émotions que je tente trop souvent d'étouffer. Avec le TOC, on a parfois tendance à enfermer ses sentiments derrière les murs des rituels, pour se protéger du chaos. Mais la musique a percé ces barrières, m'a permis de relâcher ces larmes que je retenais depuis trop longtemps. Elle a donné une voix à mes angoisses, à mes peines, mais aussi à mes espoirs. Parfois, c'est une simple chanson qui fait éclater tout ce que je garde en moi, comme un orage qui éclate après des jours de tension.

Dans ces moments de libération, la musique me rappelle que je suis vivante, que même si les pensées m'emprisonnent, il y a encore en moi un cœur qui bat au rythme de la musique. Elle m'a appris à vivre avec le TOC sans me laisser consumer par lui, à transformer mes moments de désespoir en instants de grâce, où chaque note devient comme un souffle.

La musique ne m'a pas simplement apaisée, elle a redonné un sens à ma vie, une raison de continuer à avancer. Dans les moments où tout semblait insupportable, elle m'a tendu la main, m'a fait entrevoir qu'il y avait encore de la beauté à saisir, même dans la douleur. Elle a été mon fil conducteur, celui qui m'a guidée dans le noir de mes pensées, et ce, sans jamais céder.

Chaque chanson est devenue un voyage. Un voyage loin du tumulte de mon esprit, loin des schémas répétitifs qui me maintenaient prisonnière. Avec la musique, j'ai appris à être présente, à me laisser porter par le moment sans chercher à tout contrôler. Elle m'a montré que, parfois, le plus grand soulagement vient de l'abandon, de la capacité à se laisser emporter par plus grand que soi.

Aujourd’hui encore, lorsque les pensées deviennent trop fortes, je sais que la musique est là, prête à me ramener vers un endroit plus serein. Elle est ce compagnon fidèle, cette force discrète qui m’accompagne, m’apaise et me rappelle que la vie, malgré tout, mérite d’être vécue. C’est une lumière dans mes nuits les plus sombres, une caresse pour mon âme tourmentée.

Grâce à elle, j’ai trouvé des instants de paix, des moments de répit, là où il n’y avait auparavant que chaos et confusion. La musique a été et est toujours cette force silencieuse qui me garde en vie, qui me relie à ce qu’il y a de plus humain en moi : mes émotions, ma résilience, ma capacité à ressentir et à aimer, même lorsque tout semble perdu.

Merci, merci d’exister en me permettant d’exister moi aussi.

Félicia Poirier Duchesne,

Insertion sociale

Centre d’éducation
des adultes Le Parcours,
CSS du Pays-des-Bleuets

Enseignante :

Julie Tremblay, Syndicat
de l’enseignement
du Pays-des-Bleuets

Mes **AMIS** fidèles

Noël 1988, j'ai reçu un cadeau qui allait changer ma vie, réveiller une passion enfouie, qui allait changer mon mode de vie. Moi qui aimais le plein air l'hiver, j'allais être servi. Le fameux cadeau : un livre blanc de 250 pages avec une belle photo d'un chien Husky blanc et noir sur un paysage d'hiver enneigé. En gros caractère noir : L'univers du chien de traîneau.

En deux jours, la lecture était terminée. La tête pleine de rêves et de questions : où, quand, comment et qui dans la région en possède ? Dans mon village, un homme avait un chenil de chiens de traîneaux. Je prends mon courage et l'appelle pour avoir de l'information. Il me dit : « Bien sûr, viens nous visiter samedi avant-midi, je vais te montrer cela. » Le samedi matin venu, il fait beau, le temps est ensoleillé. Le thermomètre indique moins 20 °C, nous arrivons chez lui. Un comité d'accueil nous attendait. Vingt chiens Husky sautent, jappent, hurlent de bonheur. La rencontre fut amicale et il me dit : « Veux-tu faire un tour mon Talbot ? » Il m'explique : « Si le traîneau renverse sur le côté, ne le lâche pas. » Pas de problème, lui dis-je. Il m'attelle trois chiens et cinq pour lui. C'est le départ. Je le regarde faire, c'est facile. Maintenant, c'est à mon tour. Après quelques secondes arrive ma première chute. Je ne lâche pas le traîneau, mon manteau n'était pas fermé en haut,

il s'est donc rempli de neige ainsi que mon visage. Mes lunettes toutes croches, le casque de poil de travers. Je dis « Hooo! », les chiens s'arrêtent. Tout un spectacle, ma blonde rit et les autres aussi. Je vais m'en souvenir toute ma vie. Eh oui, je viens d'avoir la piquûre, une promenade courte et passionnante.

De retour chez nous, je ne parle que de cette aventure. Ma blonde finit par me dire: « Va faire un tour, tu m'énerves. » Les jours passent. Je décide de commander, du même auteur, un complément du livre, une cassette VHS qui est disponible. Je l'ai tellement visionnée que je l'ai usée. Les points importants qui étaient à retenir: la nutrition, l'entraînement, les soins et le respect.

Sur le plan psychologique, deux phrases importantes à ne pas oublier: la dépendance augmente avec l'usage et, un jour, nos amies à quatre pattes ferment les yeux pour toujours.

Durant l'été 1989, j'ai acheté mon premier chien, un mâle Husky grisfauve avec des yeux bruns, un peu craintif, mais une belle bête. De retour chez nous, je lui fabrique une niche. Il faut lui trouver un nom, je le nomme Sylver pour sa couleur. Particularité importante, je demeurais près de l'église et quand les cloches sonnaient, il hurlait. Une habitude qu'il garda toute sa vie et qu'il transmet à ses congénères. L'automne arrive enfin, je peux l'atteler pour une sortie en campagne d'un kilomètre. J'avais oublié l'instinct de chasseur d'un Husky, dans un chemin boisé, il aperçoit un écureuil, il veut l'attraper et il fonce à travers les sapins et... moi aussi. Je vous laisse imaginer la suite.

Une semaine plus tard, je reçois un appel du même monsieur pour m'offrir de jeunes chiens. Notre choix s'arrête sur deux, ils sont toujours collés, jouent ensemble. Moi, le grand sensible, dit à ma blonde: « On les prend tous les deux pour ne pas les séparer. » Me voilà avec trois chiens, la tête pleine de rêves. Nous choisissons Artic pour le plus petit et Blizzard pour le plus costaud. La première nuit fut pénible, je l'ai passée avec eux, ils jappent, crient et hurlent. Vers cinq heures du matin, les deux étaient plus calmes, l'état de choc était passé.

Damien Talbot,
Alphabétisation

Centre d'éducation
des adultes du
Fleuve-et-des-Lacs,
CSS du Fleuve-et-des-Lacs

Enseignante:
Carole Bérubé, Syndicat
de l'enseignement
du Grand-Portage

Un beau matin, enfin la neige ! Je peux atteler les trois chiens, c'était du sport ! Sylver est mon chien de tête, une première sortie de trois kilomètres. À mon retour, j'ai déjà hâte de repartir...

Finalement, l'aventure dura une vingtaine d'années. Durant cette période, j'ai eu le bonheur de partager ma vie avec quarante chiens. La passion est toujours là, ainsi que l'amour et le respect des chiens.

Damien Talbot
« L'Vieux Musher »

Le triomphe de l'espoir

Aujourd'hui, je souhaite partager avec toi ma plus belle histoire, une aventure marquée par des hauts et des bas, des moments de joie et des épreuves difficiles. Je m'appelle Nabila. Je suis née à Bangui en République centrafricaine. Quand j'étais petite, ma gentille grand-mère maternelle m'a gardée jusqu'à l'âge de 10 ans. Mes parents étaient séparés. Au décès de ma mère, mon père est devenu responsable de moi.

J'ai alors habité chez la sœur de mon père. C'est là que j'ai vécu de terribles difficultés. J'étais la seule enfant qui travaillait comme une esclave pour la famille. J'étais mal nourrie. Je ne dormais pas sur un lit comme les autres, mais sur des « nattes » (tapis en tricot de plastique). Je devais me lever le matin la première, servir les autres et faire le ménage. Très tôt, je devais partir vendre des beignets au marché. Mon papa me disait : « Ton école, c'est ton foyer. Ton diplôme, c'est tes enfants que tu vas accoucher. » Donc, je ne pouvais pas aller à l'école.

À 14 ans, j'étais une jeune fille pleine de rêves et d'espoir pour l'avenir. Cependant, ma réalité a changé quand mon père a décidé que ma vie scolaire devait céder la place à un mariage forcé. Mon éducation, mes aspirations, tout a été remplacé par la promesse d'une vie de femme et de mère. J'ai été mariée à un homme que je ne connaissais pas. Mes rêves se sont évaporés comme la brume au matin.

Peu après mon mariage, j'ai découvert que j'étais enceinte de mon premier enfant. La nouvelle a été accueillie avec des réactions mitigées dans ma famille. Ma tante, furieuse, a insisté sur le fait que je n'aurais pas dû être mise dans cette situation. J'ai subi des violences physiques et émotionnelles et j'ai fait une fausse couche qui m'a laissée dévastée. Malgré la douleur, je suis tombée enceinte de nouveau. J'ai donné naissance à ma première fille, puis à une seconde et plus tard à un troisième enfant. Chaque grossesse était un mélange d'angoisse et d'espoir, mais je savais que je devais me battre pour mes enfants.

Pendant ce temps, la situation dans mon pays s'est détériorée. En décembre 2013, la guerre a éclaté à Bangui. Les bruits des combats résonnaient dans l'air et la peur s'est installée dans nos vies. J'étais enceinte de huit mois, avec deux jeunes enfants à mes côtés. Les jours se succédaient, remplis de frayeurs et d'incertitudes. Nous avons survécu tant bien que mal, mais chaque jour était un défi. La guerre ne faisait pas de distinction entre les innocents et les coupables. La vie était devenue un combat pour la survie.

Finalement, j'ai pris la décision de fuir. Avec mes deux enfants et mon ventre arrondi, j'ai quitté mon pays, emportant avec moi l'espoir d'un avenir meilleur. Nous avons traversé des chemins dangereux, mais je savais que je ne pouvais pas abandonner mes enfants. Après des semaines de voyage, nous sommes arrivés au Cameroun. J'ai donné naissance à mon fils dans un camp de réfugiés, un moment de joie au milieu de tant de souffrance. J'ai dû lutter pour nourrir mes trois enfants, mais je ne perdais jamais espoir.

**Nabila Fatimatou
Aboubakar,**
Alphabétisation

Centre d'éducation
des adultes
Saint-Hyacinthe-Acton,
CSS de Saint-Hyacinthe

Enseignant:
Claude Therrien,
Syndicat de l'enseignement
Val-Maska

Grâce à Dieu, notre histoire a pris un tournant positif. Après plusieurs mois de lutte, nous avons été accueillis au Canada. Ce nouveau pays représentait une chance de reconstruire nos vies et de donner à mes enfants l'éducation et la sécurité qu'ils méritaient. J'ai commencé à apprendre le français et à m'intégrer dans cette nouvelle culture, tout en gardant en mémoire les épreuves que j'avais traversées.

Aujourd'hui, je regarde mes enfants grandir avec fierté. Ils sont la lumière de ma vie, et je me bats chaque jour pour leur offrir un avenir meilleur. Mon histoire est celle d'une lutte, mais aussi d'une résilience incroyable. J'ai appris que même dans les moments les plus sombres, l'espoir peut briller. Ma vie a été marquée par la guerre, mais elle a aussi été remplie d'amour et de détermination.

Une grande perte

«Papa, papa, réveille-toi, Jeannôt a un cancer du cerveau.» Ces quelques mots prononcés dans la panique par ma fille, ma belle et généreuse Marie-Christine, par ce beau lundi matin de février 2018, ont complètement transformé ma vie.

Mais, cela, je l'ignorais tout comme j'ignorais la très grande quantité de soins que son état allait nécessiter de la part de multiples spécialistes, l'immense solitude qui serait mienne à travers cette épreuve, les rivières de larmes qu'entraînerait la dégradation de son état mental et les multiples conséquences de la pandémie de Covid-19, lesquelles m'empêcheraient même de la visiter lors de ses nombreux et longs séjours à l'hôpital. En fait, j'ignorais tout de ce que serait ma vie avant, mais également après son décès survenu le 19 novembre 2020.

Le pire de tout, c'est que j'ignorais la tristesse, la colère et le mépris de moi-même, bref la culpabilité, que son départ m'occasionnerait lorsque j'ai pris conscience, au fil des jours, que je ne lui avais pas suffisamment dit que je l'aimais et que j'admirais la magnifique personne qu'elle était.

Ma Jeannôt disait que, dans un couple, il y en a toujours un qui aime plus que l'autre. De toute évidence, dans le nôtre, c'était elle. Pour commencer, j'avoue que Jeannôt n'était pas encore décédée que je montrais déjà un certain intérêt envers la préposée à l'accueil du Centre de soins palliatifs. « Quel salaud ! », direz-vous, et vous aurez bien raison selon les critères de la bonne société. Mais, car il y a toujours un mais. Dans mon cas, c'était la peur de me retrouver seul, la peur de survivre, la peur de ne pas survivre, la peur du vide et de l'absence, comme le dit si bien la chanson.

Contrairement à certains couples, Jeanne et moi avons très peu échangé sur sa maladie. Je pense toutefois qu'elle en a discuté avec sa sœur, dont elle était la plus proche. Sauf ce fameux jour où, n'en pouvant plus, je lui ai demandé comment ça faisait de savoir que l'issue de sa maladie était mortelle. Forte de sa très grande sagesse, elle m'a alors répondu : « Au début, je me demandais pourquoi moi ? Aujourd'hui, je me dis pourquoi pas moi ! » J'ai alors bien reconnu la grande force qui l'a animée tout au long de sa vie. Respect.

C'est au bord de l'épuisement et en larmes que je me suis adressé à une ressource de mon CLSC après plusieurs mois de soins à domicile à Jeannôt, dont la situation allait constamment en s'aggravant, particulièrement en matière d'hygiène. Rapidement, la décision fut prise de me donner une semaine de répit en dirigeant mon épouse vers un CHLSD pour une ou deux semaines.

Malgré une bonne volonté générale, il s'est vite avéré que le personnel du CHLSD n'était pas en mesure d'assurer la sécurité de Jeannôt. Hors de ma présence, une première chute nécessitant un transport hospitalier a rapidement été suivie d'une seconde beaucoup plus lourde de conséquences. Diagnostic du médecin traitant : la situation de Jeannôt nécessitait la mise en place d'une procédure de fin de vie.

Ce commentaire coup de poing a naturellement remué considérablement les émotions, les miennes comme celles de mes enfants. Et ce, d'autant plus qu'il a été convenu que je me devais d'expliquer la situation à Jeannôt, bien qu'elle savait depuis le tout début l'issue mortelle de sa maladie. Cette conversation s'est déroulée dans les larmes, peut-être la seule fois où elle a pleuré en ma présence.

François Lapointe,
Alphabétisation

Centre de formation
générale des adultes
de la Jonquière,
CSS de la Jonquière

Enseignante: Cindy Lavoie,
Syndicat de l'enseignement
de la Jonquière

Après plus de deux mois et demi au Centre de soins palliatifs, le temps est venu de faire nos adieux en présence de nos trois enfants. Sachant ce qu'elle aurait voulu, j'ai demandé, la veille de son décès, à ce qu'elle reçoive l'extrême-onction, ce qui fut fait en présence de sa préposée aux bénéficiaires préférée, Jeannick Fournier. Elle a chanté a cappella la chanson préférée de Jeannôt, « Le cœur est un oiseau ». Les heures suivantes n'ont été comblées que de caresses et de mots doux.

Le lendemain après-midi, vers 16 heures, épuisé et étant convaincu que son départ n'était pas imminent, j'ai dit à mes enfants que je voulais aller à la maison prendre une douche et me sustenter. Je me préparais à quitter lorsque Jeannôt s'est mise à gémir. Prenant cela comme un appel à demeurer sur place, j'ai pu assister une trentaine de minutes plus tard à son grand départ.

Au global, disons simplement que je m'en suis occupé le mieux possible tout au long de sa maladie, ce qui, après tout, ne surprendra personne après presque 50 ans de mariage. C'est en effet le jour même de ce qui aurait été notre cinquantième anniversaire de mariage, soit le 12 juin 2021, qu'accompagné de mes enfants, parents et amis, j'ai mis en terre les cendres de celle qui fut ma compagne, ma maîtresse, ma douce amie pour toujours et pour l'éternité.

L'envol

J'ai toujours regardé les oiseaux avec les yeux du cœur. Déjà, toute petite, ma maman m'a appris à observer les oiseaux, à les admirer et à les apprécier.

Peut-être parce que ma mère retrouvait en eux son père décédé trop tôt.

Je ne saurais dire.

Mais, elle m'a transmis son amour pour ces petits êtres si fragiles et si puissants à la fois.

Je me souviens d'un été. En juillet. Une merle avait fait son nid dans le chêne derrière notre maison. Nous avons suivi cette petite nichée de merles avec autant d'attention que nous avons suivi chaque nichée précédente et suivante. Mais, cette année-là, il a grêlé. J'étais jeune, mais je me souviens de la panique de ma mère qui fixait le nid avec la si petite merle qui protégeait tant bien que mal ses œufs, tandis que les grêlons lui tombaient dessus. La branche bougeait dangereusement et je me sentais impuissante en pensant à ce pauvre oiseau subissant la tempête, de simples feuilles la protégeant.

Les jours suivants, nous avons eu le plaisir de voir que les petits œufs n'avaient pas été endommagés, de petits becs avides de nourritures étant maintenant visibles.

2019 fut l'année de ma psychose.

2019, chère 2019, tu auras été ma plus grosse tempête de grêlons.

2019, tu m'auras fait ressentir ce que cette pauvre merle a subi en ce fameux jour de tempête.

2019, tu m'as enlevé tous mes repères et tu m'as fait signe de m'arranger avec le reste.

La vie n'est pas chose facile et tu me l'as bien prouvé.

Je me sentais vulnérable et en errance dans une vie et une façon de voir celle-ci qui n'étaient plus les miennes. Les colliers d'oiseaux s'envolant vers le sud à l'automne me donnaient envie de m'enfuir moi aussi.

Mon cœur avait oublié ; oublié cette petite flamme qui brûlait à l'intérieur de moi avant que toi, 2019, tu ne la souffles d'un grand coup de vent glacé.

J'avais oublié l'histoire de la petite merle.

J'avais oublié comment ce petit être si faible en apparence avait été si fort au moment opportun.

Cassandra Loïselle,
Insertion sociale

Centre Saint-Michel,
CSS de la Région-de-
Sherbrooke

Enseignante: Kate Dussault,
Syndicat de l'enseignement
de l'Estrie

Puis, quelque chose a changé. Je me suis relevée. J'ai pris cette décision.

J'ai recommencé à regarder les oiseaux. J'ai recommencé à écouter leur chant.

Je me suis souvenu de comment moi et ma mère étions contentes de revoir les merles après les longs hivers froids de mon enfance. Les émotions qui ont suivi ce souvenir me sont restées dans le cœur, comme une grosse impulsion chaude et réconfortante.

Moi aussi, je voulais être forte. Comme un oiseau.

2019, chère 2019, tu auras été ma plus grosse tempête de grêlons. Tu m'as vu pleurer et ne plus voir la fin de mes problèmes. Mais... Le fait est que tu m'as aussi vu me jeter dans le vide qu'est la vie. Sans parachute. Sans aide.

Parce que c'est comme cela qu'on apprend à voler, non ?

En volant de nos propres ailes.

2019, sache que je ne t'ai pas toujours appréciée, mais tu m'as appris une chose ; que même si je me sentais faible et désemparée, j'avais tout ÇA en moi : de la force, de la résilience, de la compassion ainsi que de l'amour pour ma personne.

2019, je sais que tu n'es pas la dernière pluie de grêlons de ma vie. Mais, maintenant que j'ai appris à voler, je n'ai plus peur. Je crois en moi et que, comme un oiseau par jour de grand vent, je retrouverai toujours le courant qui m'emmènera où je le souhaite.

2019, tu n'es pas ce que j'ai voulu, mais tu as été ce dont j'avais besoin au fond de moi. Ce fut un moyen plaisir, mais tu as été une source d'inspiration.

Merci 2019, car grâce à toi, j'ai pris mon envol.

Fleurir

Le sens de la vie part en péril, je vis de reculons

J'ai été jeune, remplie de rêves,

Imposteur faussement aimée, mais comment aimer ?

Parfum vanille devenu amer

Assise dans le noir, je peux apercevoir une vie éphémère
quitter ma solitude.

Mon cœur de pierre enveloppé de soie comprend maintenant
que j'avais accepté

D'être joyeuse avec une âme triste...

Être une femme, grandir, vouloir fleurir à sa juste valeur,
comment y arriver ?

Malheureusement, nous devons être blessés pour mieux
mûrir. Nous construisons des familles, des mondes pour
les rendre meilleurs, mais personne ne nous protège
réellement des épines quand nous arrivons pour cueillir
notre amour.

Être en amour avec une mauvaise fleur peut détruire des
jardins complets, la douleur dans ma poitrine, quand moi je
me suis ouverte à toi. Dire adieu à ma fierté quand tu criais
que je n'étais pas assez belle, que je ne devais pas parler,
que tu avais raison...

Étendue sur le sol, j'attendais le soleil que tu m'avais
promis, prisonnière de tes épines, tu as réussi à me faire
comprendre que jamais j'allais fleurir, car tu aimais mieux
les autres fleurs.

Aujourd'hui douce journée d'automne, j'ai enfin fleuri
malgré les traumatismes que tu as causés dans mon cœur,
la peur d'être aimée, toujours croire que je suis la fleur de
trop... Regarde les cicatrices que tes épines ont laissées

Alexandra Keough-Batko,

Présecondaire

Centre de formation
générale des adultes
de Sainte-Thérèse,
CSS des Chênes

Enseignante:

Jessica Desmarais,

Syndicat de

l'enseignement de la
région de Drummondville

sur mon corps... Je suis heureuse de dire aujourd'hui que tu m'as rendue plus forte malgré les océans que j'ai versés dans le silence, car oui, tu ne mérites même pas ma souffrance, malgré qu'elle soit en grande partie à cause de toi. Je souhaite à chaque femme de fleurir à sa juste valeur, de s'aimer et s'épanouir dans un monde rempli de soleil. Aime-toi, même quand tu n'y crois plus.

La petite fille parfaite

On était dans une ville parfaite, dans la maison parfaite, avec la famille parfaite, et bien sûr, il y a moi, la fille parfaite aux longs cheveux blonds et aux yeux vert forêt. Le monde entier croyait qu'on était la famille la plus normale et heureuse, mais il avait énormément tort. Quand on sortait de la maison, tout était normal et tout allait bien, toute la famille était sur son meilleur comportement, mais quand nous rentrions, nous n'étions plus la famille que le monde connaissait. Nous étions différents. Personne ne savait les choses qui se passaient dans cette maison, jusqu'à ce jour.

Ce jour-là.

Assise sur mon lit, je pleurais sans m'arrêter. Les larmes salées coulaient sur mes joues. Ma sœur, qui m'a entendue pleurer de sa chambre, est venue me rejoindre pour me donner un câlin réconfortant. J'essayais de me boucher les oreilles pour ne pas entendre les hurlements qui venaient de la cuisine. C'était mon beau-père et ma mère qui se bagarraient. Ma sœur essayait de cacher les larmes qui tombaient de son visage. Elle les essuya et fit un grand faux sourire pour essayer de me réconforter et me distraire de tout ce qui se passait en dehors de cette chambre. Elle commença à sortir plein de jouets avec lesquels elle joua, puis elle m'invita à la rejoindre.

Après quelque temps, les hurlements s'arrêtèrent. Ce silence nous créa de l'inquiétude. Ma sœur décida d'ouvrir la porte lentement pour aller voir de l'autre côté. Elle me dit de rester silencieuse et de ne pas bouger de la chambre jusqu'à ce qu'elle revienne. Elle sortit et ferma la porte derrière elle.

Le temps passa et elle n'était toujours pas revenue. Soudainement, j'entendis un cri aigu venant de la cuisine et de lourds pas suivirent. Le bruit s'approchait de plus en plus de la chambre. Je reculai de la porte, ma respiration lourde, ma gorge sèche, mon cœur battant de plus en plus vite. La porte s'ouvrit brusquement juste pour être refermée aussi vite. C'était ma sœur. J'étais soulagée, je lui demandai ce qu'elle avait vu, mais elle resta sans réponse. Elle était morte de peur, elle tremblait de la tête aux pieds et avait les larmes aux yeux. Elle se colla à la porte, comme pour empêcher quelque chose de rentrer. Bam! Ce bruit était si fort que ça résonna dans ma tête. Ensuite, on entendit mon beau-père crier: « Les enfants, venez ici tout de suite! » J'étais maintenant aussi collée à la porte, mon corps bougeait sans que je le réalise. Ma sœur me fit un signe de la main de ne pas faire de bruit. Mon beau-père se dirigeait rapidement vers ma chambre. Plus il s'approchait, plus je paniquais.

Ma sœur m'enleva du chemin et poussa un meuble devant la porte. Le beau-père était rendu devant la chambre et n'arrêtait pas de crier. Ma sœur et moi sommes allées sur le lit pour être loin de la porte. Il nous ordonna de sortir de la chambre, mais nous ne voulions pas bouger. Cela le mit encore plus en colère et il commença à frapper la porte pour rentrer. J'avais peur et ma sœur aussi. Après les deux minutes qui semblèrent être une éternité, il arrêta et partit. Confuse, ma sœur regarda par la craque de la porte et vit qu'il n'était plus là. Nous décidâmes de sortir de la chambre après n'avoir rien entendu pendant un bon moment. Nous commençâmes à marcher, à la recherche de notre mère.

Nous avons fait toutes les pièces de la maison, mais aucun signe de ma mère et du beau-père. Il nous restait une pièce: la cuisine. Nous avançâmes lentement et elle était là, par terre, couverte de sang et de coupures. Nous ne savions pas si elle allait bien; il fallait l'amener à l'hôpital sur le champ. Ma sœur et moi avons essayé de la soulever du sol et de la transporter en dehors de cette maison, loin

Océanne Bonenfant,
Présecondaire

Centre d'éducation
des adultes L'Escale,
CSS des Appalaches

Enseignante :
Karine Deslongchamps,
Syndicat de l'enseignement
de l'Amiante

de ce psychopathe. On se rendit devant la porte; il était là à nous attendre. On déposa maman par terre et on courut pour nous cacher.

Je réalisai que ma sœur était allée de l'autre côté de la maison. J'étais toute seule. S'il me trouvait, que devrais-je faire? Je paniquais. Par chance, je vis le téléphone de maman du coin de l'œil. Je le pris et j'appelai le 911. Je leur expliquai ce qui se passait et ils me dirent de rester où j'étais et qu'ils arrivaient. Je voulais trouver ma sœur, mais les policiers avaient raison, il fallait que je reste au même endroit pour que mon beau-père ne me trouve pas.

Après quelques minutes, j'entendis un cri qui venait de l'endroit où ma sœur était. Je ne pouvais pas le laisser lui faire du mal. Je sortis de ma cachette et courus jusqu'à l'autre pièce où ma sœur se trouvait. Le méchant beau-père la prit par le bras en lui faisant mal. Je ne savais plus ce que je faisais, j'étais en colère. Je suffoquais et mes yeux commençaient à voir noir, comme si je perdais connaissance. J'étais étourdie, puis, plus rien. Je ne me souviens plus de ce qui est arrivé. Je me suis juste réveillée dans un lit à côté de ma sœur et de ma mère, à l'hôpital. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais ma sœur avait peur de moi et on n'a jamais revu mon beau-père.

Des officiers de police sont venus nous voir dans notre chambre d'hôpital pour me poser quelques questions. Ils avaient déjà interrogé ma sœur et ma mère. Les policiers m'ont demandé ce qui s'était passé après que je les ai appelés, mais je ne pouvais pas leur donner une réponse. Le regard qu'ils m'ont adressé me disait qu'ils savaient que j'avais fait quelque chose. Mais quoi? Était-ce de ma faute si mon beau-père avait disparu?

Mon étoile en or

J'ai la chance de t'avoir dans mon cœur.
Ton amour est arrivé aussi vite qu'un météore.
J'ai peur de te perdre : c'est peut-être ce qu'on appelle
l'amour.
Avec toi, je me sens bien. Tu es la raison pour laquelle
je me lève tous les jours.
Tu es ma folie.
Avec toi, je peux être qui je suis
sans me soucier de tous mes autres soucis.

Je ne suis qu'un homme, mais... pourtant, moi, je l'aime.
Je l'aime comme jamais personne ne le pourra.

Si tu aimes quand je chante, je chanterai pour toi tous
les jours.
Tu pourras me demander tout mi Amor.
Si tu penses que je vais abandonner, c'est mort. J'ai mis
du temps à te trouver mi Amor.
Tu es mon étoile en or. Je ferai tout pour t'atteindre
malgré les coups du sort.
Laisse-moi être celui qui partage ta vie. Celui à qui
tu pourras tout dire.
Je serai celui qui est avec toi jour et nuit.
Donne-moi une chance. Tu verras, je ferai tout pour toi.
[Changement de gamme]

Mais, elle le sait déjà.
Mais, elle ne le voit pas.

Quand je vois ton sourire, ça me donne le goût de le voir
à l'infini.
Je t'aime et rien ne le changera. Tu peux faire plein
de choses que je n'aime pas.
Ça ne changera pas. Je n'aime personne d'autre que toi.
Si tu penses que je vais abandonner, c'est mort. J'ai mis
du temps à te trouver mi Amor.
Tu es mon étoile en or. Je ferai tout pour t'atteindre
malgré les coups du sort.

Alexandre Gervais,

Présecondaire

Centre d'éducation
des adultes de Matane,
CSS des Monts-et-Marées

Enseignante :
Émilie Laboissonnière,
Syndicat de l'enseignement
de la région de la Mitis

Dans la nuit, il n'y a que toi dans ma tête.
Je ne me vois pas vivre sans toi.
J'ai peur de te perdre.
Sans toi, je perds le nord.
Tu es ma boussole dès l'aurore.
Tu es mon sourire et ma vie.
Qui m'aidera à vivre mille et une nuits.

Le **DERNIER** voyage de l'Envolée

MENTION SPÉCIALE

Il était une fois, dans un petit village niché entre des montagnes enneigées, une vieille femme nommée Madeleine. Chaque matin, dès les premières lueurs de l'aube, elle s'asseyait sur le banc de pierre devant sa maison et regardait l'horizon, comme si elle attendait quelque chose. Son regard était sage, mais aussi marqué par la mélancolie des années passées dans la solitude, après la disparition de son mari, Antoine. Elle n'avait jamais vraiment cherché à oublier, mais s'était plutôt habituée à cette forme de vide, une absence douce, comme une vieille amie qu'on accepte sans la vouloir.

Un jour, alors que l'hiver s'installait lentement dans les vallées, Madeleine aperçut quelque chose d'inattendu. Un petit oiseau, aux plumes d'un bleu éclatant, apparut soudainement dans le ciel gris, comme une étincelle de lumière dans un monde de neige. Il volait avec une légèreté irréaliste, comme s'il portait avec lui un message venu d'ailleurs. L'oiseau se posa près d'elle, fixant Madeleine de ses yeux perçants et brillants. Sans un cri, il se posa délicatement sur son épaule, comme s'il avait trouvé un refuge auprès d'elle.

« Tu viens de loin, toi », murmura Madeleine, d'une voix douce, comme si elle parlait à un vieil ami qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps. L'oiseau ne répondit pas, mais un frisson parcourut son corps à l'instant même où il se posa. Elle sentit que cet instant n'était pas ordinaire.

Camille Groux,
2^e cycle

Centre d'éducation
des adultes Nouvel-Envol,
CSS de la Vallée-des-
Tisserands

Enseignante :
Serena Marinsky,
Syndicat de Champlain

Puis, lentement, l'oiseau se mit à chanter. Sa voix était douce, presque envoûtante, une mélodie qui semblait se fondre dans l'air glacé de l'hiver, remplissant l'espace de chaleur et de lumière. C'était une musique simple, mais profonde, comme une promesse murmurée à l'oreille du monde. Madeleine ferma les yeux et se laissa bercer par ce chant, comme une berceuse qui évoquait des souvenirs lointains, des moments d'amour et de joie qu'elle avait oubliés avec le temps.

Lorsque la dernière note s'éteignit dans l'air froid, l'oiseau s'envola soudainement, disparaissant dans le ciel gris, aussi soudainement qu'il était apparu. Madeleine resta là, les yeux fermés, en silence. Elle ne comprenait pas ce qui venait de se passer, mais au fond de son cœur, quelque chose avait changé. Une paix profonde s'était installée en elle, comme si l'oiseau avait déposé une part de lui-même dans son âme, une part qu'elle avait perdue depuis longtemps.

Les jours suivants, l'oiseau revint régulièrement, toujours au même moment, toujours sur le même banc. Chaque fois, il chantait sa mélodie envoûtante, et Madeleine écoutait, perdue dans ses pensées. Elle se sentait à la fois reconnectée à quelque chose de mystérieux et d'intime, un lien invisible qui transcendait les mots.

Puis, un après-midi de printemps, alors que les premiers bourgeons apparaissaient timidement sur les branches nues des arbres, l'oiseau revint pour la dernière fois. Cette fois, il ne chanta pas. Il se posa simplement sur le banc, à ses côtés. Il n'y avait plus de mots entre eux, juste une présence partagée, une chaleur douce comme un souvenir ancien. Madeleine sourit et murmura, les yeux fermés : « Tu m'as montré ce que j'avais oublié. L'amour n'a pas de fin. »

L'oiseau se leva lentement, battant des ailes une dernière fois. Et dans un éclat de lumière, il disparut dans l'immensité du ciel, emportant avec lui la mélodie qu'il avait chantée. Madeleine, les yeux brillants de larmes et de gratitude, se leva alors lentement. Son cœur, qui avait longtemps été lourd, était désormais léger. Elle savait qu'elle était prête à poursuivre son propre voyage, un voyage sans fin, vers un horizon où les souvenirs et les promesses se mêlaient à l'éternité.

Elle n'attendrait plus l'aube seule. Elle savait désormais qu'il y avait toujours, même dans le silence, une mélodie qui nous guide, une chanson que l'on entend lorsque l'on ouvre les yeux de l'âme.

Embrasse-moi

«Embrasse-moi tendrement,

Permettant au torrent de sentiments toujours plus vivants et puissants dans notre inconscient de se déverser dans notre sang.

Je ne peux que fantasmer te toucher, être amants pour un instant. Nos corps dansants doucement et berçant nos esprits connectés et ancrés au moment présent. Valsant et bougeant en suivant le retentissement des battements de nos cœurs insouciantes. Tels les instruments de notre épanouissement, apportant nos chants, tremblants, au refrain entraînant. Oublier le temps et les gens. N'être conscients que de nos mouvements. Une odeur d'encens nous englobant dans notre moment de flottement. Je veux te sentir pleinement, prolongeant notre rapprochement un peu plus longtemps. Te regarder sincèrement, manifestant et partageant, sans besoin d'un mot, l'ensemble de mes sentiments.

Bâtir un empire de soupirs qui pourra nous accueillir à chaque désir d'y revenir. Un lieu pour nous réunir, fleurir et guérir. S'offrir entièrement l'un à l'autre et s'accueillir pour approfondir le lien qui nous inspire à s'épanouir.

Embellir chacun de nos rires.

Une histoire à la Shakespeare.

Enfin se réunir, se conquérir. Se séduire. Frémir et défaillir au souvenir des moments où l'on a pu s'adoucir. Rougir en repensant au plaisir. Et sourire à l'idée de s'appartenir.

J'aspire à me blottir contre toi. Te parcourir, te lire, te choisir.

Puis parvenir à m'ouvrir, pour le meilleur et pour le pire.

Et souhaiter te convenir. Que l'on puisse enfin se réunir.

Reste dormir,

Passe la nuit ici.

Que notre chimie inspire à ma vie les plus belles poésies.

Séduis-moi encore une fois de ton énergie qui éclaircit mes fantasmes.

L'euphorie de cette mélodie qui nous lie et nourrit nos esprits épris de cette douce ironie.

Que minuit incendie notre lit aux couleurs rubis d'une énergie d'envie.

Trynity Iralde,
2^e cycle

Centre d'éducation des
adultes du Chemin-du-Roy,
CSS du Chemin-du-Roy

Enseignant :
Luc Beauchesne,
Syndicat de l'enseignement
des Vieilles-Forges

L'envie d'être compris et épanouis, connectant nos ressentis à la merci de notre vulnérabilité enfouie. Partager cette empathie et se sentir entiers et accomplis.

Choisis ma compagnie pour cette nuit. Aide-moi à construire le paradis de nos rêveries, qu'on se l'approprie et s'y réfugie dans nos insomnies. Soumis à cette symphonie qui nous unit et qui construit ce refuge où l'on grandit.

Douce façon d'exprimer une tentation nouvelle
Éphémère ou intemporelle
Spirituelle ou sexuelle
Dépeinte en texte ou à l'aquarelle

Soit mon inspiration
Guide mes pinceaux et mes crayons

Mais, par pitié, avant :
Embrasse-moi tendrement »

Le cercle vertueux

Janvier 2024, je viens de terminer l'école, je n'ai pas encore trouvé de travail et toi, tu es au chômage. Nous sommes enchantés d'avoir tout ce temps libre pour nous deux. Quand nous sommes ensemble, c'est toujours la même chose : nous sommes de bonne humeur, nous allons en raquette dans la forêt pour voir les oiseaux, nous nous faisons des blagues et nous nous assurons que l'autre se rappelle combien on l'aime.

Un matin à notre réveil, l'appartement est glacial. Le vieux système de chauffage à l'eau du logement est en panne. Pendant que le réparateur est en route, le propriétaire vient nous porter une chaufferette pour dépanner, mais l'espace est grand et l'hiver arrive facilement à transpercer nos murs. C'est ton cœur d'enfant qui nous trouve la plus merveilleuse solution : il faut construire une cabane pour conserver notre chaleur.

Avec enthousiasme, nous mettons notre chantier en marche. Nous réunissons tout ce qui peut servir de poteaux, toutes les couvertures, tous les coussins et nous retournons le divan. Avec quelques heures de travail, nous réussissons à construire un magnifique château, bien douillet. Lorsque nous nous asseyons finalement à l'intérieur, accompagnés de nos deux chats, je suis tellement heureuse! Je déclare, les yeux emplis d'eau: « C'est le plus beau moment de ma vie ». Ce que j'ignorais en disant cette phrase, c'est que c'était effectivement le début de la plus belle période de ma vie.

La cabane s'est avérée être un cocon d'amour et de confort sans pareil. Nous passions nos journées à lire côte à côte, à boire du thé et à manger des biscuits aux pépites de chocolat. Nous faisons la sieste, nous écoutons des films et nous méditons sur notre bonheur. C'est durant cette période que nous avons décrété que nous vivions dans un cercle vertueux d'oisiveté et d'abondance. Nous en avons déterminé les cinq piliers :

- mener une vie simple ;
- prendre son temps ;
- s'émerveiller ;
- exprimer sa reconnaissance ;
- aimer fort.

Après deux semaines passées à consommer un bonheur incomparable dans la cabane, il était temps pour moi de commencer un nouveau travail. Le chauffage était revenu depuis longtemps, il était peut-être temps de ranger le salon. Peut-être demain, ou après-demain, rien ne pressait. Les jours heureux passés nous assuraient qu'il restait des jours heureux à venir.

Quand je me suis questionnée à savoir quelle était ma plus belle histoire, mon esprit s'est rempli de souvenirs d'une grande richesse. Des moments d'émerveillement et de rires, accompagnés d'un sentiment de sécurité apaisant qui m'enveloppe. J'ai été submergée d'amour et de reconnaissance quand j'ai réalisé que le point commun de toutes ces belles histoires est ta présence à mes côtés.

Rébecca Pitre,
2^e cycle

Centre d'éducation
des adultes Le Parcours,
CSS du Pays-des-Bleuets

Enseignante :
Julie Tremblay, Syndicat
de l'enseignement
du Pays-des-Bleuets

Mon amour, il y a maintenant huit ans que nous nous sommes présentés l'un à l'autre et qu'un puissant éclair est descendu du ciel et nous a foudroyés au moment précis où nous nous sommes serré la main. Amoureux dès la première seconde, le coup de foudre. En nous regardant dans les yeux, nous ne cessons de nous dire : « Quel bonheur de s'être trouvés si jeunes ! »

Je souhaite cet amour à tout le monde, peu importe de qui il vous provient. Que ce soit d'une sœur, d'un ami ou d'un amant. Un amour simple, sincère et bienveillant.

Ma plus belle histoire, c'est toi et moi.

Flétrissement

Je suis là, devant vous. Je respire, je souris, mais à vos yeux, je suis invisible. Je vous hèle, je fais des signes, mais aucun regard ne daigne se tourner sur mon être. Puis, on passe à côté de moi comme si je n'avais jamais existé et pourtant, je suis bien là. Je continue mon chemin en me demandant pourquoi on ne m'a pas vue. Est-ce que c'est à cause de mon apparence ? Non, je ne crois pas. J'ai pourtant vu, un peu plus tôt, un citoyen des rues se faire aider, malgré son appareil de tous les jours. Je passe devant une baie vitrée qui me reflète. Est-ce à cause de ma coiffure ? Je ne pense pas non plus. Avoir les cheveux longs a toujours été une normalité. Je croise de nouveau des gens et je leur fais mon plus beau sourire. Aucune réaction. Est-ce parce que j'ai quelque chose entre les incisives ? Ça ne doit pas être ça non plus. Je me suis brossé les dents ce matin. Comme d'habitude, on passe à côté de moi comme si j'étais un vulgaire poteau téléphonique qui prend trop de place. Je me retrouve de nouveau seule sur le trottoir. Peut-être que ces gens passent une mauvaise journée et ne veulent pas se faire déranger ? J'entends mon téléphone sonner et je réponds. C'est un membre de ma famille qui m'appelle pour savoir si je veux avoir

un nouveau meuble. Je refuse, car je n'en ai pas besoin. Je tente d'entamer une conversation, mais il mit un frein en me souhaitant une bonne journée tout en terminant l'appel. Je rentre ensuite chez moi et je me regarde dans la glace. Je ne comprends pas, j'ai un accoutrement normal, je suis polie, souriante comme une personne normale, mais personne ne me remarque. Personne ne prend de mes nouvelles. Je vois tout le monde poster de belles images sur les réseaux sociaux et envoyer de longs paragraphes textuels. Je souris tristement en regardant les amusantes images animées ou des collants qu'ils s'envoient tout en recevant des réponses immédiates. J'attends toujours une réponse à mes messages. Ils sont peut-être occupés ? Mon sourire naturel s'efface peu à peu. Ma bonne humeur explosive disparaît peu à peu comme la neige au printemps. Mon appétit vorace semble s'atténuer ainsi que mon envie de sommeil. Mon physique change et je n'y porte pas attention. Mon mur virtuel n'a presque plus de contenu récent à montrer et personne ne le remarque à cause de l'algorithme. Des maux de tête me percutent comme un boulet sur les murs de Carcassonne pour être remplacés par des marteaux piqueurs. Maintenant, je connais la douleur d'une rue à Montréal en pleins travaux l'été. J'ai mal, mais je ne suis pas blessée physiquement. Je me sens vide, pourtant j'ai l'estomac plein et je continue à m'instruire. Contrairement à un orphelin, j'ai une famille, mais cette sensation de solitude s'agrandit de plus en plus dans mon cœur. J'en suis rendue à pleurer recroquevillée sur mon tapis de bain pour aucune raison valable. C'est plus fort que moi. J'ai ensuite compris, après des mois de questionnement, que leur travail et leur vie virtuelle passent avant toute chose. La faute principale sur cet algorithme, car je n'ai pas les mêmes goûts qu'eux. Je ferme mon ordinateur et regarde avec tristesse le pot de pilules à moitié vide allongé sur mon bureau. Lentement, je sens ma respiration ralentir. Mon organe vital bat comme des coups de poing sur une porte. J'ai la sensation d'être secouée, sans être vraiment consciente de ce qui se passe. J'entends d'étranges bruits lointains avant de plonger dans un sommeil sans rêves. Je ressens de la chaleur, une sensation que j'avais presque oubliée. Plusieurs petits bruits de machine se rendent jusqu'à mes oreilles. De peine et de misère, j'ouvre mes yeux qui sont tout de suite agressés par un éclairage fort

Cynthia Lacourse,
2^e cycle

Centre Monseigneur-Côté,
CSS des Bois-Francis

Enseignante :
Michèle Jacques,
Syndicat de l'enseignement
des Bois-Francis

déplaisant. J'ai aperçu une ombre qui ne se gêne pas de m'éblouir avec un plus petit jet de lumière. Je n'entends que des bourdonnements, mais je crois qu'elle tente de communiquer avec moi. Après un temps interminable, le médecin réussit à avoir un semblant de conversation avec moi. Mes premiers mots étaient comme un dialogue sorti tout droit de l'âge de pierre. C'était bizarre pour moi de discuter enfin avec quelqu'un sans me sentir invisible, malgré mon vocabulaire restreint. La sensation de bizarrerie a augmenté comme une fusée quand ma famille est apparue du jour au lendemain pour me rendre visite. Certains pleuraient et d'autres m'ont parlé pendant un bon moment. Quand je sortirai de l'hôpital, j'irai acheter des fleurs pour ma concierge. Si j'avais pas mal fermé ma porte d'appartement et qu'elle ne l'avait pas vue, je serais devenue un pourcentage de plus pour le nombre de décès par solitude au Canada.

Bref essai sur la conscience

PRÉFACE

Ce texte contient une profusion de virgules et quelques références à la Grèce antique. Ces dernières seront aisément comprises par ceux ayant lu l'Odyssée d'Homère et La vie des hommes illustres de Plutarque, une simple recherche Web informera les autres.

LE GARÇON

Il était une fois, un document, une case et un crayon. Il était une fois, une bicyclette, une voiture et un garçon. Il était une fois, un scientifique, un philosophe et un bocal. Assis à la table du salon, je lis et relis un document. Si vous vous penchiez par-dessus mon épaule, vous pourriez lire en titre : *Don d'organe*. Léguerais-je mon corps à la science à mon décès ? La mort, cela semble si loin. Je prends un crayon et coche la case : *oui*, sans trop en saisir l'implication, car je sens que c'est la bonne décision.

Le lendemain, comme tous les matins, je prends mon vélo, j'enfile mon sac ainsi que mon casque et je pars pour l'école. La piste cyclable est *fermée pour cause de rénovation*, peut-on lire sur une affiche. Je vais devoir prendre la route. Je traverse la rue et j'entends un bruit strident, je me retourne vers la source du vacarme et...

LE DIRECTEUR

Le directeur, perdu dans ses pensées, écoute distraitement le rapport d'autopsie du médecin légiste: « (...) plusieurs organes vitaux sont encore en bon état malgré le choc brutal, si nous faisons vite, il sera possible de préserver le cerveau, la demande est forte pour ce type d'organe, elle vient surtout de firmes de recherches expérimentales et de... ». C'est incroyable comme le monde évolue, qui sait à quoi il ressemblera dans cent ans, pense le directeur.

LE MÉDECIN LÉGISTE

Le médecin légiste est exaspéré, malgré tout, il continue son rapport, monotone. Il sait qu'il est inutile de rappeler son supérieur à l'ordre. Ces temps-ci, le directeur vagabonde dans ses pensées lors des comptes rendus et rien qui ne peut être dit ou fait ne peut le tirer de ses réflexions. Peut-être qu'à force d'entendre parler de mort, celle-ci lui est devenue banale. Pour le médecin, sûrement pas! Que peut-il y avoir de pire que la fin de l'existence, pense ce dernier.

LE CERVEAU

Il fait sombre, la noirceur est telle que, si j'étais de main dotée, je pourrais la tâter. Des mains, jusqu'à tout récemment, me semble-t-il, j'en étais pourvu. Où suis-je? Suis-je? J'erre perdu à l'intérieur de moi-même, je plonge dans les méandres de ma conscience et je vois les profondeurs abyssales de mon existence. Je monte le sentier escarpé de la montagne de mes questions et je m'assieds en son sommet. J'entreprends de les examiner toutes, je les prends, les sens, les retourne et les regarde encore. Je suis dans cet endroit qui seul m'appartient, mais dont tout j'ignore encore. Ma singularité s'étend comme un gouffre sans fin à l'intérieur de ma personne. Je contemple le paysage que mon introspection me révèle. Le navire de Thésée ancre ses amarres dans une crique de songes oubliés. Cette embarcation paradoxale, neuve et vieille à la fois, est bâtie de souvenirs. Quand je me tiens à son bord

et que je me donne la peine de me pencher par-dessus bord, j'aperçois les planches remplacées qui gisent au fond de l'eau et qui me narguent par leur présence. C'est de ce vaisseau que la vue de mon océan s'offre à moi, alors je pense. *Cogito ergo seum*, je pense, donc je suis.

LE PHILOSOPHE ET LE SCIENTIFIQUE

Assis à la table du salon, il lit et relit le message holographique qui lui a été envoyé. Un laboratoire de recherches expérimentales requiert son expertise. Ces scientifiques croient avoir trouvé la recette du bonheur. En effet, aussi experts soient-ils en chiffres et formules, leur compréhension de certains mystères de la vie n'inclut pas celui de la joie. Le philosophe rit. Peut-être, la philosophie est, s'il en est une, la science du bonheur, pense-t-il.

Tout de cet établissement suinte la sophistication technologique : couloirs blancs, uniformes blancs, gens blancs. Le penseur de profession arrive dans une salle qu'il présume être celle où son savoir sera requis. À l'intérieur de cette dernière se trouve une sorte de bocal hébergeant ce qui semble être un cerveau, le tout, relié à toute une batterie d'instruments dont l'usage reste un parfait mystère au philosophe. Dans cette forêt technologique, le scientifique qui l'accompagne lui pointe une boîte ressemblant à un haut-parleur : c'est ce qui sert de voix à la *créature*. L'homme en sarrau blanc guide son invité vers une chaise disposée face au cerveau. Le scientifique précise que le contenu du bocal a jadis appartenu à un garçon ayant succombé à un accident de la route. Cette *chose* dit-il, malgré tout ce qu'elle a subi, semble filer le bonheur parfait. Son secret doit lui être soutiré.

LE DIALOGUE

Le philosophe entame le dialogue :

- Qui es-tu ? demande-t-il.
- Une vache, répond le bocal, une vieille vache précise-t-il.

Face au silence lourd de perplexité de l'homme, un bruit étrange, mais familier résonne dans la pièce, un rire. Le cerveau, manifestement satisfait de son effet s'explique :

- En effet, s'esclaffe-t-il, je suis une vache, un ruminant imaginaire se nourrissant de songes et d'idées, que j'ai digérés infiniment longtemps. Comme Ulysse, je suis *Personne*. Pourtant, je réside en tout un chacun, je suis moi.

Le philosophe, béat de stupeur, se dit que, certainement, cet être a décodé le secret que des siècles de philosophie ont laissé intact, celui de la satisfaction existentielle.

– Toi, dit le penseur, qui a en tout et pour tout une simple jarre comme habitat et qui pourtant semble vivre une parfaite idylle, quel est ton secret ?

Après un certain temps, l'appareil sonore relié à la cuve grésilla à nouveau de ce bruit si curieux qui sert de rire au cerveau.

– La réponse est simple, répondit ce dernier, je sais ce que cela fait que d'être moi et je sais être le seul à le savoir. Toi, autre moi, qui es-tu ?

Tristan Bazinet,

2^e cycle

Centre de formation
générale des
adultes des Cimes,
CSS des Laurentides

Enseignante:
Annie Trudeau, Syndicat
des enseignantes et
enseignants des
Laurentides

Réparer le passé pour vivre le futur

Un beau jour de juin 2005, une nouvelle âme pointa le bout de son nez. La fierté de ses deux parents. Le nouveau-né se nommera Tommy. Il eut une enfance plutôt ordinaire. À deux ans, son petit frère débarqua dans la vie de l'enfant. En 2011, les embrouilles débutèrent avec la rupture entre son paternel et sa mère. Personne n'aurait pu le prédire, mais il s'agissait de l'élément déclencheur d'une longue épopée encore en cours. De 2011 à 2018, rien de particulier ne se produit. En étant le plus calme et mature des deux, Tommy ne s'est jamais vraiment bien entendu avec son frangin. Encore aujourd'hui, la relation reste difficile. Leurs parents ne s'apprécient point. Il s'agissait du calme avant la tempête.

Fin 2019. La planète tout entière fut frappée par une météorite, la COVID-19. Ayant une fascination pour le domaine informatique, l'adolescent s'épanouissait dans les jeux vidéos. Quoi de mieux que de discuter et jouer en ligne avec ses copains durant un mois de confinement total! Tranquillement et inconsciemment, il s'est fait entraîner dans les tréfonds de la cyberdépendance. Durant trois longues années, Tommy errait seul dans le néant avec

aucun but, aucune raison de vivre autre que ses jeux vidéos et son téléphone cellulaire. Sa mère se démenait tant bien que mal pour lui venir en aide. Elle essaya de lui faire réaliser l'ampleur de la situation, à quel point il était dans le mal. Mais rien, rien à faire... Elle parlait à un mur. À 16 ans, il avait décroché des bancs scolaires. Le jeune à bout de souffle passa par l'éducation des adultes, le Projet Filet, la formation professionnelle et même quitter le domicile familial pour travailler et vivre sa vie. Un jour, pensant avoir trouvé un objectif de vie en corrélation avec sa passion, travailler dans le domaine informatique, le dur mur de la vie le frappa avec ardeur. Retour à la case Projet Filet, pour peut-être un jour passer par-dessus sa dépendance.

Octobre 2023. Le début de la rédemption. Découragée, la mère du jeune homme entama des démarches de dernier recours. Sans jamais avertir Tommy, elle prit la décision de l'inscrire à une thérapie loin de chez lui. Après un rendez-vous virtuel tumultueux, une petite graine a été semée dans la tête de l'adolescent. Deux semaines plus tard, début novembre, c'était le grand jour. Tommy allait quitter le domicile familial pour passer une thérapie de six mois à cinq heures de route de chez lui au Saguenay. Le jeune partit à contrecœur pour enfin connaître le pardon. Le premier mois fut un vrai calvaire. Il avait perdu ses chats, son téléphone cellulaire, son ordinateur. Il avait perdu son chez-soi et il avait une relation tendue avec un autre jeune. Durant ce premier mois, les « bobos » sont apparus aux grands jours, il ne restait plus qu'à appliquer un pansement dessus. Pendant le temps des Fêtes, un combat faisait rage dans sa tête : continuer ou abandonner une fois de plus. Le camp de la continuation remporta la guerre. Le 7 janvier, de retour en thérapie. Janvier fut pour le jeune homme un mois de facilité, le membre avec qui les frictions étaient présentes a quitté le programme. Tommy pouvait en profiter et vivre un janvier et début février dans le calme et la sérénité.

Fin février. Le jeune homme fut rencontré. Pendant 1 h 30 de temps, il discuta avec trois intervenants. Ceux-ci trouvaient que la mise en action manquait et que la fin aurait été rapprochée si l'effort ne venait pas. Avec la petite graine maintenant devenue une pousse, il prit un virage à 180 degrés. Plus sûr que jamais, Tommy appuya sur l'accélérateur pour enfin vivre une grande réussite.

En avril, Tommy sortait avec des outils, des connaissances, des expériences, mais surtout un objectif de vie. Enfin libéré de ses démons, il croisa son ancienne intervenante qui avait cru en lui un an auparavant. Elle lui proposa de retourner encore, mais pour la dernière fois, au Projet Filet. Aujourd'hui, le jeune homme errant est devenu adulte et déterminé à suivre ses rêves futurs.

L'histoire racontée peut avoir l'air, pour plusieurs, d'une simple fiction. Le jeune Tommy n'est pas qu'un simple figurant, mais moi, Maxime. Il s'agit de mon parcours de vie tourmentée par une menace accessible à tous, les jeux vidéos et les réseaux sociaux. La réalité n'est point rose, environ 1,3% des jeunes de 14 à 17 ans vivent avec le fléau de la dépendance aux écrans. Ne commettez pas la même erreur que moi! La cyberdépendance est comme le serpent dans le *Livre de la jungle*: vicieux et imprévisible.

Maxime Tommy Lagacé,
2^e cycle

Centre d'éducation des adultes de Kamouraska-Rivière-du-Loup, CSS de Kamouraska-Rivière-du-Loup

Enseignante :
Sarah Michaud, Syndicat de l'enseignement du Grand-Portage

L'ombre derrière la lumière

Le matin s'annonçait paisible, comme souvent dans cette région reculée au bord de l'eau. La brise caressait les feuilles et les oiseaux commençaient à chanter en harmonie. Mais pour Marie, cette beauté n'avait plus aucun sens. La splendeur qui l'entourait ne pouvait plus percer l'obscurité de son âme. Elle ne voyait que les ombres qui la tourmentaient, elle souhaitait fuir loin de cette réalité.

La jeune femme vivait dans ce cadre idyllique, un petit coin de paradis où beaucoup auraient rêvé vivre. Elle avait cette si belle maison au bord de l'eau, avec un quai où elle s'asseyait pour contempler les étoiles. Elle avait aussi un fils, Lowen, qu'elle aimait d'un amour incommensurable. Cet enfant était son seul réconfort, la seule lumière capable parfois de traverser les ténèbres qui s'étaient installées

en elle. Pourtant, malgré tout cela, Marie ne se sentait plus vivante. Chaque matin, elle se réveillait avec le même poids sur la poitrine, la même angoisse sourde qui la rongeaient de l'intérieur, mais gênée, honteuse, elle ne pouvait rien dire.

Ce matin-là, au camping situé de l'autre côté du lac, des visiteurs s'étaient réveillés tôt et Marie fut subitement captivée. Elle les observait depuis son quai derrière la maison. Elle observait cette mère de famille assise sur l'herbe, son enfant blotti entre ses jambes. Elle tenait un livre ouvert devant lui, avec tendresse, tandis que l'enfant fixait les images avec fascination. Cette scène d'amour et d'innocence éveilla en Marie un souvenir enfoui depuis son enfance. Elle se souvenait du conte qu'on lui avait lu, une histoire de princesse dans laquelle un prince viendrait la sauver par amour. Ce conte qu'on lui avait lu avait nourri en elle une quête silencieuse sur l'amour et le prince avec qui elle souhaitait partager le château.

Marie avait maintenant son château, cette maison au bord de l'eau était son refuge, son paradis. Mais son prince, l'homme qu'elle avait voulu être son prince, était devenu la source de tous ses malheurs. Avec le temps, Nicolas n'était pas du tout digne d'un prince. D'abord, ce furent les commentaires, les critiques qui la blessaient, qui la diminuaient. Ensuite, les gestes, les coups qu'il savait dissimuler, toujours loin des regards, là où personne ne pourrait découvrir la vérité.

Elle se rappelait ce jour où elle donnait un bain à Lowen, qui était enrhumé et fatigué. Il pleurait sans cesse, et Nicolas, exaspéré, avait perdu patience. Pour la première fois, il avait levé la main contre elle devant leur fils. Une rage froide, nourrie par des années de frustration, s'était emparée de lui. Il l'avait frappée, croyant qu'elle maltraitait leur fils, prisonnier d'une paranoïa délirante. Mais lorsque les cris de Lowen résonnèrent dans la salle de bain, Nicolas s'arrêta net, comme frappé par la réalité de ses actes. Honteux, il recula, les larmes aux yeux, rejetant immédiatement la faute sur Marie. « C'est ta faute si je me comporte ainsi », lui avait-il dit. « Tu ne comprends jamais rien, et maintenant, regarde, notre fils a tout vu ! »

Cette scène fut le déclencheur de sa tristesse. La douleur, la honte, la peur... Elle ne pouvait continuer à faire semblant. Elle ne pouvait plus supporter de voir Lowen grandir dans cette violence silencieuse, témoin involontaire de la lente destruction de sa mère. Ce matin-là, en voyant cette famille heureuse de l'autre côté, Marie sut qu'elle devait partir pour offrir cette sérénité à son fils.

Décidée à partir, elle devait cependant apporter l'explication à son fils. Elle savait que cette séparation serait difficile pour lui, mais elle refusait qu'il grandisse en pensant qu'il était normal de voir sa mère souffrir. Cette scène, qu'elle avait vue de la mère et de son fils, lui donna instinctivement l'idée pour donner des explications au sien. Marie se mit à créer un livre. Un livre pour Lowen, qu'elle fabriqua de ses propres mains. Chaque page raconterait une histoire, son histoire. Celle d'une princesse courageuse qui, après des années de souffrance, trouva la force de fuir, de sauver son fils et de retrouver la paix. Page après page, Marie écrivait, dessinait, assemblait soigneusement ce livre destiné à Lowen. Ce serait le pont entre sa vie d'avant et celle à venir.

La nuit où tout fut prêt, Marie s'assit aux côtés de Lowen, comme elle avait vu cette mère le faire dans le camping. Tenant le livre entre ses mains, elle commença à lui lire l'histoire, l'enveloppant dans une atmosphère calme et affectueuse. Sa voix tremblait légèrement, mais elle se força à rester calme. Elle voulait que Lowen comprenne. Elle voulait qu'il sache que tout ce qu'elle faisait, elle le faisait par amour pour lui. À la fin, Lowen leva les yeux, la regardant attentivement. « C'est pour ça que tu te prépares à partir, maman ? C'est parce que papa t'a fait du mal ? », demanda-t-il avec l'innocence d'un enfant de huit ans, mais avec une compréhension qui bouleversa Marie.

Elle prit une grande inspiration avant de répondre, caressant doucement sa joue. « Oui, mon chéri. C'est important que tu le comprennes. Papa et moi, on t'aime, mais ensemble, on ne se fait pas du bien. Parfois, on doit prendre des décisions difficiles. Et celle-ci en fait partie. Je veux que tu grandisses en apprenant la valeur du respect, envers les autres et envers toi-même. Et moi... je dois partir pour que, plus tard, tu puisses devenir un homme qui comprend à quel point il est important de bien traiter ceux qu'on aime. »

Vanessa Hinse,
2^e cycle

Centre d'éducation des
adultes André-Morissette,
CSS des Bois-Francis

Enseignante :
Nicole Pelletier, Syndicat
de l'enseignement
des Bois-Francis

Lowen hoch la tête en silence, une maturité inattendue dans son regard. Cette nuit-là, Marie l'embrassa sur le front tandis qu'il s'endormait, sachant qu'elle faisait ce qu'il fallait. Le livre qu'elle avait créé pour lui était soigneusement posé sur sa table de nuit. Il serait un rappel constant de l'amour qui les unissait, car elle savait que son départ serait difficile, mais qu'après cette tempête, comme dans cette histoire, après la pluie viendrait le beau temps.

Toi mon père

Michel,
2^e cycle

Centre d'éducation
des adultes L'Envol,
CSS du Pays-des-Bleuets

Enseignant :
Martin Lamontagne,
Syndicat de l'enseignement
du Pays-des-Bleuets

Toi qui m'as donné la vie
Écoute ma souffrance
J'ai le cœur meurtri
D'être dans la déchéance

Je ne veux être jugé
Sûrement que tu comprends
Je veux simplement te parler
T'expliquer mes comportements

Enfance hostile, j'ai vécue
Image je me suis forgée
Grâce à celle-ci, j'ai survécu
À toutes mes blessures accumulées

Me faire voler ma pudeur
Par des gens assoiffés d'innocence
M'a rempli de haine, de douleur
Ajoutant un poids de plus sur ma balance

Je t'ai tellement cherché
Jusque dans mes sommeils
Pour me faire protéger
Pour de plus doux réveils

Tu sais que je t'aime
Car jamais tu ne m'as sali
Tu ne peux effacer mes peines
Mais à présent, tu connais mes ennuis.

J'ai peur

J'en ai marre de me cacher et de mentir lorsqu'on me demande comment ça se fait qu'un charmant garçon comme moi n'ait pas encore trouvé une jolie fille. Alors voilà, j'aurais aimé avoir un amoureux au secondaire. J'aurais aimé avoir eu accès à cet amour d'ado comme on l'imagine dans les films. Tomber amoureux, sans honte, dans des circonstances inusitées. Un amour passionné qui t'empêche de penser correctement. Les papillons dans le ventre qui, rapidement, se transforment en inquiétude, en peur...

Les attentes de notre entourage peuvent être écrasantes, surtout quand on est jeune et encore innocent. Que ce soit à la maison ou à l'école, on nous pousse à suivre un modèle traditionnel, soit un homme et une femme. On nous pousse à nous conformer à un idéal qui ne nous correspond pas... On s'attend à ce que l'on vive des expériences romantiques « normales », sans jamais ouvrir la possibilité que le bonheur peut s'épanouir dans d'autres cadres. La famille, les amis et la société semblent parfois incapables de comprendre que l'amour ne s'éteint pas aux stéréotypes. On se bat entre le désir de plaire aux autres et le besoin de s'accepter tel qu'on est.

Je devais avoir 8 ans quand j'ai compris que j'étais différent. Je ne savais pas pourquoi, j'avais simplement l'impression d'appartenir à aucun groupe, d'être incapable de m'intégrer. Les garçons étaient trop violents, trop directs. Et les filles trop superficielles.

Quand j'ai compris que j'étais attiré par les garçons, je croyais que ça fonctionnait comme un rhume et que, dans une semaine ou deux, ça allait passer, mais avec le temps, j'ai bien compris que ça ne partirait pas tout seul. J'ai fait mes premières recherches sur Internet pour mieux comprendre ma « condition », car oui, je me croyais malade. Thérapie de conversion, homophobie sans gêne, menace de mort. Les articles défilaient devant mes yeux. J'avais peur. Peur de ce que les gens pourraient me faire s'ils découvriraient mon secret. Peur d'aller en enfer, de souffrir pour l'éternité. Peur d'être moi-même...

L'année suivante, j'ai commencé à prier. Ce n'était pas quelque chose que ma famille pratiquait particulièrement, mais je me sentais désespéré. Je priais pour être « normal », pour que ces sentiments s'envolent. À 12 ans, je me suis retrouvé dans ma chambre, les mains jointes, les yeux fermés. Je priais pour que Dieu me change, pour que je devienne un garçon qui aimerait les filles comme tous mes amis. Je pensais que la prière pouvait m'apporter la paix, mais elle ne faisait qu'intensifier mon sentiment de solitude. J'étais plongé dans un océan de confusion. Je souriais, jouais et faisais semblant d'être le garçon normal que tout le monde attendait de moi. Mais à l'intérieur, c'était le chaos.

Je ne compte même plus les fois où j'ai entendu des jeunes de mon âge parler en mal des gens comme moi. Ces mots blessants m'apeuraient. Il y avait tellement de violence dans leurs propos, tellement de haine à offrir. Même aujourd'hui, je reste dans l'incertitude, ne sachant pas à quel point ils pesaient leurs mots ou s'ils étaient simplement influencés par l'effet de masse.

Je me suis longtemps forcé à sortir avec des filles pour alimenter mon déni. Ou bien était-ce pour oublier mes peurs... Comme cette relation, que j'ai entretenue pendant quatre ans, sachant très bien que je ne serais jamais attiré envers elle comme je pourrais l'être pour un garçon. Quatre longues années à mentir à une personne que je considérais seulement comme une meilleure amie. Quatre années à me mentir à moi-même... Sans oublier les deux ou trois autres qui ont fait des passages provisoires dans ma vie. Il m'a fallu du temps pour réaliser le mal que, inconsciemment, j'infligeais à ces filles.

Ces expériences m'ont tout de même permis de me remettre en question, de me demander si c'était vraiment ce que je voulais. Fuir la vérité, avoir peur tout le temps. Alors à mes 15 ans, lors d'un soir d'août, j'ai fait mon coming-out à ma mère. J'avais si peur. Peur d'être traité différemment. Ce n'est que lorsqu'elle m'a dit qu'elle s'en doutait et qu'elle m'aimerait peu importe qui j'étais, qu'une pression lourde comme le monde s'est retiré de mes épaules et que j'ai compris que je n'avais plus besoin de me cacher.

En grandissant, j'ai compris que l'homophobie ne se limitait pas aux insultes lancées par un groupe de personnes. Elle s'immisce dans les mentalités, se nourrit de silences et de

non-dits. Elle s'infiltré dans les conversations entre amis, dans les rires complices qui ne laissent pas de place aux différences. Les jeunes comme moi vivent dans une peur constante. On s'impose une identité qui n'est pas nôtre. On se méfie même des gens en qui on a le plus confiance, car l'homophobie, ce n'est pas seulement un groupe de personnes qui crient, « mort aux gais ». L'homophobie, ce sont des millions de gens qui ont vécu, vivent ou vivront une existence autre que la leur.

Aujourd'hui, j'ai peur et sûrement demain et le jour d'après, mais c'est un pas que je suis prêt à faire.

Youri Malenfant,

2^e cycle

Centre d'éducation des adultes de Kamouraska-Rivière-du-Loup, CSS de Kamouraska-Rivière-du-Loup

Enseignante :

Maude Gamache-Bastille,
Syndicat de l'enseignement du Grand-Portage

Derniers rayons

Les journées sombres, la lumière meurt.

Les couleurs qui s'embrassent comme un tableau vivant emportent à nos esprits des moments oubliés.

Un court-métrage de souvenirs, une dernière gorgée de vie.

Sa voix satinée résonne dans l'air dur.

Ses mains dansent comme des feuilles, réchauffant mes doigts bleutés.

L'automne est à nos pieds.

Chaque pas sur le sol réveille un craquement familier et rallume en moi l'amour qu'elle a su semer.

L'automne est venu te chercher.

On dit que le regard que tu portes le plus souvent sur ton visage reste là en permanence.

Quand tu vieillis, ton visage devient la carte de ton passé.

Laury-Jade De Blois,
2^e cycle

Centre d'éducation
des adultes
Saint-Hyacinthe-Acton,
CSS de Saint-Hyacinthe

Enseignant: Mathieu
Laperle, Syndicat de
l'enseignement Val-Maska

J'imagine que c'est pour cette raison que ma grand-mère avait de petites lignes aux coins de ses yeux, témoins silencieux des rires qu'elle a su donner.

Ça me fait penser aux histoires que les lignes de mon visage diront quand mon écorce partira au vent. Je veux aussi de petits rayons de soleil qui coulent le long de mes yeux.

De grandes lignes courbées au bord de ma bouche pour l'avoir nourri de rires bruyants.

J'espère que mes sourcils ne seront pas froissés d'inquiétude, de regrets ou de peur, mais plutôt chargés de joie, de surprises et de tendresse.

Si mon visage est une carte, laissez-la se graver des routes de l'amour que j'ai donné.

Si mon visage raconte une histoire, laissez-le dire qu'il a vécu.

Sans réponses

7 h. Tu te réveilles comme chaque matin depuis des années avec le cœur lourd comme la tête. Tu te prépares pour aller travailler, en buvant ton café dans la mélancolie. Avant de partir de la maison, ta femme te reproche une énième fois ta tasse de café laissée dans l'évier.

En route vers le travail, tu te fais couper par un énergomène qui te klaxonne. Tu ravales en pensant à l'énorme pile de dossiers qui t'attend aujourd'hui.

Devant la machine à café, tu te fais éclabousser d'eau bouillante. Le collègue témoin de la scène ne daigne même pas te regarder.

10 h. Rencontre avec ton patron pour l'augmentation. Malheureusement, ce ne sera pas pour cette année. Une fois de plus. Il te réprimande même sur des dossiers inachevés.

Midi. Tandis que les collègues partent manger ensemble, tu restes seul avec ta salade à ton bureau. En plus, tu as oublié la vinaigrette.

14 h. Arrêt à la salle de bain. Plus de papier de toilette. Décidément...

17 h. Enfin, cette journée merdique s'achève. Tu quittes ton travail pour le retour à la maison. En arrivant, il n'y a personne. La maison est plongée dans la noirceur.

Tu enlèves ton manteau, ouvres la lumière de la cuisine. Tu prends une bière en t'assoyant au comptoir. La mélancolie n'est pas partie, elle ne partira jamais. Tu penses à ta vie, pendant de longues minutes. Entre-temps, tu es rendu à ta 8^e bière.

Tu repenses à tes rêves d'enfance, à ta maman qui te berçait dans cette fameuse chaise qui grinçait. À l'été où vous avez eu la piscine chez tes parents. Toi et ta grande sœur aviez passé tout l'été à patauger dedans. À la première bière prise avec ton père, qui est décédé à la suite d'un cancer, il y a de ça quelques années. Tu repenses à ton mariage, le jour le plus heureux de ta vie. Ton entretien d'embauche dans la boîte où tu rêvais de travailler.

Quand est-ce que tout a basculé? Es-tu né avec simplement le don de voir la vie en gris? Ou tu l'as développé au fil des années? Avec tes rêves brisés en mille morceaux.

18 h 15, ta femme ne doit pas rentrer avant 20 h, elle est sortie souper avec une amie. Alors tu te diriges vers la salle de bain. Tu ouvres l'armoire à médicaments. Tu avales tout ce qui te tombe sous la main, en les faisant passer avec ta bière à moitié vide. Ta tête commence à tourner et tu as la

nausée, mais tu t'efforces de te diriger vers ta chambre. Tu te couches dans ton lit parfaitement fait. Ton chat vient te trouver, tu le caresses un peu, mais la fatigue est d'une lourdeur insoutenable.

Tu te tournes sur le côté, le côté du lit où ta femme dort. Sur l'oreiller, tu sens encore son parfum. Un mélange de fleurs de printemps avec une touche de vanille. Tu fermes les yeux en l'imaginant tout en blanc, dans sa robe de mariée. Elle était tellement magnifique ce jour-là. Avec ses longs cheveux noirs qui lui tombaient jusqu'en bas du dos. Elle avait accepté de te marier. De renoncer à son rêve d'avoir un enfant avec toi, car tu ne pouvais pas en avoir.

Mais c'était ta femme, la tienne. Elle t'aimait et tu l'aimais d'un amour inconditionnel. Un amour jamais vu encore. Le plus fort qui ait existé. Tu regrettes d'avoir pris tous ces médicaments, mais il est déjà trop tard. Ton cerveau est en train de mourir, il repasse les meilleurs moments de ta vie pendant ces sept dernières minutes.

18 h 37, tu es décédé. Ton corps est froid, ton chat ronronne auprès de toi dans l'espoir que tu te réveilles pour le caresser. Mais tu ne te réveilleras pas. Tu as laissé derrière toi des amis, ta famille qui t'aimait, mais surtout ta femme. Qui d'ailleurs rentrera vers 20 h pour te retrouver. Tu seras allongé paisiblement, en train de rêver. Elle touchera ta main, mais elle sera glaciale.

En état de choc, elle appellera une ambulance. Tout se passera très vite, à l'hôpital, ta mère viendra te voir. Tu ne l'avais pas vu depuis des lustres. Trop occupé par la routine du quotidien. Elle rêve de pouvoir te bercer une dernière fois et de te prendre dans ses bras. Ensuite, les papiers, le testament et tes funérailles aussi. Tout le monde est chagriné, personne n'avait rien vu venir. Surtout pas ta femme qui est inconsolable. Elle ne comprendra jamais ton geste, mais surtout pourquoi tu ne lui as pas laissé de lettre. Tu n'y avais pas pensé. Elle regrette cette stupide chicane de ce matin, et toutes les autres aussi. Habillé de ton meilleur costume en velours, et tes cheveux lissés au gel, tu seras mis en terre. Ta femme déposera une fleur sur ton cercueil avant que tu ne sois enterré. Et voilà, c'est la fin.

Mais c'est le cycle de la vie, n'est-ce pas ? On naît, puis on meurt un jour. Mais si tôt, je ne pense pas. Tu avais encore beaucoup de temps pour toi. De nouveaux rêves à réaliser. Tu aurais pu changer de métier, renouer contact avec tes proches, voyager et même adopter. Tu n'as même pas daigné consulter de l'aide professionnelle pour ta santé mentale. Ou même en parler à ta femme qui t'aurait soutenu et épaulé. Puis c'est certain que tout cet alcool consommé ne t'a point aidé. Mais c'est trop tard, tu es mort et enterré. Peut-être auras-tu plus de chance dans une prochaine vie ?

Consultez avant qu'il ne soit trop tard.

À la mémoire de Jonathan, décédé le 23 novembre 2024.

Maeva Desmeules,

2^e cycle

Centre d'éducation
des adultes des Sommets,
CSS des Sommets

Enseignante :
Catherine Frappier,
Syndicat de l'enseignement
de l'Estrie

Gratitude

Je me suis convaincue que je me devais de vous présenter ma façon de voir la vie. Au risque que vous fassiez d'elle VOTRE vision!

Ayant connu l'enfer, on réalise l'importance de la famille, des moments joyeux, et on apprécie davantage tout ce qui nous entoure. Les choses qui peuvent sembler banales aux yeux des autres sont celles qui nous mettent des étoiles dans les yeux, qui viennent mettre un baume sur notre cœur. J'ai lu un jour, dans un livre, que ce qui sépare les humains, ce n'est pas leur religion, leur culture ou leur langue, c'est de ne pas comprendre leur souffrance.

Tout au long de notre voyage sur Terre, nous sommes confrontés à surmonter plusieurs obstacles. Je les appelle plutôt « des défis ». C'est beaucoup plus doux et moins effrayant, n'est-ce pas ? Nous rencontrons des gens avec qui nous n'aurons jamais d'affinités et d'autres qui sauront marquer notre parcours jusqu'à la fin. Nous en perdrons aussi, et ce, pour diverses raisons. L'important, selon moi, est de toujours en tirer une leçon. N'est-ce pas le but de la vie : vivre des expériences et grandir de celles-ci ?

Elizabeth Houle,
2^e cycle

Centre d'éducation
des adultes L'Escale,
CSS des Appalaches

Enseignante :
Nathalie Fecteau,
Syndicat de l'enseignement
de l'Amiante

Il va de soi qu'il est important de commettre des erreurs, puisque c'est ça qui nous permet d'évoluer dans cet univers. Au-delà de mes airs de jeune femme tranquille se cache une adolescente qui a traversé bien des torrents! J'ai déçu, trahi et blessé ma famille plus d'une fois. Et je m'y suis moi-même perdue. Heureusement, avec des prises de conscience et du temps, on devient humble, on apprend et on change! Je me suis toujours dit que rien n'arrivait pour rien. Chaque obstacle, chaque défi, quel qu'il soit, a sa raison d'être, même si souvent, sur le moment présent, elle peut sembler totalement inexistante. La maturité que j'ai acquise avec les années vient, sans aucun doute, d'un passé rocambolesque.

Dès mon jeune âge, j'avais cette facilité à trouver le positif dans chaque événement de la vie. Je crois qu'aujourd'hui, c'est ce côté de ma personnalité qui m'aide sérieusement à grandir, à évoluer, mais surtout à garder le cap.

Si on enlève nos œillères, la vie n'est pas toujours rose! La guerre fait partie du quotidien de certains dans des contrées où la mort ne fait plus peur, où la pauvreté étouffante asphyxie les nouveau-nés, où les femmes doivent se taire et obéir.

Nous devons lever les yeux de nos écrans, et prendre le temps de regarder autour de nous pour apprécier la chance que nous avons de ne pas être dans un pays en guerre. La chance d'avoir des droits et des lois pour nous protéger. La chance de nous sentir en sécurité dans notre province. La chance de pouvoir simplement aller à l'épicerie pour nous chercher quelque chose à manger.

On appelle ce sentiment de la GRATITUDE.

La plus belle histoire de ma vie

Si je pouvais arrêter le temps, le vent
Simplement pour un instant
Savourer les derniers moments
Auprès de mes enfants.

Si je pouvais revenir à la maison
Oublier ma situation
Je demanderais pardon
Pour mon abandon.

Si je pouvais retrouver les années passées
La mémoire qui oublie, ta photo qui jaunit
Il y avait ce vieux, qui parmi les nuages,
Me dessinait vos visages.

Si je pouvais bénéficier des visites supervisées du
Pénitencier
Pour quelques instants loin de la cruauté
Je pourrais à nouveau ressentir la bonté de ces
sentiments égarés
Mais tellement fondés.

Si vous pouviez me pardonner
Me confesser de mes péchés
Je marcherais de l'avant, garderais espoir, me relèverais
Pur dans ma destinée, toujours moi-même dans ma loyauté
Si je pouvais, avant ma mort,
Crier haut et fort
La souffrance de votre absence
Des blessures en abondances.

Si je pouvais réciter la plus belle histoire de ma vie
Kimberly, Coralie, mes amours, mes chéries,
Vous êtes les anges de mon paradis,
Les écrits de mon récit.

Si je pouvais changer cette sentence indéterminée
Reculer les mois, les jours du calendrier
Rattraper ces années, pouvoir revoir mes bébés
Je serais un père comblé.

Éric,
2^e cycle

Centre d'éducation
des adultes de Donnacona,
CSS de Portneuf

Enseignante :
Geneviève Pelletier,
Syndicat de l'enseignement
de Portneuf

De la souffrance à l'espoir

La blessure de l'absence d'une mère ne se referme jamais réellement, une solitude que nul ne peut nier. C'est un besoin profond qui résonne en chacun de nous.

Débauche

Mes cris et mes pleurs ne semblaient avoir d'effets sur ce zombie qui me servait de mère étendue dans le salon. Elle vient de rentrer je crois, deux jours doivent s'être écoulés entre temps. J'ai été laissée à moi-même dans un matelas imbibé d'un liquide nauséabond et avec un estomac plus que vide. Mes gémissements résonnent en écho dans sa tête, elle a encore trop bu. Elle ne sait plus si elle m'a nourrie, mais c'est bien le dernier de ses soucis. En même temps, peut-être que si mon père était là pour s'occuper de moi, elle n'aurait pas à endurer tout ça. « Quelle odeur affreuse, et comment un bébé âgé d'à peine sept mois peut-il apporter tant de problèmes », elle marmonne. Je suis tout de même sa fille. Elle en a marre et n'a plus de came, elle sort encore. Je vais encore avoir le droit à un fond de carton de lait comme si ça suffisait. Avec le peu d'argent qu'il lui reste, elle rejoint son « plug » au même bar que d'habitude. « Same shit Kel ? » (même chose ?). La poudre de son ami est toujours sa « dope » (drogue) de prédilection malgré son nez arraché et ses gencives en sang. Elle fait une ligne vite faite avec lui avant de repartir se promener en oubliant même son bébé à la maison. Ma mère n'a plus vraiment toute sa tête et n'est pas assez responsable pour s'occuper de moi.

Nouveau départ

Il est cinq heures moins quart, elle m'a encore oubliée à la garderie. Cette fois c'en est trop pour ma grand-mère qui est si déçue et dégoûtée par sa fille. Un appel effectué à la DPJ et me voilà entre les mains de parfaits inconnus. L'odeur qui habite mon foyer d'accueil est réconfortante, finies les mauvaises odeurs de moisissure et d'alcool. Une charmante famille m'ouvre les bras et m'enlace, je n'avais jamais

ressenti l'amour de cette façon. On me cajole sans cesse et on m'offre tant de cadeaux, c'est si nouveau pour moi. On m'apprend tant de choses, le monde est si grand et rempli de mystères tous plus excitants les uns que les autres. Je mange à ma faim et même plus, je me sens si bien. Je passe mes journées à chanter, cuisiner et rire avec ma maman d'accueil. Elle m'a inscrite au patin artistique, officiellement mon sport préféré, et j'ai seulement quatre ans. Elle est si gentille, sans mauvaises intentions, que de l'amour. Mon avenir commence ici, enfin...

Changements

Bien sûr, rien ne dure bien longtemps, le bonheur et sa douceur ne sont qu'éphémères. Saut dans le temps, j'en suis maintenant à ma quatrième année de secondaire et c'est plutôt difficile. La dernière année pour moi a été plus que rocambolesque, rupture, vous connaissez. Je vague entre les couloirs, je n'assiste plus vraiment à mes cours. Tant de choses ont changé, je n'ai plus d'amis et ma consommation s'est accrue. Je subis beaucoup de harcèlement et ma motivation à apprendre s'est envolée. On appelle mon nom, mais la voix se heurte à mes pensées que je ne pourrais déchiffrer dû à ce que j'ai fumé un peu plus tôt. Une main se pose sur mon épaule, je n'aime pas que l'on me touche. La directrice me regarde d'un air si confus, mais à la fois rempli de pitié dont je n'ai pas besoin. Je ne suis pas exactement tout ce qu'elle me dit, mais j'ai bien compris qu'elle me propose d'intégrer la classe spécialisée pour élèves en difficulté. Non, mais elle me prend pour qui? Je n'ai pas de retard intellectuel, je n'ai simplement plus envie d'être ici. Je lui fais bien comprendre mon désaccord en la traitant de tous les noms, puis je sors en trombe de l'école. Je n'y mettrai plus jamais les pieds.

Telle mère telle fille

J'ai la vision trouble, tous ces bruits me donnent des vertiges, j'ai encore trop bu. J'ai rencontré cette fille il y a peu de temps, un courant a passé et me voilà déjà ici à faire le « party » avec sa famille. Si ma mère d'accueil apprenait où j'étais ces dernières semaines et avec qui, elle deviendrait complètement hystérique. Je ne sais plus honnêtement quelle heure il est, je devrais probablement rentrer. Malgré tout, je n'arrive pas à détacher mes yeux

Rébecca Huneault,
2^e cycle

Centre La Relance,
CSS des Hautes-Rivières

Enseignante :
Mélanie Gagnon,
Syndicat de l'enseignement
du Haut-Richelieu

de ce sac et cette fine poudre blanche, il ne neige pas qu'à l'extérieur ce soir. La première fois que j'ai touché à la cocaïne, j'ai ressenti une décharge et maintenant je ne peux plus m'en passer. Parmi toutes les substances que j'ai essayées, inhaler cette drogue est ce que je préfère. Je ne sais plus quoi en penser, on croirait entendre ma maternelle. J'ai perdu la notion du temps, je ne me rappelle pas la dernière fois où j'ai été sobre... Il y a quatre mois? Je suis complètement perdue et je sombre dans le néant de plus en plus chaque jour. J'ai le nez en sang, je dois sortir d'ici, je ne peux même plus me regarder dans le miroir sans voir son reflet... Je suis devenue une copie conforme d'elle, quelle honte. Je dois absolument m'arrêter.

Un peu d'espoir

Je suis sobre depuis six mois. J'ai réussi maman, je ne te ressemble plus, je suis devenue une femme. J'ai repris l'école dans une institution pour adultes et me suis fait de nouveaux amis. Je me suis aussi enfin séparée il y a quelques semaines de ce garçon que j'ai rencontré durant l'été, il m'a donné le coup de trop. Je remonte tranquillement la pente, mon entourage a espoir que je vais y arriver. Si seulement tu avais pris la main qui t'était tendue autrefois, tu y serais arrivée toi aussi. Maika, ma meilleure amie depuis quelques mois, c'est sa main à elle que j'ai attrapée. Elle fait tout pour me changer les idées, je n'avais pas du tout envie de sortir ce soir, mais elle m'y a forcée. Elle m'a promis que ce serait amusant, je ne sais même plus ce que ce mot signifie vraiment. Bien sûr, si ce n'était que de moi, je serais déjà partie me coucher, mais on attend son copain et des amis, alors je prends mon mal en patience. C'est à ce moment qu'il passe le pas de la porte, si grand, si beau, et ce sourire... En fin de compte, je crois bien que je vais rester. « Reb, je te présente Matis ».

À suivre.

La beauté de notre planète: un trésor à préserver!

Dans un petit village situé entre les montagnes et la mer habite une jeune fille qui s'appelle Rosellevia. Depuis son enfance, elle se promène sur la magnifique plage en regardant les vagues scintillantes danser au rythme du vent. Mais au fil des ans, elle voit la nature, sa joie de vivre, devenir un énorme continent flottant de déchets et de plastique.

Un matin, en ramassant les débris sur la plage et au bord de l'eau, Rosellevia découvre un poisson pris dans des déchets, et qui se débat en essayant de se déprendre. « Pauvre petit! » s'exclame-t-elle en enlevant les débris d'autour du petit animal marin. Ensuite, Rosellevia le regarde, soulagée qu'il ne soit pas blessé. Il la regarde avec un air doux, comme pour la remercier, avant de nager vers les eaux plus creuses. Rosellevia sourit avant de ressentir une tristesse profonde en réalisant que ce petit poisson représente un monde en danger. Ce matin-là, elle décide de ne pas rester les bras croisés. « Je dois faire quelque chose! Ça ne peut pas continuer comme ça! »

Rosellevia commence donc à sensibiliser les villageois en organisant des ateliers et des campagnes de nettoyage pour aider notre merveilleuse planète bleue. Au début, peu de personnes s'y intéressent, mais, petit à petit, son énergie positive devient contagieuse. Les enfants sont curieux et ils la rejoignent, aidant Rosellevia à ramasser les déchets et à planter des arbres et des fleurs. Ensemble, ils rêvent de créer un avenir où la nature et notre planète pourront enfin respirer à nouveau.

Mia Cryslér,
2^e cycle

Centre La Relance,
CSS des Hautes-Rivières

Enseignante :
Sabine Gervais,
Syndicat de l'enseignement
du Haut-Richelieu

Rosellevia ne s'arrête pas là. Elle écrit une lettre au gouvernement, partageant sa vision d'un monde meilleur et plus propre. Sa détermination touche le cœur de plusieurs lecteurs, et, bientôt, des journalistes viennent couvrir son histoire. La voix de Rosellevia résonne au-delà des frontières de son village, inspirant d'autres communautés à agir.

Les mois passent et des changements commencent à être mis en place. Des lois sont adoptées pour réduire les déchets et plastiques, et des initiatives écologiques voient le jour. Rosellevia remarque avec fierté la renaissance de son village, les rivières qui redeviennent pures et cristallines, les oiseaux qui reviennent chanter et tous les animaux qui sont enfin paisibles et heureux, comme ils étaient tous avant.

Un soir d'été, pendant qu'elle marche sur le sable doré de la plage, Rosellevia regarde le coucher du soleil colorer le ciel de douces couleurs orangées et rosées. Elle pense au chemin qu'elle a parcouru, à la tristesse liée à la pollution, à la joie de revoir la magnifique nature revivre. Rosellevia comprend que chaque petit acte d'héroïsme peut entraîner de grands changements.

Rosellevia sait que le combat pour la planète ne fait que commencer. Elle continue d'enseigner aux générations futures l'importance de protéger leur environnement. Rosellevia devient un symbole d'espoir, prouvant que la terre peut unir les cœurs et sauver ce qui semble perdu.

Ainsi, dans ce petit village entre les montagnes et la mer, Rosellevia et sa communauté célèbrent la renaissance de leur planète, une promesse d'un avenir meilleur, ensemble, pour toujours.

Le Roi du vide: une histoire pleine de rien

Dans le village de Cacophonie, où les idées foisonnaient comme les fleurs dans un jardin anarchique, vivait Gaspard, un inventeur excentrique et visionnaire. Il cherchait à créer quelque chose de révolutionnaire, de véritablement original et authentique. Un jour, en contemplant le vide de son salon, l'inspiration lui vint.

« Je vais créer le Rien-en-boite » s'exclama-t-il avec enthousiasme. Gaspard travailla jour et nuit pour donner vie à son projet. Il assembla des boites vides, des écrins de rien, des coffrets de vide. Il les décora avec élégance, ajouta une touche d'authenticité et de créativité.

Le Rien-en-boite était né, et avec lui, une nouvelle ère de l'absurdité.

Les gens affluèrent pour acheter le Rien-en-boite. Ils étaient fascinés par son absence de contenu, son vide sublime. Gaspard devenait une célébrité. Le roi du vide.

Un critique d'art déclara: « Le Rien-en-boite est une œuvre d'art conceptuelle, une réflexion sur l'essence même de l'existence. C'est une expérience immersive, une plongée dans le vide. »

Gaspard continua d'innover. Il créa le Rien-en-action, un produit qui permettait aux gens de vivre l'expérience du rien dans leur quotidien. Des coaches formaient les clients à faire...rien. Ils apprenaient à méditer, à regarder des murs blancs et à respirer profondément. Les gens payaient pour apprendre à ne rien faire. Ils découvraient le plaisir de l'inactivité, la joie du vide.

Le village de Cacophonie prospéra. Gaspard devint une légende. Son nom était synonyme d'originalité, d'authenticité et d'inspiration. Le Rien-en-boite et le Rien-en-action étaient devenus un symbole de la liberté de créer de l'audace de l'imagination.

Mia Straoanu,
2^e cycle

Centre de formation
générale des
adultes des Cimes,
CSS des Laurentides

Enseignante: Julie Léonard,
Syndicat des enseignantes
et enseignants des
Laurentides

Un jour, un philosophe nommé Edgard visita Gaspard. Il demanda : « Mais qu'est-ce que le Rien signifie ? » Gaspard sourit : « C'est l'essence même de l'existence. Le rien est le tout. » Celui-ci fut perplexe, mais les villageois comprirent. Ils savaient que le Rien-en-boite était plus qu'un produit, c'était une expérience, une philosophie, une façon de vivre. Et Gaspard, l'inventeur du rien, souriait, sachant que son œuvre continuerait d'inspirer les générations à venir.

Le Rien-en-boite resta un mystère. Est-ce de l'art ? De la philosophie ? Ou simplement du vide ?

Peu importe. Gaspard avait prouvé que même le rien pouvait être source d'inspiration.

La mission impossible de 2122

Je me nomme Kyle Fox. Nous sommes présentement le 18 octobre 2122 et aujourd'hui, c'est le jour de mes derniers tests avant mon départ officiel de ma station de création. Je suis un robot qui ressemble visuellement à un humain aux cheveux orange avec des mèches grises. Mes créateurs viennent de River Industries. Sacha Vibes est celui avec qui je m'entends le mieux. Grâce à une puce intégrée par ce dernier, je connais presque tout sur cette terre. Nous sommes à River Land, la dernière rivière officielle d'eau douce sur cette planète. Il reste encore beaucoup d'eau, mais malheureusement, 99,6% de celle-ci est artificiellement créée. Notre terre est divisée par deux partis sociaux majeurs. On parle des Déparciens : ils veulent quitter la planète bleue pour d'autres planètes, tandis que l'autre parti, les Téraciens, veulent à tout prix demeurer ici. Le problème, c'est que ces deux partis sont extrémistes et ils commencent à créer la gronde sur la planète.

Quelques heures plus tard, après mes tests, Sacha me rappela les éléments importants: « Kyle, je te rappelle ta mission. Tu dois absolument trouver une solution pour rassembler les Téraciens et les Déparciens ensemble. C'est pour cette raison qu'on t'a conçu et c'est notre seule chance de sauver le monde. Je t'assure, si tu ne fais rien, ça va mal finir », dit-il avec de la déception dans la voix. Je l'ai rapidement rassuré en lui disant: « Je vais réussir! » Après, je suis sorti du bâtiment pour me mettre au travail. Le taxi autonome qui m'attendait m'amène directement à mon bureau d'analyse. Durant le trajet, j'ai rapidement compris cette séparation dont les fabricants me parlaient. D'un côté de la rivière, il y a de petites maisons rustiques avec comme couleur principale le vert forêt, agencé à plusieurs couleurs connues de la Terre, comme le bleu et le brun. De l'autre côté, les maisons et les bâtiments sont très hauts et carrés. La couleur principale est le gris avec des néons lumineux qui illuminent l'ombre des rues. Les deux côtés sont comme deux mondes complètement différents, séparés par une rivière.

Quelques jours après mon installation dans mon bureau d'analyse, une annonce à la télévision bouleverse la planète entière. Le président mondial Alkel Wolf, le dernier président neutre, est retrouvé mort empoisonné. Une élection est donc lancée pour choisir son successeur. Elle aura lieu dans trois semaines. Rapidement, nous apprenons que Les Déparciens et les Téraciens seront les deux partis importants de cette élection. Abasourdi, je me rends donc compte que ma mission aura un enjeu énorme sur le monde.

Des heures plus tard, je décide d'explorer la campagne des Déparciens. Leur slogan, simple mais puissant, est partout sur les affiches holographiques de leurs maisons: *Un nouveau départ, une nouvelle vie*. Durant le premier discours auquel j'assiste, le leader Eliot Dray dit des phrases marquantes: « Rester sur cette planète, c'est mourir lentement. Nous méritons mieux que cette prison polluée! Suivez-nous et nous bâtirons un avenir parfait sur une autre planète! ». Par la suite, je décide de poser des questions à leurs partisans et je découvre que plusieurs ne croient plus à la possibilité de sauver la Terre. Ils sont fatigués des promesses des Téraciens et voient les Déparciens comme leur seule chance de survie. Mais un élément m'intrigue en

Alex Bouchard,
2^e cycle

Centre de formation
générale des adultes Alma,
CSS du Lac-Saint-Jean

Enseignante :
Marie-Pier Imbeault,
Syndicat de l'enseignement
du Lac-Saint-Jean

quittant le rassemblement. Plusieurs de leurs infrastructures, comme leurs vaisseaux prototypes, portent l'emblème de River Industries. Je prends discrètement des photos et conserve l'information dans ma base de données interne pour l'analyser plus tard.

Après mon trajet en taxi, je me dirige de l'autre côté, chez les Téraciens. Je me rends compte que la campagne électorale bat son plein ici aussi. Leur slogan est tout aussi frappant : *Protégeons notre maison*. Alana Bulti, leur charismatique leader, multiplie les discours avec des phrases à responsabilité collective : « Partir, c'est abandonner. Nous avons causé des dégâts, oui, mais nous avons le pouvoir de les réparer. Nous devons rester unis pour sauver notre planète qui est notre véritable maison ». Leurs projets de réhabilitation environnementale sont impressionnants, mais tout aussi coûteux. Encore une fois, je repère des logos River Industries un peu partout.

Les deux partis semblent avoir des motivations sincères, sauf que tout me ramène à River Industries. Pourquoi ces logos répétés ? En enquêtant sur les plateformes électorales, je découvre que Sacha et ses associés ont une implication marquée dans cette élection. Ils financent les deux projets électoraux.

Deux jours plus tard, en soirée, je décide de confronter Sacha. Je le retrouve dans son bureau. Il est plongé dans des documents confidentiels. Je lui demande : « Sacha, pourquoi les logos de River Industries sont-ils partout dans les campagnes électorales de chacun des partis ? ». Il me regarde avec un sourire en coin : « Tu comprends enfin, Kyle ! Tout était prévu depuis le début. Les Déparciens et les Téraciens vont s'effondrer et River Industries en sortira gagnant. Le contrôle du monde est à nos portes ». Ses mots me frappent comme la foudre pourrait le faire. Je réalise alors que ma mission n'était qu'un leurre, que le monde est destiné à être dominé par River Industries.

Je suis déchiré : dois-je tenter de réunir les deux partis et risquer une guerre civile ou continuer à suivre les ordres de Sacha pour prendre le contrôle du monde ? L'avenir de la Terre dépendra de mon choix. Mais lequel est le bon ?

La peur et la parole

Dans un monde teinté de gris, où la confiance
s'est évanouie,
Où chaque ombre évoque une menace, où chaque
homme est une impasse.

Le dégoût et la colère sont mes seuls compagnons
à présent,
Tatoués sur mon âme, gravés comme un canon
à chaque instant.

Salie, je me sens, par des mains indésirées,
Dans mon propre corps, je suis étrangère, effrayée.
La colère gronde, un feu sans fin,
Contre l'injustice, le silence, le chagrin.
Dans les tréfonds de mon âme, un dégoût profond s'ancre,
Un vide immense, une peine qui danse, un cœur qui
se flétrit en silence.

Chaque reflet dans le miroir, rappelle une peau souillée,
Un corps qui n'est plus le mien, une innocence éraillée.
Dans ce monde d'hommes, je me sens enchaînée.
Dans un monde où la justice semble absente,
Où les cris silencieux restent en attente.

Marquée par une douleur que personne ne comprend,
Seule dans l'ombre, elle tend sa main tremblante.
Mais personne ne peut ressentir sa peine,
Sauf ceux qui sont remplis de cette haine.
Un combat silencieux, une lutte secrète,
Alors que j'ai simplement dit: non, « arrête ».

Evelyne Ouellet,

2^e cycle

Centre d'éducation
des adultes du
Fleuve-et-des-Lacs,
CSS du Fleuve-et-des-Lacs

Enseignante:
Mariane Lauzon-Morin,
Syndicat de l'enseignement
du Grand-Portage

La trappe

Dans un petit village isolé nommé Tykicen, où la brume enveloppait les maisons comme un linceul, se dressait une vieille demeure abandonnée. Les villageois murmuraient des histoires sur les âmes perdues qui hantaient ses murs, mais peu osaient s'en approcher. Malaika, une jeune femme curieuse et intrépide, avait toujours été fascinée par le mystère de cette maison. Un soir d'automne, poussée par une impulsion irrésistible, elle décida d'y pénétrer.

Dès qu'elle franchit le seuil, une sensation glaciale l'envahit, comme si le temps lui-même s'était arrêté. Les planchers craquaient sous ses pas, et l'odeur de la poussière et de la moisissure remplissait l'air. Au fur et à mesure qu'elle explorait les pièces sombres, des souvenirs flous lui revenaient en mémoire : des rires d'enfants, des cris de désespoir. Elle se demanda si ces échos appartenaient à ceux qui avaient vécu ici avant elle.

Soudain, un frisson parcourut son échine. Elle s'arrêta, écoutant le silence oppressant qui l'entourait. Puis, un murmure à peine audible se fit entendre, comme une voix lointaine appelant son nom. Malaika, le cœur battant, chercha la source de ce son. Elle se dirigea vers l'escalier, dont les marches semblaient trembler sous son poids. Chaque pas la rapprochait d'un secret enfoui, mais aussi d'un danger insidieux.

Elle atteignit le palier du premier étage, où une porte entrouverte laissait entrevoir une lumière vacillante. La curiosité l'emporta sur la peur. En s'approchant, elle ressentit une présence, une force invisible qui l'attirait irrésistiblement. Malaika hésita un instant, mais la voix se fit plus forte, plus pressante. Elle poussa la porte et entra, ignorant que ce qu'elle découvrirait changerait à jamais sa perception de la réalité.

À l'intérieur de la pièce, la lumière vacillante révélait des murs couverts de portraits anciens. Les visages peints semblaient la suivre du regard, leurs yeux tristes et accusateurs. Malaika frissonna, mais la voix persistait,

murmurant des mots incompréhensibles, comme une mélodie funeste. Elle se rapprocha d'un tableau en particulier, celui d'une femme au regard perçant, dont le sourire semblait à la fois chaleureux et terrifiant.

Soudain, un bruit sourd résonna derrière elle. Malaika se retourna brusquement, mais il n'y avait rien. Juste le silence, lourd et oppressant. Elle tenta de se convaincre que son esprit lui jouait des tours, mais un frisson d'angoisse l'envahit. La voix s'intensifia, et elle comprit qu'elle devait découvrir la vérité. En fouillant la pièce, elle trouva un vieux journal poussiéreux sur une table. Les pages étaient jaunies, et l'écriture tremblotante racontait l'histoire d'une famille qui avait disparu mystérieusement des décennies auparavant.

Alors qu'elle lisait, une phrase attira son attention : « Nous sommes toujours ici, attendant que quelqu'un nous libère. » À cet instant, les lumières s'éteignirent, et un cri perçant résonna dans l'obscurité. Malaika sentit une présence derrière elle, glaciale et oppressante. Elle se retourna lentement, mais rien ne se trouvait là. Pourtant, la sensation d'être observée était palpable.

Dans un dernier élan de courage, elle se mit à crier, « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? » La réponse ne tarda pas. La voix, maintenant claire et désespérée, résonna dans son esprit : « Nous sommes tes ancêtres, et tu es la clé. »

Malaika réalisa alors avec horreur qu'elle n'était pas simplement une intruse ; elle était la descendante de cette famille maudite. Les portraits prenaient vie, leurs visages se déformant en expressions de douleur et de colère. Elle comprit qu'ils ne cherchaient pas à la libérer, mais à l'engloutir dans leur souffrance éternelle. Dans un dernier acte de désespoir, Malaika tenta de fuir, mais la porte se ferma brutalement derrière elle, la piégeant dans la chambre.

Alors qu'elle tentait de trouver une issue, Malaika entendit un bruit sourd provenant du plafond. Elle leva les yeux et vit une ombre se déplacer rapidement, presque comme si quelque chose se glissait entre les poutres. Son cœur battait la chamade alors qu'elle réalisait que cette ombre semblait se rapprocher.

Magaly Gaudet,
2^e cycle

Centre d'éducation
des adultes de
Val-des-Sources,
CSS des Sommets

Enseignante :
Stéphanie Laroche,
Syndicat de l'enseignement
de l'Estrie

Soudain, un craquement retentit, et une vieille trappe s'ouvrit brusquement au-dessus d'elle. Un nuage de poussière s'échappa, suivi d'une silhouette spectrale qui tomba au sol. Malaika recula, horrifiée. C'était l'apparition d'un homme, son visage déformé par la douleur et la rage. Ses yeux vides la fixaient intensément, et il murmura d'une voix rauque : « Tu es la dernière. Tu dois payer pour nos péchés. »

Malaika, paralysée par la peur, ne pouvait détourner le regard. L'homme pointa un doigt accusateur vers elle, et une vague de froid glacial l'envahit. Les murs semblaient se resserrer autour d'elle, et elle sentit une force invisible la tirer vers le sol. Dans un dernier effort, elle se mit à hurler, mais aucun son ne sortit de sa bouche. La pièce se mit à tourner, et les visages des portraits se déformèrent, se moquant d'elle dans un ricanement sinistre.

Elle comprit alors que la trappe était une porte vers un autre monde, un monde où les âmes perdues erraient, attendant une nouvelle victime. La terreur l'envahit alors qu'elle réalisait qu'elle était piégée entre deux mondes, condamnée à revivre la même scène encore et encore, jusqu'à ce qu'elle trouve un moyen de libérer les âmes ou qu'elle devienne l'une d'elles.

Alors que Malaika se tenait là, paralysée, une spirale de pensées tourbillonnait dans son esprit. Chaque regard des portraits semblait lui murmurer des secrets, des vérités qu'elle n'était pas prête à affronter. Elle se remémora des moments de sa vie où elle avait fui ses peurs, où elle avait ignoré les signes. La culpabilité la rongait, car elle savait qu'elle avait laissé des choses inachevées, des promesses non tenues.

Les visages des âmes perdues, maintenant plus distincts, lui racontaient leurs histoires tragiques. Chacun avait été piégé comme elle, mais certains avaient réussi à briser leurs chaînes. Une voix douce, presque familière, lui chuchota à l'oreille : « Cherche la vérité en toi-même. » Ce conseil résonnait, mais elle ne savait pas comment l'appliquer. Était-ce une illusion ou un véritable appel à l'action ?

L'idée d'un homme

Montréal, le 21 octobre 1935, vers 14 h 30. Gaston, un bel homme dans la trentaine, discute assis à une table de l'auberge Saint-Gabriel. Il est accompagné d'un vieux couple qui semble débattre sur des sujets progressistes, parfois même avant-gardistes.

– Ginette, tu sais bien que ça va coûter beaucoup plus cher pour rien, ton vote sera celui que j'ai choisi.

De derrière Gaston, on entend Éliane, une chic veuve à la beauté éblouissante, ne pouvant s'empêcher de démontrer son tempérament :

– Voyons, Monsieur Legrand, le vote demeure secret pour tout le monde, alors vous ne saurez jamais qui elle choisira. Vous verrez, on finira par gagner ce droit de vote ici, au Québec.

– Madame Maltais, ajoute-t-il (*ne voulant pas laisser Éliane influencer sa femme*), notre univers sera toujours l'extérieur et vous, l'intérieur, Madame la suffragette (*en mettant l'accent sur le «ette» pour dénigrer son engagement et provoquer un sentiment d'infériorité*).

Éliane, qui perçoit le plaisir monter dans cette conversation, décide de s'installer confortablement aux côtés de Gaston, qui, malgré son genre conservateur, admire le mordant de cette dame.

D'un ton très doux, Éliane réplique :

– Il ne faudrait pas froisser Monsieur avec des débats sur l'oreiller, déjà que Madame sait se taire au moment de procréer.

Madame Legrand esquisse un sourire en coin.

– À vous entendre parler, Éliane Maltais, nous sommes toujours terribles avec vous, les femmes. Voulez-vous bien utiliser votre gentillesse adéquatement ? demande Monsieur Legrand.

– Ma gentillesse sera toujours considérée si je décide de me la fermer au lieu de m'affirmer.

En résumé, Femme, reste à l'intérieur, sois belle et tais-toi, n'est-ce pas, Monsieur Legrand ?

Elle ne peut s'empêcher de finir sur un clin d'œil.

Le visage de Monsieur Legrand change de couleur dès qu'il comprend que les attaques en alternance ne seront jamais laissées sans réponse. Gaston s'aperçoit qu'il est assez offusqué, car il quitte la salle avec sa femme.

Alors, maintenant seul avec Madame Maltais, Gaston ose :

– Je suis assez curieux pour me permettre de vous demander votre opinion : que pensez-vous des femmes qui disent qu'un homme dominant est un homme attirant ?

– À mon avis, Gaston, Monsieur Legrand est un homme dominant, mais très loin d'être attirant ! Dans la vie, l'énergie et le temps sont les choses les plus importantes. Si les hommes profitent de cette abondance, alors je ne vois aucune équité dans le mariage, sans compter que les femmes doivent trop souvent filtrer leurs propos. Malgré tout, certains tendent l'oreille aux conseils et aux encouragements de leur douce moitié.

La seule réaction de Gaston est d'avaler de travers, mais il poursuit :

– Je ne comprends pas pourquoi les femmes ne se battent pas plus pour avoir accès au vote. Le Québec est tellement long avant de suivre le pays !

– À mon avis, ici, au Québec, l'Église n'acceptera pas ce droit. Les Canadiennes-françaises sont moins militantes et revendicatrices, car elles sont déjà très impliquées dans leur communauté catholique. Entre s'occuper des enfants, de leur mari, de la maison et des œuvres de charité, elles manquent de temps pour s'impliquer en politique.

– Croyez-vous que le vote soit une question d'égalité ou d'équité ? demande Gaston.

– À mes yeux, il s'agit d'égalité : tout citoyen a droit au vote.

Gaston s'assoit, et pour la première fois de sa vie, pense remettre en question son point de vue conservateur en acceptant que les femmes obtiennent ce droit.

Bravo à ces pionnières d'avoir persévéré suffisamment pour obtenir le droit de vote au Québec en 1940! Grâce à leur détermination, elles nous ont permis de participer activement à la démocratie.

Chantal Lavoie,

2^e cycle

Centre de formation
générale des adultes
Le Pilier, CSS de la
Rivière-du-Nord

Enseignante :
Geneviève Tardif,
Syndicat de l'enseignement
de la Rivière-du-Nord

Migration d'une conscience

Seul dans la pénombre de cette cellule souillée,
Par le désespoir et le mal-être de toutes ces âmes
meurtries qui m'ont précédé,
Je peine à trouver un sens à ma vie,
Une vie qui fut bien remplie,
Mais aujourd'hui elle n'est qu'un souvenir lointain
qui s'assombrit.

Je suis comme un ALBATROS,
Entremêlé dans les mailles d'un filet,
Je sombre.
Cette lumière qui autrefois était scintillante
Deviend de plus en plus floue.
Pendant que je m'enfonce dans les abysses
d'un avenir perdu,
La clarté scintillante du passé fait place à la noirceur.

Comme un roi déchu,
Je tente de me rappeler qui fut autrefois
Ce fils, ce frère, ce père,
Même cet homme que je peine à me rappeler.
Aujourd'hui je marche parmi les vivants
Comme un fantôme de moi-même.
J'ai voulu jouer ma vie à la roulette russe,
Mais le barillet s'est déchargé lors de mon tour.

Marc-André,
2^e cycle

Centre d'éducation
des adultes de Donnacona,
CSS de Portneuf

Enseignante: Maude Proulx,
Syndicat de l'enseignement
de Portneuf

Tel l'ÉPERVIER qui use force et puissance du guerrier
solitaire,
J'ai erré discrètement dans la vallée des ténèbres,
Seul à côtoyer mes démons,
À me battre à points nus contre cette douleur vive
qui me rongait de l'intérieur,
À en perdre tous mes sens.

Ayant frôlé la mort,
Après avoir jonglé avec celle-ci et mon avenir,
J'ai parié que je ne mourrais pas dans cet enfer
Ni de cette manière.
C'est avec agilité que je tente de tisser mon futur
En gardant la foi.
D'une pensée, d'un piège et d'une embûche à l'autre,
Je tente de me relever.
Aujourd'hui je vois la vie sous un nouveau jour.

Malgré mon âme blessée,
J'arrive à progresser.
Comme le PHOENIX, je sens que je peux renaître
et me reconstruire.
J'ai souvent pensé à fuir,
Mais sachant que le passé rattrape toujours le futur,
Je me savais déjà perdant.
C'est donc avec fierté que j'utilise mes blessures du passé
Comme une arme face à l'angoisse et aux peines du présent,
Pour reconstruire ce futur que j'ai toujours rêvé et désiré.

Mon bonheur à moi

En cette belle journée ensoleillée de juillet, je marchais dans les rues de Jonquière avec de la musique dans les oreilles, j'étais en direction de l'hôpital où tu étais entrée pour la troisième fois en cette année 2021. Tout au long de ce trajet, j'étais inquiète, même en colère face à la maladie qui te rongait de l'intérieur, mais j'étais heureuse de te

retrouver après ces mois de confinement. Mon esprit se centrait sur ce sentiment d'impuissance, il m'était impossible de m'en débarrasser, je ne savais pas comment vivre sans toi. Je sentais que, cette fois, les choses étaient différentes. Les dernières nouvelles n'étaient pas positives, tu n'avais pas eu la force de me rejoindre à Québec dans l'appartement où l'on devait vivre ensemble.

Je me remémorais tristement les événements de la veille, maman qui s'est rendue à Sept-Îles pour finalement venir te porter à Québec, mais à michemin, ton état de santé s'était détérioré et la maladie avait embrouillé ton esprit, le temps d'un instant, tu m'avais involontairement oubliée... J'ai compris à ce moment qu'on arrivait à la fin de ton voyage.

Une fois devant l'immense bâtisse, j'ai pris une minute pour respirer et, comme d'habitude, j'ai ravalé mes émotions pour t'apporter mon soutien et mon amour. Plus je m'approchais de toi, de cette chambre où tu te reposais, mon cœur se serrait, mon corps s'alourdissait, je sentais toujours cette colère, ce sentiment d'injustice et d'indignation.

Quand j'ai mis un pied dans le cadrage de la porte, tu dormais et, malgré tout, je ne pouvais retenir un sourire, tu semblais si paisible et j'étais reconnaissante, tu ne souffrais pas. D'un pas silencieux, je me suis avancée pour m'asseoir à tes côtés, m'installer sur la chaise près de toi et attendre patiemment ton réveil qui ne tarderait pas, puisque j'ai à peine eu le temps de m'asseoir que tu as ouvert les yeux, m'as pris la main et m'as souri.

Ce même sourire qui m'a accompagnée et rassurée dans les bons et mauvais moments de la vie, ce sourire qui a illuminé ma route quand je n'y voyais rien et que j'étais perdue.

J'ai serré ta main dans la mienne, en tentant de retenir les larmes que je sentais si proches, cette sensation désagréable dans ma poitrine qui se serrait de plus en plus, mon nez qui picotait, mais j'étais déterminée à ne rien laisser paraître, encore et toujours, je voulais être forte pour te donner la force de te battre, je voulais être forte pour toi, mamie. Du moins, j'ai essayé de toutes mes forces, mais c'était inutile de le cacher, parce que je n'ai jamais réellement eu besoin de te parler, tu lisais en moi comme dans un livre ouvert et c'est pour ça que tu as une telle place dans mon cœur.

Noémie Clermont-Côté,
2^e cycle

Centre d'éducation
des adultes Le Phénix,
CSS des Découvreurs

Enseignante : Sarah Lavoie,
Syndicat de l'enseignement
des Deux Rives

La situation me dépassait, je me sentais prise, j'avais tant de choses à te dire, mais rien ne sortait, et c'est alors que tu as brisé la glace.

– Tu sais, Noémie... Il ne me reste plus beaucoup de temps.

À l'entente de ces mots, je redevenais cette petite fille de 7 ans, cette enfant qui s'outrait lorsque les gens disaient que tu vieillissais, qu'un jour, j'allais devoir vivre sans toi. Je sentais l'enfant qui sommeillait en moi qui se réveillait, je l'entendais pleurer et s'époumoner que ce n'était pas vrai, que tu serais à mes côtés encore 100 ans, mais étant une adulte, je savais que tes paroles étaient malheureusement vraies, je te voyais souffrir et ça me détruisait.

Comme si tu étais dans ma tête, tu m'as offert un nouveau sourire maternel, tu as caressé le dessus de ma main de façon rassurante et tu as doucement repris :

– Mais n'oublie jamais que mon bonheur à moi, ça a toujours été toi, mon merveilleux petit rayon de soleil.

Tes mots m'ont touchée profondément, cette fois, c'en était trop, j'ai éclaté en sanglots, mais alors que je me vidais de toutes les larmes de mon corps, je sentais la colère s'atténuer et mon cœur se réchauffer.

Ces mots sont devenus ma bouée de sauvetage lorsque tu nous as quittés au mois de septembre suivant cette journée. Bien que le jour de ton départ ait été la pire journée de ma vie, je me suis sentie soulagée, puisque je ne peux être égoïste avec toi, ton calvaire s'est enfin achevé.

Depuis ce jour, tes mots résonnent en moi, m'aident à passer à travers ton absence et me donnent la force de me surpasser. Je n'oublierai jamais ce que tu représentes pour moi... Une mamie, une mère, une amie, mon tout. Et ce sont tous ces souvenirs, dont celui-ci que je chéris au fond de moi. Notre histoire restera à jamais ma plus belle histoire.

N'aie pas peur, sois toi-même!

N'aie pas peur d'être le sculpteur de ta propre histoire.
Nul n'a besoin de vivre dans la frayeur créée
par ces amateurs.

Sculpte ta destinée, tel un artiste audacieux, libère-toi
des chaînes, sois fier et lumineux.

N'aie pas peur de suivre ta voie, tes passions, car c'est
en étant toi-même que naît la vraie compassion.

Ces jugements de la préhistoire ne méritent pas
de te hanter le soir, car dans le noir, il y a de l'espoir.
Sois toi-même et tu vas me croire.

N'aie pas peur de te perdre dans la solitude, car c'est là
que se trouve ta véritable plénitude.

Ta force intérieure te guidera, ignore les critiques,
les doutes et la peur. C'est ton vouloir de croire
qui éclaire ton chemin sans cesse avec ferveur.

N'aie pas peur, tu vas dominer ces profanateurs
qui jaloussent ton ardeur le jour où tu auras accepté d'être
ta propre lumière, tel un cœur en fleur.

Garde le courage et continue d'avancer, chaque jour
apporte une nouvelle raison d'exister.

N'aie pas peur de laisser ta lumière percer et illuminer
ta destinée. Parfois, tu te sentiras brisé, mais garde
ta bonne volonté et tu verras que ta route est tracée.

Ce jour viendra lorsque tu accepteras d'être toi,
tu brilleras alors enfin plus fort que toutes les lois.
Tes étoiles scintillent déjà, ta force intérieure
illuminera ton aura.

N'aie pas peur, car le monde t'appartient déjà,
suis ton cœur, écoute ton esprit serein et révèle
ton potentiel sans fin.

Keven Bédard,
2^e cycle

Centre d'éducation
des adultes de Matane,
CSS des Monts-et-Marées

Enseignante :
Émilie Laboissonnière,
Syndicat de l'enseignement
de la région de la Mitis

Tu es le maître de ta vie, le créateur de ton histoire, avec courage et confiance, surmonte toutes ces adversités.

N'aie pas peur ! Ton orientation, tes choix, sont un reflet de ta gloire. Sache que la félicité t'accompagne déjà, et ce, en toute équanimité.

Dans chaque nouvelle aurore, ton chemin s'éclairera.
Ta destinée t'attend, sois grand, prospère et surtout...
N'AIE PAS PEUR, SOIS TOI-MÊME !

Un oubli, un souvenir

Je suis seul au bord de ce vide, et je crois que je n'ai jamais su vraiment comment en parler. Chaque pas que je fais s'efface derrière moi, comme si mon esprit refusait de garder une trace de ma mémoire. Je marche, encore et encore, vers un endroit qui n'existe peut-être pas. Je suis là, quelque part, ou peut-être nulle part, les murmures que je laisse disparaissent tranquillement, des mots et des pensées qui résonnent dans mon esprit fatigué. Je vous ai réinventé des milliers de fois.

Dans des nuits sans fin où vos ombres dansent sur les murs, étiez-vous réel, ou juste un écho ? Les tempêtes ne sont pas autour de moi, elles sont en moi, elles rugissent, elles me brisent, chaque vague m'éloigne un peu plus de ce que je suis. Je me noie dans ces pensées mensongères qui ne sont pas miennes, des rêves étranges qui semblent vrais.

Je tends la main vers vous, mais le vide me fait douter, même si je vous ai fait confiance toute ma vie. Ce vide froid et silencieux, un abîme qui avale tout ce que je suis tranquillement ; j'ai beau lutter contre ce monstre que je ne connais pas très bien, mais il est plus fort, plus ancien que moi, il emporte avec lui les noms et les souvenirs qui semblent pourtant proches. Mais je ne veux pas lâcher

prise, mes forces m'abandonnent, mes mains tremblent quand vous partez, et mon cœur se serre. Dans le vif de l'instant, je sais que j'oublierai les mots que vous m'aurez dits, ou les moments passés ensemble.

Il y a des jours où je me perds dans ma propre maison, comme un étranger qui aurait franchi une porte inconnue. Les murs me regardent avec insistance, je tends la main vers des souvenirs qui glissent entre mes doigts, comme du sable. Je suis ici, mais je ne sais plus où est ici. Je suis là, mais parfois je ne sais plus si c'est réel. Tout est flou, tout est fragile, comme un tableau dont les couleurs s'effacent sous la pluie. Mon esprit, ce vieux compagnon qui m'a toujours guidé, m'abandonne un peu plus chaque jour. Mais il est là, quelque part, ses chemins sont désormais labyrinthiques.

Je cherche les mots, ces mots simples, qui faisaient de moi qui je suis, ils me fuient désormais, me laissant seul face à face avec ce silence lourd et humiliant. Je vois la douleur dans les yeux de ceux qui m'aiment. Ils me répètent des choses que je devrais savoir, mais tout s'efface, leurs mots glissent sur moi, comme l'eau sur la pierre. Je voudrais leur dire que je suis désolé, que je ne choisis pas cet oubli, mais même cette certitude s'effiloche parfois. La peur est ma compagne constante. Elle est là, silencieuse, tapie dans chaque coin de mon esprit. La peur de perdre plus, la peur de disparaître complètement, de devenir un corps sans âme, un nom sans visage, je ne veux pas être un fardeau, mais je sens que je le suis déjà.

Moi, je rêve parfois d'un retour en arrière, d'un remède miracle pour toi, d'une solution. Mais je sais que ce sont des rêves vains. Cette maladie, elle avance. Inarrêtable, inexorable, comme une marée montante qui engloutit tout sur son passage. Et moi, je suis là, debout sur le rivage, impuissant, regardant l'eau monter sans rien pour l'arrêter. Je regarde la tempête, qui grandit avec le temps, parfois je passe à ton ancien appartement où tous tes souvenirs sont enfouis, espérant y voir ton visage dans la fenêtre nous saluant. Maintenant, elle est habitée par de nouveaux visages que je ne connais pas, créant de nouveaux souvenirs dans le temps. Ne sachant pas tout l'amour qui, autrefois, régnait à l'intérieur. Je garde avec moi un myosotis pour me rappeler que les souvenirs, même parfois fuyants, restent éternels.

Jimmy Sciacca,

2^e cycle

Centre d'éducation des
adultes du Chemin-du-Roy,
CSS du Chemin-du-Roy

Enseignant:
Luc Beauchesne,
Syndicat de l'enseignement
des Vieilles-Forges

Rouge comme ma peau

Il y a cinq mois, ma liberté d'expression a été révoquée. On m'a forcée à laisser s'envoler mes croyances, mon esprit maintenant brûlé au bûcher. Aujourd'hui, je ne suis plus qu'un monstre, sans âme et sans cœur capable de ressentir la moindre étincelle. Je compte les jours depuis mon arrivée, dans cette dite « école pour autochtones ». Cela n'est qu'une piètre façade du gouvernement fédéral pour cacher la réalité macabre de ses établissements lugubres.

Au fil de mon séjour dans ce pensionnat situé quelque part à Ottawa, j'ai remarqué que les sœurs et curés tiraient avantage de notre vulnérabilité. Peu importe la façon dont nous tentons de riposter face à leurs actions immondes, nous sommes punis, certains légèrement, si je peux considérer que des coups de règle brisant la peau grâce à la force appliquée sont une légère conséquence, et d'autres violemment. Parfois, nous sommes forcés à assister à ces séances de violence crue. La plupart du temps, la personne punie est complètement innocente, elle n'a pas contrarié les Anges, mais subit tout de même le malheureux supplice de ces croyants corrompus.

« Vous allez me tuer, ma sœur, par pitié! Je vous demande pardon, pardonnez mes actions horribles. J'ai désobéi et plus jamais je ne le ferai! », cria une jeune fille complètement épuisée. Mes camarades et moi ne pouvions rien faire, montrer de la pitié, de la colère ou même du désespoir pouvait entraîner une punition tout aussi macabre. L'homme blanc est affreux et dégoûtant. La sœur s'occupant du supplice de Margaret ne ralentissait pas, celle-ci continua en prenant soin de frapper aux endroits déjà ouverts, faisant éclabousser l'essence rouge de ma chère amie. Un mot en cri. Juste un seul mot ayant atteint l'oreille du curé et ma chère Margaret fut battue jusqu'à rédemption.

Je me réveille en criant au beau milieu de la nuit, j'ai fait un cauchemar. J'ai résisté à cette nuit horrible, remplie de pleurs et de sang. Les autres filles du dortoir se sont réveillées par ma faute. Nous ne pouvons communiquer

ensemble, nous avons donc inauguré notre langue avec des gestes et des expressions faciales. Ceci est notre seule échappatoire, notre seul brin de liberté. J'espère ne pas avoir éveillé un supérieur, sinon, je risque de finir à la cave. Je ne veux pas retourner dans ce trou sinistre, je mérite mieux.

À cinq heures trente, la cloche du matin retentit. Il est temps de commencer la journée, mais bien sûr, avant de manger, des tâches ! Nous crevons déjà de faim, mais cela n'est qu'une pierre dans l'océan à comparer aux supplices que nous vivons quotidiennement. Lorsque mon lit est fait, je jette un coup d'œil autour de moi pour voir si les plus jeunes ont de la difficulté à faire le leur. Certaines filles ne sont âgées que de quatre ans, il n'est donc pas évident pour elles de faire leur lit en si peu de temps et si minutieusement. Une fillette semble avoir de la difficulté, je me dirige donc vers elle en lui faisant signe de me laisser le faire. Avec un sourire, elle me laisse le faire rapidement. Une sœur vient toujours vérifier nos chambres dix minutes après la cloche du réveil, tout doit être impeccable dans la pièce.

Après un maigre déjeuner, encore des corvées aussi fatigantes que les autres. Ils font cela pour nous épuiser avant les cours, comme ça, nous risquons plus de nous endormir ou de manquer d'attention lorsqu'elles nous parlent, une raison de plus pour nous punir. Aujourd'hui, j'ai eu la merveilleuse tâche des toilettes et pour en ajouter, il n'y a pas d'égouts dans ce trou à rats. Je dois donc prendre des seaux, les remplir de défécations des autres et aller les porter dans la fosse dehors. Je suis faible et c'est très lourd, je crains de renverser et de devoir tout nettoyer avant de me faire punir. En entrant dans la seule toilette du pensionnat, je remarque que le seau de la toilette déborde, je dois alors aller en chercher un deuxième.

« Monsieur le curé ? » m'exclamai-je d'un ton neutre. « Oui, euh, Fabiole ? Tu veux quoi ? » dit-il, nonchalant. « Pourrais-je avoir un deuxième seau pour les toilettes ? Je ne peux pas lever l'autre sans faire de dégât, s'il vous plaît ? » marmonnai-je. J'ai toujours eu peur de parler au curé, il m'effraie terriblement. C'est le genre d'homme pervers qui prend grand plaisir à voir les jeunes filles crier lorsqu'il en abuse. Celui-ci ne prend même pas la peine de me répondre qu'il me lance un vieux seau rouillé. Avant de

Émilie Dixon,
2^e cycle

Centre de formation
générale des adultes Alma,
CSS du Lac-Saint-Jean

Enseignante :
Manon Belleau,
Syndicat de l'enseignement
du Lac-Saint-Jean

réaliser la trajectoire tragique du seau, il m'arrive directement au visage, me faisant tomber par terre tel un sac de riz. Malheureusement pour moi, je fracasse ma tête contre un artéfact, me faisant perdre conscience en laissant mon âme brisée s'envoler.

Le curé

J'aurais dû regarder où je lançais ce foutu seau qui empeste la diarrhée. Maintenant, je dois m'occuper d'un sale corps sans vie, son crâne aurait pu être resté intact au moins, mais non ! Du sang absolument partout. Mon pauvre artéfact est souillé. Bon, une peau rouge en moins, en plus d'être inutile, elle est morte si stupidement. Morte par un seau, plutôt ironique.

Après m'être débarrassé du corps de la jeune fille, j'ai pris soin d'écrire une lettre au gouvernement, mentionnant que Fabienne, j'ai dû fouiller dans mes dossiers pour retrouver son nom, jeune fille de 15 ans, était malheureusement décédée de la tuberculose dans la nuit du 13 mai 1932. Quel jeu d'enfant ! Ce n'est pas comme si les autorités allaient réellement inspecter ou même douter de la mort d'une peau rouge. Je ne risque pas d'être attrapé, je peux la donner pour nourrir les cochons, ils seront ravis.

Ma petite oasis de paix

J'ai eu la chance de venir au monde dans un endroit charpenté de paysages à couper le souffle, que plusieurs qualifiaient de véritable paradis. Port-Cartier est une petite ville de la Côte-Nord, bordée d'une magnifique plage de sable blond, comme on en trouve tout au long de cette majestueuse région. Cette berge, qui m'a bercée dès ma plus tendre enfance, se nomme la plage Rochelois.

Alors que je n'étais encore qu'une toute petite fille, j'y passais déjà une bonne partie de mes étés. C'était dans une atmosphère effervescente que mes parents m'y

emmenaient et que nous nous joignons à mes oncles, tantes, cousins et cousines ainsi qu'à leurs amis pour pique-niquer. Chaque fois, j'avais l'impression que c'était comme aller à une grande fête. Tout énervée, je préparais mes jouets pour le sable et j'enfilais mon maillot de bain en chantonnant. Même si je n'étais pas de bonne humeur, je ne pouvais pas refuser une invitation à la plage. Cette sortie me rendait si heureuse !

Puis, j'ai grandi. Cet endroit de châteaux de sable gigantesques, de dragons imaginaires, de sirènes fabuleuses et de baignades interminables s'est transformé en un lieu de rassemblements entre amis. Nous nous y prélassions de longues heures pour nous faire bronzer et juste prendre le temps de ne rien faire d'autre que d'admirer l'horizon, cette ligne infinie qui semble séparer le ciel de la mer. La nostalgie me gagne quand je repense à tous ces fous rires et à ces moments merveilleux. Le soir venu, nous profitons de la chaleur enveloppante du feu et de l'odeur saline du fleuve qui s'imposait bruyamment à chaque fracas de vagues sur les caps rocheux. Même aujourd'hui, j'arrive encore à percevoir ces effluves particulièrement enivrants emplir mes narines.

Et puis, la vie a suivi son cours. À mon tour, je suis devenue maman et j'ai eu le privilège de faire découvrir à mes fils cette sensation unique du sable fin s'immisçant entre les orteils et des vagues d'eau salée déferlant sur nos pieds. L'émerveillement dans leurs yeux à la vue de cette immensité d'eau miroitante, parfois calme, mais plus souvent bruyante et houleuse, me remplissait de bonheur.

Même aujourd'hui, à des centaines de kilomètres de là, je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir le scintillement du soleil se reflétant sur l'eau. Ce tableau unique réveille en moi chaque fois un sentiment d'euphorie, et je me sens telle une enfant qui contemple les premiers flocons de neige de l'hiver.

Sans l'ombre d'un doute, cette berge bordée de sable chaud et parsemée de coquillages, qui a été le berceau de mon enfance, est l'endroit de prédilection pour me ressourcer. Fermer les yeux, écouter le chant majestueux des vagues, sentir le vent frais du fleuve sur ma peau qui se mélange aux rayons chauds du soleil, creuser mes pieds dans le sable fin sont autant de plaisirs mémorables qui font de cet endroit ma petite oasis de paix.

Cynthia Petitpas-Denis,
2^e cycle

Centre d'éducation
des adultes L'Escalé,
CSS des Appalaches

Enseignante :
Nathalie Fecteau,
Syndicat de l'enseignement
de l'Amiante

Sur la route

Un vendredi matin ensoleillé et frais. Dans la cuisine, l'excitation était palpable. Les enfants, Rosalie et Alexandre, tournaient autour des sacs de voyage, impatients de partir pour la Gaspésie, une escapade attendue depuis des semaines. La mère, Cassandra, préparait les derniers éléments: les collations, les boissons et les vêtements de rechange. En voyant l'enthousiasme de ses enfants, elle souriait et imaginait déjà les balades sur les falaises et les repas en famille. Par contre, le sourire de Cassandra s'effaça peu à peu en apercevant son conjoint, Jérémy, qui était penché sur son ordinateur, le visage concentré, des documents étalés devant lui. Elle s'approcha, l'air préoccupé.

Jérémy! On est censés partir dans une heure. Tout est prêt... sauf toi! lui dit-elle doucement, espérant éviter une énième confrontation.

Jérémy soupira, sans quitter l'écran des yeux.

Je sais, Cassandra! Mais j'ai encore des choses importantes à régler et personne ne peut le faire à ma place.

Les voix montaient en intensité, les mots se faisaient de plus en plus durs. Les enfants, dans le salon, entendaient leurs parents et se jetaient des regards inquiets. Rosalie prit la main d'Alexandre, visiblement déçu, espérant que le départ ne serait pas compromis. Les heures passèrent, puis finalement, ce ne fut qu'en fin d'après-midi que la famille prit la route. Dans la voiture, les visages étaient fermés, l'excitation des enfants avait laissé place à une déception silencieuse. Cassandra regardait Jérémy, le cœur lourd, tandis qu'il conduisait. Celui-ci était concentré, mais conscient de la distance qui s'était installée.

Les enfants étaient assis à l'arrière, silencieux, trop tristes pour jouer comme ils l'avaient prévu. La tension flottait dans la voiture. Ce moment, qu'ils avaient tous imaginé avec tant de bonheur, était gâché par la frustration et l'incompréhension. Pour eux, ce n'était plus seulement une question de partir en voyage, c'était un sentiment de promesses brisées, teinté d'amertume.

Quelques heures plus tard, la nuit était tombée et la lune éclairait la route déserte de son éclat argenté. Dans la voiture, Cassandra et les enfants étaient endormis, épuisés par les kilomètres déjà parcourus. Jérémy était au volant, la mâchoire serrée, tentant de garder les yeux ouverts malgré la fatigue qui lui pesait de plus en plus lourdement. Cassandra lui avait proposé plusieurs fois de prendre le volant, mais il avait refusé parce que son orgueil le poussait à ignorer les signes de fatigue. À un moment donné, ses paupières devinrent de plus en plus lourdes. Il clignait des yeux et cherchait à se concentrer sur la route. Luttant contre l'épuisement, il serrait le volant, le regard fixé sur la route. Pourtant, malgré lui, il ferma les yeux l'espace d'une seconde, une seconde de trop. Soudain, un éclair de lumière l'aveugla. Un énorme camion arrivait droit sur eux, illuminant l'intérieur de la voiture d'une lueur crue et terrifiante. Instinctivement, Jérémy écarquilla les yeux, sentant une vague de panique envahir son corps. Il tourna brusquement le volant, tirant le véhicule sur le côté, juste à temps pour éviter la collision de justesse.

Le klaxon du camion avait instantanément réveillé Cassandra et les enfants. Celle-ci regardait son conjoint, horrifiée, tandis que Jérémy, les mains tremblantes, tentait de reprendre son souffle. Réalisant l'ampleur de ce qu'il venait de se passer, un frisson glacé lui parcourut le dos. L'espace d'un instant, il avait failli tout perdre. Cassandra, encore sous le choc, ne disait rien. Elle se contentait de le regarder avec un mélange de peur et de reproches. La tension était palpable. Jérémy murmura d'une voix tremblante : « Je... je suis désolé. »

Finalement, il céda sa place de conducteur à Cassandra, incapable de dissimuler sa fatigue plus longtemps. Il s'installa sur le banc du passager et s'endormit presque tout de suite.

Jérémy ouvrit les yeux, ébloui par une lumière au plafond. Sa tête lui faisait mal et tout lui paraissait flou, irréel. Il cligna des yeux, tenta de rassembler ses souvenirs et de comprendre où il était. Ce dernier distingua peu à peu les murs blancs, les machines qui émettaient de légers bips et les draps immaculés autour de lui. Il était à l'hôpital. La panique augmenta et il regarda autour de lui, ses yeux balayaient la pièce, cherchant désespérément sa famille : « Cassandra ! Rosalie ! Alexandre ! » Mais il n'y avait qu'un silence oppressant.

**Maxime
Giasson-Caouette,**
2^e cycle

Centre d'éducation
des adultes de
Montmagny-L'Islet-Nord,
CSS de la Côte-du-Sud

Enseignant:
Pascal Mailloux,
Syndicat de l'enseignement
de la Côte-du-Sud

La porte s'ouvrit doucement et un médecin entra, son visage empreint d'une tristesse contenue. Jérémy tenta de parler, mais sa voix était rauque et brisée.

Ma famille... où... où sont-ils? demanda-t-il, l'angoisse lui serrant la gorge.

Le médecin s'approcha et s'assit à son chevet avec une gravité qui annonçait la terrible vérité avant même qu'il ne la prononce.

Monsieur Fournier, je suis navré... Vous n'êtes jamais arrivé à Gaspé. Vous avez eu un accident. Votre voiture a été percutée de plein fouet par un camion... Vous somnolez au volant, et...

Le médecin fit une pause, cherchant ses mots.

Vous êtes le seul survivant.

Un silence accablant s'abattit sur la pièce. Jérémy sentit son cœur se contracter, une douleur déchirante qui n'avait rien à voir avec son corps meurtri. Il secouait la tête et refusait de croire ce qu'il entendait.

Non! C'est impossible! Ils étaient là... je l'ai évité. J'ai tourné le volant.

Malheureusement, les souvenirs revenaient par fragments : la lumière du camion, le klaxon déchirant la nuit, le volant échappant à ses mains... puis le néant.

Je suis désolé, murmura le médecin, d'une voix douce, mais impuissante. Ils n'ont pas souffert, conclut-il.

Les mots se noyaient dans les tumultes qui envahissaient l'esprit de Jérémy. Une vague de désespoir le submergea, l'écrasant sous le poids de la culpabilité et du chagrin. Il les revoyait, endormis, ayant confiance en lui, en sa protection. Il entendait encore les reproches muets dans les yeux de Cassandra cette nuit-là, et il comprit qu'il ne pourrait jamais leur demander pardon. Il était seul, son cœur brisé murmurait ce que les mots ne pouvaient pas dire... Ils ne reviendraient jamais.

Edgard, mon étoile

18 décembre 2024

Il neige dehors, il fait froid. Malgré tout, je me suis bien habillée pour sortir faire les courses. Gabrielle est restée proche de lui. Mon Dieu que les prix ont monté. Ce n'était point ainsi dans notre temps. Edgard et moi, quand nous étions enfants, dévalions les côtes de notre petit village à bicyclette. En route vers le dépanneur ! Les bonbons coûtaient un sou « chaque ». Edgard, avec un seul dollar, pouvait nous payer à chacun un sac raisonnable. Maintenant, plus rien n'existe à un dollar.

19 décembre 2024

Ma psychologue m'a conseillé d'écrire tout ce qui me tracassait. Avec la technologie, les gens de nos jours ne prennent plus le temps d'écrire à la main. Je me rappelle les poèmes que mon mari m'écrivait lorsque nous étions adolescents. J'avais parfois de la difficulté à les lire, mais je les ai tous aimés, tous gardés, dans l'armoire de la cuisine. Je lui ai lu mon préféré hier. Il a doucement souri et mon cœur a fondu. Dieu merci. Je suis reconnaissante.

20 décembre 2024

Il y a de ça quelques heures, j'ai terminé les décorations de Noël dans la maison. Gabrielle est venue me voir pour me faire remarquer que je travaillais durement. Nous avons parlé un moment. Elle me conseillait gentiment de sortir plus souvent, d'avoir plus de temps pour moi à l'extérieur de ma maison, de voir des amis. Mais... mon meilleur ami est justement ici. Combien de larmes ont coulé sur mes joues avant qu'elle puisse vraiment me consoler !

J'ai ensuite appelé mon fils pour savoir si nous allions l'avoir pour Noël, question de me changer les idées. Encore un Noël où il fêtera avec sa copine... Non c'est vrai, ils sont mariés... Femme. Je l'aime beaucoup, Jasmine. Elle est très douce, comme la fleur. Je ne lui en veux pas de prendre mon fils pour une autre année. Lorsque Edgard et moi étions des adultes, nous aimions fêter Noël seuls... à « notre » façon. On ne fête plus vraiment depuis quelque temps. Je ne peux pas en vouloir à mon fils de fêter loin de sa famille.

24 décembre 2024

Les gens autour me demandent souvent où est Edgard, pourquoi il n'est plus avec moi lorsque je sors? Je leur raconte tous la même histoire. Je crois que je vais me l'écrire pour être sûre de toujours m'en souvenir.

Edgard et moi, nous étions amis au primaire. Il me parlait des étoiles et me faisait rêver. Il voulait devenir astrophysicien. Je n'avais aucune idée de ce que c'était, mais habillé de son charme, j'étais prête à le suivre, peu importe où, même sur la lune. Ses parents croyaient que «astrophysicien» était seulement un mot qu'il aimait dire quand il était jeune.

Au secondaire, en section science forte, c'était le meilleur. Edgard a toujours aimé apprendre. J'ai, pour ma part, fait des cours pour devenir infirmière. Comme travail étudiant, il travaillait dans le dépanneur proche de chez lui et ne craignait pas de faire des heures supplémentaires pour «son parfait futur», qu'il me disait tout le temps. Eh bien, au bal des finissants, il a appris à tous les élèves qui était son parfait futur. C'était moi. Je crois que, même morte, je me souviendrai de ce moment.

Tout s'est passé très vite après. Le mariage, l'appartement, le bébé (mon amour Louis)... Quelques décennies étaient passées sous notre nez que nous étions adultes et que notre oisillon avait pris son envol loin de la maison. L'ambiance était calme. Plus d'adolescent pour laisser ses vêtements traîner, se lever à midi et piquer une crise... Seulement tous les deux.

Les gens qui nous regardaient nous promener dans la rue pensaient que nous étions passés à travers vents et marées pour faire vivre notre couple. Ils avaient et ont raison. Ça n'a pas toujours été facile. J'ai lui ai parfois crié par la tête que je ne voulais plus jamais le revoir. Mais quelques heures après avoir quitté la maison en furie, je revenais en larmes. Nous avons appris avec le temps à réfléchir aux situations chacun de notre côté pour faire ensuite un point ensemble. Quand on veut être en couple pour l'éternité, on doit comprendre que ce sont les situations contre nous, pas lui contre moi.

Il y a deux ans, mon mari a vécu un accident vasculaire cérébral qui l'a blessé pour toujours. Il ne pourrait presque plus bouger, parler, manger... Et peut-être même m'aimer. Gabrielle est l'infirmière qui nous a suivis depuis le début. Elle me permet d'avoir du temps pour moi pendant qu'elle surveille et prend soin d'Edgard. Je suis certaine qu'il m'entend quand je lui parle, ça lui fait du bien. Ça me fait du bien.

25 décembre 2024

Bon... J'ai fini de pleurer. Je vais maintenant écrire. Quelle belle soirée, ce soir. Il n'y avait aucun nuage et les étoiles étaient merveilleuses. J'ai soupé dans la chambre avec mon mari. J'ai aimé parler avec lui du bon vieux temps, lorsque nous étions gamins, adolescents et adultes. Nous avons vu tellement de ciux, tellement de changements, tellement d'astres ensemble. Et ce soir, après le souper, mon homme a décidé d'aller les voir de plus près. Il voulait faire partie d'Andromède, je crois. Ce soir, Edgard est devenu mon étoile.

Gabrielle Trudeau,
2^e cycle

Centre d'éducation
des adultes
Saint-Hyacinthe-Acton,
CSS de Saint-Hyacinthe

Enseignant:
François Choquette,
Syndicat de l'enseignement
Val-Maska

Trois ans au CFGA - Mon voyage en poésie

Un début perdu dans les jeux et l'isolement,
Tel un navire sans cap, à la dérive doucement.
Mon téléphone, mon monde, mon univers entier,
Mais derrière l'écran, rien pour me combler.

Les amitiés passées laissées à la polyvalente,
Je traînais ma solitude, une âme errante.
Chaque récréation, une attente infinie,
Une prison virtuelle sans clé ni compagnie.

Joël Gauthier-Fortin,
2^e cycle

Centre de formation
générale des adultes
de la Jonquière,
CSS de la Jonquière

Enseignante :
Catherine Jammes,
Syndicat de l'enseignement
de la Jonquière

Une deuxième année, un souffle nouveau,
Un écran limité, un horizon plus beau.
Vincent est apparu, comme une étoile dans la nuit,
Deux âmes timides unies comme des amies.

Puis est arrivé Charles, un soleil éclatant,
Ses rires, ses blagues, un vent apaisant.
Un technicien en loisirs a ravivé ma joie,
Et dans son comité, j'ai trouvé une fierté.

Une épreuve échouée, mais un élan retrouvé,
Un désir profond de continuer, d'avancer.
Dans ce groupe où l'entraide était reine,
J'ai découvert l'écoute et les bienfaits qu'elle amène.

Aujourd'hui, plus fort, je me tiens ici et je souris,
Car une détermination ardente illumine ma vie.
J'ai vaincu les démons de ma dépendance,
Et trouvé l'amour, comme une douce romance.

Un sourire, une beauté, un poème vivant,
Ses mots tendres, un éclat apaisant.
Bien qu'un stress maladroit m'ait parfois nui,
Son respect et sa vérité m'ont épanoui.

Au CFGA, j'ai appris à être meilleur,
Grâce à mes amis, mes guides et mes professeurs.
Parents, techniciens et psys,
Tous unis pour m'amener vers l'infini.

Alors, à vous qui commencez ce chemin,
Déposez vos écrans, jetez un regard.
Parlez, planifiez, osez vous engager,
Et voyez vos rêves se réaliser.

Trois ans, un voyage de cœur et d'esprit,
Merci, CFGA, pour ce que je suis aujourd'hui.

Un pays qui revient de loin...

Savez-vous ce qu'est l'Apartheid ? Ce terme désigne l'ancienne politique de ségrégation et de discrimination des « non-Blancs » en Afrique du Sud. Nelson Mandela rêvait qu'un jour son pays soit unifié ; fracasser les barrières raciales et sociales qui divisent, selon lui, l'un des plus beaux et diversifiés pays du monde.

Ayant eu la chance de visiter ce coin du monde, j'ai pu constater pourquoi ce lauréat du prix Nobel de la Paix tenait à tout prix à abolir l'Apartheid. Ses convictions l'ont emmené jusqu'à l'emprisonnement sur l'Île de Robben, où il purgea une longue peine. Son combat s'est intensifié, avec l'égalité raciale comme objectif. Lors de mon passage, c'est en me mélangeant aux locaux que j'ai été en mesure de comprendre l'ampleur et, surtout, les efforts déployés pour rapprocher les différentes ethnies d'un peuple colonisé par les Pays-Bas. L'aboutissement a même donné naissance à un nouveau drapeau qui est très significatif là-bas, puisqu'il représente deux peuples qui n'en forment qu'un seul.

Effectivement, à l'origine, ce pays comptait deux drapeaux très distincts et il n'était pas inhabituel de voir une ethnie brûler celui de l'autre. C'est d'ailleurs une scène qu'aucun citoyen ne voudrait revivre, car, malgré les progrès, les tensions du passé sont très palpables. Il existe, encore aujourd'hui, des endroits qui ne sont pas vraiment fréquentés par les gens de l'ethnicité opposée. Lorsque j'ai mis les pieds dans des établissements fréquentés principalement par des « non-Blancs », en passant par-dessus les regards inquisiteurs des gens, j'ai vraiment assimilé l'ampleur de la situation. C'est en engageant la conversation que j'ai pu comprendre le questionnement à travers ces regards. Ceux-ci se demandaient pourquoi j'avais choisi « leur » place plutôt qu'une autre !

Les événements sportifs sont en général très rassembleurs. L'Afrique du Sud a donc profité d'un championnat du monde de rugby pour rassembler son peuple. La finale fut remportée par les *Springboks* locaux face à la presque imbattable équipe des *All-Blacks* de la Nouvelle-Zélande. L'idole du pays, Nelson Mandela, y avait fait un discours très émouvant en déclarant : « *Voici la preuve que les Blancs et les Noirs unifiés peuvent battre une équipe All-Blacks n'importe où, n'importe quand...* ». Les applaudissements ne cessaient plus. On me raconte qu'après la partie, tous ont ressenti un réel sentiment d'appartenance et, pour une rare fois, les gens fêtaient ensemble. On chantait l'hymne national tout en se donnant la main. La majorité des habitants rêvent que la diversité devienne la fierté du pays et que le passé, sans être oublié, mène à un futur d'entraide dans *un pays qui revient de loin*.

Dans certains quartiers de Johannesburg, il y a encore des enseignes qui signalent « Whites Only » ou « Non-Whites Only », arborant d'énormes « X » peints en rouge. Les habitants étaient fiers de me parler de leur histoire et je ressentais leur désir de partager celle-ci avec moi. Les sourires et les moments passés là-bas sont à jamais gravés dans ma mémoire. J'y ai rencontré un jeune de mon âge qui se prénomme Célé et il me disait fièrement appartenir à la tribu Zulu du Transvaal. L'enthousiasme était flagrant lorsqu'il me parlait de son peuple.

C'est lui qui m'a éclairé sur l'amplitude réelle des divisions raciales qui ont empêché l'Afrique du Sud de progresser. L'écart s'étend également entre les nombreuses tribus qui habitent ce pays où l'on parle en majorité l'Afrikaaner. J'ai été invité chez lui pour rencontrer sa petite famille. J'ai été accueilli par le franc sourire de sa mère Sa'a'na qui m'a aussitôt empoigné par le bras pour me faire visiter sa maison. Les murs arboraient des boucliers fabriqués par leurs ancêtres. Un festin, des chansons, ainsi que des danses traditionnelles Zulu m'ont démontré une hospitalité vraiment touchante. On m'explique qu'auparavant, tout ça n'aurait été possible. C'est alors qu'ils m'ont demandé de revêtir un accoutrement de guerriers Zulu. Le pétilllement dans leurs yeux expliquait la joie et, surtout, la fierté envers leur peuple. J'ai été touché par eux et ils m'ont affirmé qu'ils travaillaient très fort pour l'unification de leur pays. Quand

j'y pense, ça me rappelle un peu le Canada avec les francophones, les anglophones, et les multiples tribus autochtones. Finalement, certains voisins se sont joints à nous pour célébrer et tous manifestaient une passion démesurée pour leur patrie.

C'est en apprenant le plus possible sur les autres cultures que les barrières raciales disparaîtront ou, du moins, deviendront un sujet de discussion positif au lieu d'un débat. Voyagez et mêlez-vous aux gens; c'est ainsi que les préjugés et les discriminations tomberont. L'ignorance et le manque de compréhension font en sorte que le racisme existe toujours. L'Afrique du Sud l'a compris. C'est un pays ayant une beauté infinie qui abrite une multitude d'ethnies sur son territoire, mais qui a pourtant stagné, beaucoup trop longtemps, à cause de cet enjeu. Si tout continue à progresser positivement, ce sera peut-être un modèle à suivre pour plusieurs pays dans le futur. Qui sait? Les événements sportifs serviront peut-être un jour pour se rassembler, se réunir... et souder enfin les humains de toutes les couleurs, de toutes les nations.

Martin,

2^e cycle

Centre d'éducation des adultes Le Relais du Nord, CSS du Fer

Enseignante:
Line Bordage, Syndicat de l'enseignement de la région du Fer

Voudrais-tu apprendre à faire du vélo **PAPA** ?

Au cours de ma vie, j'ai vécu de nombreuses histoires. Celle-ci est l'une des plus belles histoires, je l'ai vécue avec mes deux grands amours.

Tout a commencé à la fin de la pandémie. À ce moment-là, la pandémie semblait commencer à s'estomper et notre vie retrouvait lentement son poul. Le silence dans les rues avait disparu, elles étaient à nouveau remplies de rires et de voix. Le mouvement était présent, la vie continuait enfin après plus d'un an de pause, mais nos rêves ne s'étaient jamais arrêtés. Nous sommes une famille de trois avec un chat: Pedro, mon mari, Tiago, notre fils, moi, Emely et Manchitas, notre chat. Nous étions toujours inquiets en pensant à l'avenir après la pandémie, et mon garçon de seulement 10 ans nous avait entendu parler de la décision de partir au Canada à la recherche d'un avenir meilleur. C'était un sujet fréquemment évoqué dans les discussions familiales, surtout lors de nos promenades dehors. Il était entendu que mon mari devrait partir en premier.

Pour mon garçon, son père a toujours été cette figure stable qui est là pour l'aider à faire ses devoirs, jouer et parler de tout. Mon mari raconte souvent des histoires de sa vie avant la naissance de notre fils. Il a notamment raconté qu'il n'avait jamais appris à faire du vélo, pour encourager Tiago qui venait d'apprendre à en faire sans roues stabilisatrices.

Un dimanche d'octobre, alors que nous marchions au bord de l'océan Pacifique à côté du canal de Panama, nous avons vu un magasin de location de vélos et nous en avons loué un pour mon garçon. Il est monté sur son vélo et il est parti faire des tours autour de nous. Avec une attitude de détermination et de courage, il a commencé à pédaler à toute vitesse, se sentant libre comme si le monde pouvait lui appartenir rien qu'en pédalant.

Là, j'ai vu ses yeux et j'ai perçu une idée naître. Il savait que son père n'avait jamais appris à faire du vélo et il lui a demandé :

Papa, tu voudrais apprendre à faire du vélo ?

Mon mari est resté silencieux, le soleil brillant, la douce brise marine balançant les mouettes dans les airs et les feuilles des palmiers, les bateaux attendant de traverser le canal de Panama d'un océan à l'autre et nous trois, là-bas, le temps en suspens, contemplant ce paysage...

J'ai attendu la réponse de mon mari, réponse qui n'est jamais arrivée parce que mon garçon est descendu du vélo, a assumé son rôle de professeur et a dit à son père :

Monte, tu peux !

Pour un instant, mon mari et moi avons échangé un regard et, avec un sourire nerveux, nous avons levé les épaules devant les yeux brillants de notre garçon, ses mains tenant le guidon et attendant que son père y monte.

Je savais qu'il y avait quelque chose de plus grand derrière cette demande, un désir de connexion, de faire quelque chose ensemble avant que tout change avec notre nouvelle vie au Canada. À ce moment, nous savions déjà que le Québec serait notre destination.

Ainsi, en ce jour ensoleillé, mon mari a accepté le défi. Il a chancelé et a failli tomber au sol, mais mon garçon, calmement, le soutenait :

Calme-toi, disait-il en tenant le siège.

Malgré les moments difficiles quand son père ne parvenait pas à garder l'équilibre, mon fils n'a jamais perdu patience.

**Emely Josefina
Muñoz Hernandez,**
Francisation

Centre d'éducation des
adultes André-Morissette,
CSS des Bois-Francis

Enseignant:
Louis-Frédéric Drolet
St-Gelais, Syndicat
de l'enseignement
des Bois-Francis

Dans son esprit, il ne lui apprenait pas seulement à faire du vélo, mais aussi à surmonter ses peurs, à se rappeler que, malgré son âge, mon mari avait plus de 40 ans, il y a toujours de l'espace pour apprendre, il y a toujours une opportunité pour un nouveau départ. Malgré l'avenir incertain, malgré l'idée de partir dans un autre pays, mon garçon a vu que la peur dans les yeux de son père s'est transformée en quelque chose de différent, un sourire de satisfaction, une lumière d'espoir.

Apprendre à faire du vélo, ce n'était pas seulement apprendre à faire du vélo, à garder son équilibre, c'était une métaphore de ce qui allait arriver, nous avons compris que, malgré les difficultés, nous pouvions trouver notre chemin.

Finalement, par un chaud après-midi, après plusieurs tentatives, mon mari a réussi à rouler facilement et avec aisance. Mon garçon, depuis son propre vélo, le regardait fièrement :

Tu l'as fait papa! cria-t-il en tournant autour de lui.

Mon mari lui a répondu :

Merci de m'avoir appris à faire du vélo, de croire en moi plus que moi-même et de m'avoir montré que la vie ensemble est amusante.

C'est ainsi que, fièrement, nous avons fait du vélo tous les trois ensemble pour la première fois.

C'est comme ça chaque printemps québécois quand nous sortons les vélos, je me dis que notre histoire n'est pas écrite, qu'elle est pédalée chaque jour et que si on tombe, on se relève et on continue. Merci, mon garçon, peut-être qu'un jour tu comprendras la signification de cette belle histoire de notre vie.

Au-delà des frontières: le chemin vers moi-même

Au printemps 2018, j'ai quitté l'entreprise où j'avais travaillé pendant de nombreuses années au Japon et j'ai décidé de me lancer dans une aventure audacieuse : partir en Working Holiday au Canada. Mon quotidien au Japon était rythmé par un emploi du temps chargé et répétitif et je ressentais le besoin de vivre une vie plus libre. Cette décision a marqué un tournant dans ma vie. L'air du Canada, si différent de celui du Japon, m'a immédiatement donné une impression de liberté et d'ouverture.

Un jour, un ami canadien m'a invitée à faire une randonnée. En traversant une immense forêt, je me suis retrouvée entourée d'une mer de verdure et d'un ciel bleu infini. Mon ami, tout sourire, m'a expliqué : « Ici au Canada, on attache beaucoup d'importance au temps passé dans la nature. » Il a poursuivi :

« Ressentir le souffle de la Terre, c'est ça la vraie richesse, bien plus que le confort de la vie urbaine. » Ces mots ont profondément résonné en moi. Ce jour-là, j'ai réussi à mettre de côté le rythme effréné de ma vie au Japon et à simplement apprécier le fait d'être « vivante » à cet instant précis.

Une autre fois, j'ai été invitée à un dîner avec un groupe d'amis. Autour d'une table garnie de plats variés, chacun partageait librement ses idées et ses opinions. Contrairement aux soirées au Japon, où l'on fait souvent très attention aux autres, ici, tout le monde semblait s'amuser en acceptant les différences de chacun. Un ami a dit : « C'est grâce à nos divergences qu'on peut grandir ensemble. » Cette phrase m'a marquée. J'ai réalisé qu'au Canada, la différence n'est pas une faiblesse mais une force.

Chiaki Nasu,
Francisation

Centre de formation
générale des adultes Alma,
CSS du Lac-Saint-Jean

Enseignante :
Stéphanie Beaumont,
Syndicat de l'enseignement
du Lac-Saint-Jean

Plus tard, j'ai décidé d'écrire une lettre à ma famille et à mes amis restés au Japon pour leur parler de ma vie ici. J'ai écrit : « Chaque jour est une découverte et je n'aurais jamais imaginé que vivre librement puisse être si agréable. » En rédigeant ces lignes, j'ai senti mes yeux se remplir de larmes. Bien sûr, les règles et la politesse du Japon ont leur importance, mais j'ai commencé à comprendre combien il est essentiel de se respecter et de s'écouter soi-même.

La vie au Canada m'a apporté une nouvelle vision du monde et m'a appris à avoir le courage d'être moi-même. Chaque jour était une nouvelle aventure, remplie de découvertes. Que ce soit au travail ou dans mes relations, tout avançait à un rythme différent de celui du Japon. Pourtant, en repensant à ma vie passée, j'ai pris conscience que j'avais souvent ignoré mes propres sentiments, submergée par les responsabilités et le rythme effréné. Le matin, je me retrouvais coincée dans des trains bondés et au bureau, je suivais docilement les attentes dictées par les autres, jusqu'à perdre de vue mes véritables aspirations.

Un soir, après une journée de travail, je me suis assise sur un banc dans un grand parc et j'ai levé les yeux vers le ciel canadien. Des oiseaux multicolores y volaient librement, comme un symbole de ma nouvelle façon de vivre. Je me suis dit : « Cette vie ici m'a donné le temps de me retrouver et de réfléchir à ce qui compte vraiment. »

Les amis que j'ai rencontrés au Canada viennent de divers horizons et poursuivent des rêves différents, mais ils se respectent et se soutiennent mutuellement. Leur manière d'être m'a montré l'importance de rester fidèle à soi-même. Les mots d'un ami, « la différence est une force », résonnent toujours en moi.

À la fin de ma lettre, j'ai écrit : « Venir au Canada m'a permis d'écouter ma propre voix. Ce n'est pas grave de faire des erreurs ou de prendre un chemin différent. Je crois désormais que je peux avancer à mon propre rythme, quel que soit le chemin. » Une larme a roulé sur la lettre. En pensant à ma famille et à mes amis au Japon, j'ai compris que cette expérience était devenue une étape essentielle pour moi. « La liberté que j'ai trouvée au Canada me permettra d'être moi-même, où que je sois », me suis-je promis.

Cette aventure au Canada a été pour moi un premier pas vers une vie où je peux m'épanouir et être pleinement moi-même.

Et à la fin... j'ai tout

Quand j'étais petite, me lever tôt ressemblait à une petite punition. La douceur de mon lit était mon refuge et l'idée de le quitter, une bataille perdue d'avance. Me lever m'imposait une étrange dualité : un sentiment de perte, comme si je laissais derrière moi les merveilles d'un monde secret et en même temps, l'appréhension douce d'un jour nouveau qui m'offrait d'autres trésors à découvrir.

Chaque lever me rendait vulnérable, mais les rayons du soleil étaient aussi une opportunité de découvrir encore plus de merveilles, comme si l'univers, dans ses premiers souffles, me murmurait des promesses secrètes.

Ma grand-mère Yolanda était chargée de rompre ce sortilège chaque matin. Avec sa voix douce et une patience infinie, elle me guidait vers le jour nouveau. Son rire, comme une mélodie douce, était le signal que la journée commençait et ses câlins réconfortants me donnaient le courage d'affronter le monde extérieur.

Bien que mes rêves aient été pleins de magie et de fantaisie, ma grand-mère m'offrait d'autres récits encore plus beaux sur le chemin de l'école : elle me parlait des fleurs qui bourgeonnaient sur notre passage, du vol gracieux des colibris qui dansaient avec nous et des nuages qui se transformaient en animaux fantastiques. Les journées étaient remplies de petites surprises et de découvertes magiques que seuls les yeux d'une enfant pouvaient pleinement apprécier.

Chaque matin se teintait de beauté simple qu'elle voyait dans les détails que je n'aurais pas remarqués sans elle. C'est alors que j'ai compris qu'en sa compagnie... j'avais tout.

Les jeudis, ma chambre se transformait en champ de bataille ; pas n'importe lequel, mais un rempli de magie. Chaque coin de la pièce était une partie d'un monde imaginaire que je construisais avec une créativité sans limite. Au milieu de la pièce, mon tapis servait de piste de danse pour princes et princesses qui, à chaque tour, se rapprochaient pour trouver leur amour éternel. Je m'inventais des histoires de quêtes épiques et de trésors cachés, chaque jour apportant une nouvelle aventure.

Dans ces moments d'imagination débridée, je sentais une liberté absolue, comme si le monde n'avait plus de frontières. Je me sentais puissante, infinie, créatrice de mondes et de rêves sans fin.

Mais chaque jeudi, je devais arrêter cette danse et tout remettre en ordre. Mon grand-père Francisco, toujours sage, m'enseignait l'art de l'organisation, ce rituel qui m'exigeait tant. Il me montrait comment chaque chose avait sa place, comment le rangement pouvait être une forme d'art et comment chaque jouet retrouvé pouvait donner naissance à une nouvelle histoire.

Et en récompense après tant d'efforts, il m'emmenait notre glacier habituel, où la glace au chocolat avait le goût de récompense et d'affection. Nous partagions des moments de complicité et de bonheur, parlant des histoires anciennes, des légendes familiales et des rêves que nous avions pour l'avenir. En chemin, il me montrait avec fierté les jardins des maisons voisines et ensemble nous observions comment les fruits des arbres – abricots, mûres, oranges – mûrissaient, tout comme nos vies, avec le temps.

Dans ses gestes, je ressentais une tendresse infinie, comme si tout ce qu'il me montrait contenait une leçon secrète sur la vie. Avec lui, j'apprenais que la patience était une forme d'amour, que chaque chose avait un sens profond et que la vie était, en fin de compte, un jardin qu'il fallait cultiver avec soin. Je me sentais vue, comprise, comme si, à travers ses yeux, il captait l'essence de qui j'étais. Il était mon calme refuge, l'ancre solide qui me rappelait que, peu importe le désordre, l'amour et la sagesse trouvaient toujours leur place.

Avec lui, dans ces moments de contemplation et de silence, je réalisais que là aussi... j'avais tout.

Apprendre à faire du vélo et du roller était un défi qui me remplissait de peur. La possibilité de tomber, de me rayer les genoux et de finir en larmes comme les enfants que je voyais au parc, me terrifiait. Je ne voulais pas connaître cette douleur. Mais mon père Antonio, avec une patience inébranlable, me prit par la main – et par la selle de mon vélo vert – m'emmena dans la rue devant la maison. Il m'apprit que l'équilibre se trouve toujours en regardant droit devant. Nous avons parcouru ensemble les chemins sinueux, les petites collines et les virages serrés, chaque essai était un pas vers la confiance et l'autonomie.

Et après de nombreux essais et ses mots encourageants, un jour, je sentis la brise sur mon visage, le vent jouer dans mes cheveux, alors que je glissais avec succès sur mes deux roues. Mon père applaudissait et souriait fièrement, célébrant avec moi cette petite grande victoire. Il m'apprit qu'il vaut toujours la peine d'essayer encore une fois, jusqu'à réussir.

Avec mon père, je sentais que la peur n'était qu'un passage. Son regard, plein de confiance en moi, me donnait des ailes. Avec lui, j'ai appris que la véritable force vient de la persévérance et que l'amour rend tout possible.

Et à cet instant, je sus qu'avec son soutien... j'avais tout.

J'ai grandi en saluant les fleurs, en fredonnant des mélodies avec les oiseaux et en riant avec les nuages qui dessinent des formes capricieuses dans le ciel. J'ai savouré des glaces qui avait le goût de l'enfance et admiré les couleurs infinies de la nature. J'ai escaladé des montagnes, volé en tyrolienne, sauté en parachute et ressenti dans chaque aventure le battement vibrant de la vie.

À chaque étape de ma vie, de nouveaux horizons s'ouvraient devant moi, me montrant la beauté des détails et la grandeur des moments simples.

Tout ce que j'ai vécu, chaque souvenir, chaque apprentissage, chaque instant partagé avec ceux que j'aime, compose un tableau magnifique et complet.

C'est dans ces moments de simplicité et de bonheur que je trouve la véritable richesse de ma vie.

Et ainsi, avec chaque nouveau jour que me réserve le destin, je continue de découvrir qu'à la fin... j'ai tout.

**Pamela Iolany
Andrade Ferraez,**
Francisation

Centre La Relance,
CSS des Hautes-Rivières

Enseignant: Christian Che,
Syndicat de l'enseignement
du Haut-Richelieu

CRUELLE

« sure prise »

Je me réveillai, en sursaut, dérangé par les bruits de la toile battante sous la bourrasque matinale. L'air était frisquet et je distinguais le chant des oiseaux piaillant entre eux. Je me levai et sortis de la tente pour profiter de cette fraîcheur près d'un bon feu de camp. J'adore entendre le crépitement des braises et humer l'odeur du feu, sans oublier cette chaleur me bordant contre la température automnale.

Installé près des flammes, le moment ne pouvait être plus serein, je savourai la symphonie de la nature accompagnée des « gloussements » émis par le ruissellement de la rivière. Il ne manquait qu'une chose et j'allais me satisfaire. Me relevant, je récupérai ma canne à pêche pour ensuite y installer un appât et le lancer à l'eau. Pas nécessairement pour attraper une proie, mais pour le plaisir de l'instant. Simplement, être assis et écouter l'écho de la forêt, observer les courants de l'eau et contempler les ondes concentriques émises par la bouée se dissipant au gré des vagues. Tout à coup, ma langue s'épaissit et une sensation de picotement me parcourut la langue. J'avais besoin d'un café ! Je récupérai le nécessaire et le préparai sur le feu.

Après quelques minutes, la somptueuse odeur infusée provenant de la « cafetière moka » accompagnait celle du feu. L'effluve me faisait exploser les papilles gustatives. Là, j'étais comblé et savourais la chance de me trouver dans un si bel endroit. Mon breuvage prêt, je me versai une grande tasse et le savourai, tranquillement, afin de ne pas me brûler. L'endroit était magique, le murmure du moutonnement de la rivière me transportait au sein d'une escapade en kayak. Je me revoyais sur l'eau, descendant vers des rapides, que j'appréhendais assez ardues et d'un coup, « plouk ». Le flotteur avait disparu. Rapidement,

je repris ma tige, mais la boule, blanche et rouge, réapparut. J'attendis un moment, au cas où d'autres secousses surgiraient, mais seulement quelques petits coups retentirent. Finalement, « un calme plat » régnait sur la ligne comme sur l'eau. Je retirai ma ligne pour vérifier si l'appât y était toujours, et il était dans un piètre état. Il était complètement déchiqueté. Je le remplaçai par un ver, bien gras et gluant, et relançai ma ligne environ au même endroit.

Dès que j'eus reposé ma canne, « dzzzzzziiiiizzzzzz » la bouée plongeait dans les bas-fonds. Le fil sortait du moulinet à vive allure. J'avais ferré quelque chose, c'était évident. Agrippant fermement mon équipement, j'appliquai une tension sur le filament afin de récupérer ma prise sans la blesser ou la perdre. Tranquillement, j'arrivais à mes fins, j'entrevois l'ombre de ce qui était accroché. Ma touche n'était pas extrêmement combative, c'était surprenant, vu la courbure extrêmement prononcée de ma tige, qui semblait vouloir rompre à tout moment. Arrivé à quelques pieds du bord, je discernai la chose et ne pus déterminer ce qu'elle était. Un doré, un achigan, assurément, d'une bonne grosseur vu la réaction de mon équipement, mais l'ombrage me semblait problématique. Par contre, les effets de l'eau brouillée pouvaient être étonnants.

D'un coup, j'aperçus la bête. Sa grandeur me pétrifia. Elle était plus imposante que je ne l'espérais. Là, ça devenait une capture moins évidente et implacablement un défi de taille vu sa nature et sa proportion. Au bout de ma ligne était accrochée une impressionnante tortue d'eau douce. Embarrassé, je ne savais vraiment pas comment j'arriverais à la libérer. Ma première idée fut de couper drastiquement la ligne, mais je ne pouvais m'y résigner, la sachant prise avec l'hameçon dans la bouche. Je me remémorai alors posséder de gros gants de construction, dans le coffre de ma voiture. Ce qui me protégerait les mains en la manipulant. Une fois sur la rive, le reptile se recroquevilla, alertement, dans sa carapace. J'en profitai pour approcher et vérifier de quelle façon j'allais procéder. Malheureusement, je n'entrevois pas de solution.

La tête bien enfoncée, la tortue se protégeait efficacement. J'observais attentivement lorsqu'une pointe métallique se mit à briller. La griffe de l'hameçon transperçait le coin de son bec. Malgré cette trouvaille, je ne savais toujours pas comment lui faire sortir la tête de sa cachette. Il me fallait

Stephane,
1^{er} cycle

Centre d'éducation
des adultes Christ-Roi,
CSS des Hautes-
Laurentides

Enseignant: Frédéric Labrie,
Syndicat du personnel
de l'enseignement
des Hautes-Rivières

une solution, mais laquelle? C'est alors qu'une idée fraya son chemin, dans mes outils, je possédais un petit coupe-fil. Si mon supplicé ne se rétractait pas davantage durant l'assaut, ça me permettrait de sectionner le dard de l'hameçon.

Pour prendre le moins de risque possible, je tournai la bête sur sa carapace afin qu'elle ne puisse se servir de ses pattes pour essayer de fuir, et ainsi nous exposer à des blessures l'une et l'autre. Après deux minutes sans réaction de sa part, l'outil en main, je m'approchai avec précaution et «CLAC», le métal céda. Il n'y avait plus de danger pour cet être sans défense. J'étais enfin apaisé. Je tirai sur le fil et immédiatement le reste suivit. Je retournai ma prise sur son ventre, et la déposai en direction de l'eau.

Revenu près du feu, je remis quelques bûches, me posai pour observer ce splendide animal le temps qu'il reparte. Un bref moment passa et, timidement, les pattes apparurent et se posèrent au sol, suivies craintivement de sa tête. Aussitôt le cou bien étiré, elle reprit hâtivement le flot de la rivière. De mon côté, en admiration face à ce rescapé et soulagé à la vue de cette majestueuse force de la nature, j'étais fier de l'avoir finalement délivré et de pouvoir l'observer se glisser tranquillement vers ces profondeurs à la suite de cette malencontreuse mésaventure.

Jouer la vie

Les animaux, frères d'un autre sang
Leur liberté volée par nos chaînes
Les océans vastes et profonds portent les traces
de nos démons
Plastique flottant, eaux empoisonnées

Les forêts tombent sous nos machines
Les cieux se voilent de fumée assassine
Les géants tombent, leurs feuilles s'arrachent
Les animaux hurlent d'un silence profond
Victimes muettes de nos ambitions

Les mers vomissent nos déchets amers
Les coraux blanchis, la faune mourante

Sur la Terre maudite
Le chant des oiseaux se perd dans le néant
Les poissons se noient

Et pourtant
La nature pardonne encore
Offre ses fruits malgré nos torts

Si l'homme peut détruire sans pitié, il peut aussi choisir
de réparer

Choisissons la vie ; brisons les chaînes
Protégeons les âmes sans défense

Écoutons l'appel de la Terre meurtrie
Pour qu'un jour renaisse l'harmonie
Un monde où la beauté règne, un rêve encore flou
Mais un rêve possible

Si l'on veut, l'on joue.

Kim Tardif,
1^{er} cycle

Centre de formation
générale des adultes
des Grandes-Seigneuries,
CSS des Grandes-
Seigneuries

Enseignante :
Lisa-Marie Olney,
Association des
professeurs de Lignery

Un rêve, une dure réalité

J'écris pour tous ceux et celles qui peinent à vivre dans ce monde, qui vivent des difficultés, qui sont perdus ou qui se retrouvent seuls sans personne pour les aider. Ce texte est aussi pour les gens qui vivent des moments difficiles ou qui ont perdu quelqu'un de proche, les gens au bord de la mort ou les gens qui font naître de nouvelles vies. Surtout, ce texte est pour les gens comme moi, qui ont le mal de vivre et ont tout perdu, mais qui gardent les épaules hautes et restent forts pour un jour pouvoir s'en sortir malgré tous les regrets et les mauvais choix qui les ont conduits à ce qu'ils sont aujourd'hui. Un jour ou l'autre, ces gens-là trouveront leur place dans ce monde et, à ce moment-là, ils verront leur liberté apparaître.

Se perdre soi-même et avoir tout perdu d'un claquement de doigts, ce n'est vraiment pas facile à vivre. J'en fais moi-même l'expérience en ce moment. J'ai vécu beaucoup de choses dans ma vie et je regrette d'avoir gâché une vie formidable, tout ça juste pour le plaisir. J'ai ruiné ma propre existence et j'ai fait des choses impardonnables. Quand j'étais jeune, on me demandait ce que je voulais devenir, et je répondais que je voulais être le gouverneur de la planète pour arrêter les guerres, toutes les mauvaises personnes et faire disparaître les crimes afin que les gens soient heureux sur Terre... C'était seulement pour plaire à mon entourage. En vrai, je désirais devenir un criminel parce que, lorsque j'étais jeune, je regardais ces gens et je voyais qu'ils avaient une liberté exceptionnelle et que rien ne les empêchait de vivre leur vie sans se conformer aux lois... J'étais émerveillé face à tout ce que je voyais passer à la télé, comme un petit garçon regardant un super-héros. Je savais ce que je voulais être...

Curieusement, j'ai été élevé dans une bonne famille et je n'ai rien à dire. Ma mère prenait bien soin de mes frères, de mes sœurs et de moi, puisque mon père était parti vivre sa vie. C'était difficile pour ma mère. Un jour, elle a rencontré un homme qui est devenu mon beau-père. Je dois avouer que c'était pas évident avec lui, car je ne voulais pas qu'il remplace mon papa. En vieillissant, je dois dire que j'ai appris à l'apprécier, et je suis content de voir ma mère heureuse. Aujourd'hui, il prend soin de mon fils et j'ai toute ma confiance envers cet homme que je considère comme un deuxième père et un ami aussi. Il est génial, vraiment!

Mauvaise décision, mauvais choix, je dévale la pente.

Je sais, dans toutes les familles, ça arrive des chicanes. C'est normal. Souvent, dans le passé, j'étais assez intense. Sans jamais comprendre moi-même, je faisais des conneries à n'en plus finir... Les polices venaient me visiter, ma mère pleurait, mon frère m'engueulait et mon beau-père voulait toujours me battre. Pour vrai, j'ai vécu beaucoup d'influences. C'est à travers ces mauvaises influences que j'ai fait des conneries, j'ai rencontré beaucoup de gens et certains sont devenus des amis. Vient un temps où les gens disparaissent pour vivre leur vie. Moi, je me retrouvais seul et perdu, incapable d'avancer en les regardant partir. J'étais rendu à un stade où je me foutais de la vie, de ma vie, et je continuais

mes conneries en espérant que quelqu'un me remarquerait et me sauverait de moi-même. Erreur. La plupart des gens se focalisent sur leur propre vie et laissent la vie des autres de côté. Incompris du monde, j'ai continué mon chemin, fait de nouvelles rencontres, je suis tombé amoureux et j'ai été démoli.

Avancer. Continuer.

J'ai bougé des montagnes et traversé des océans pour retrouver les gens que je considérais comme mes amis afin de fuir ma douleur et ma solitude. J'ai eu des difficultés à me faire respecter, j'ai souvent été morflé de coups de poing. J'ai aussi connu des regrets et beaucoup de haine envers l'humanité. Longtemps. Dernièrement, j'étais à nouveau perdu et j'ai fait confiance à une personne que je croyais mon ami... Il m'a trahi, il m'a brisé, il a démoli la confiance que je lui portais et a émietté mon cœur. Lui, ce traître, a fait de moi un homme craintif. Je n'ai maintenant confiance en personne, sauf en ma famille. Pour certains, je devrais vivre ma vie, *effacer le mot vengeance* de mon vocabulaire. Le karma le rattrapera un jour, mais je n'y crois pas. J'aimerais tellement m'en occuper moi-même, sauf que je sais que je retournerai sûrement au fond d'une cellule comme celle où je dors chaque soir depuis un bon moment déjà.

Dans la vie, plusieurs vivent des difficultés et beaucoup sont incapables de s'en sortir. Moi, j'ai été aveuglé par mon passé. Donc, je ne voyais pas mon présent et ça m'a amené à faire des mauvais choix qui ont entaché mon avenir. Maintenant, je suis prisonnier de mes actions, j'en subis les conséquences. Personne ne peut m'en sauver, sauf moi-même. J'aimerais revenir en arrière pour changer ma vie. Parfois, je me dis que je ne changerais rien de tout, sinon je n'en serais pas là aujourd'hui à vous écrire et à vous faire part de mes réflexions. À travers ce projet d'écriture, je trouve du réconfort et ça m'aide, je me sens moins seul. En écrivant, je rends hommage à tous ces gens qui m'ont fait revenir à moi-même et qui m'aident à m'en sortir entre les murs ternes de ma cellule, parce que, sans eux, je n'aurais jamais trouvé ma tranquillité et mon bien-être. En prison, il n'y a pas que des méchants, il y a aussi des personnes bien. Ces individus-là valent beaucoup pour moi, j'ai enfin trouvé *liberté, loyauté et respect*.

Gabriel,

1^{er} cycle

Centre d'éducation
des adultes L'Envol,
CSS du Pays-des-Bleuets

Enseignante : Kathy Dufour,
Syndicat de l'enseignement
du Pays-des-Bleuets

La plus belle histoire d'amour

Charlotte était une jeune fille de 13 ans qui s'apprêtait à faire sa rentrée scolaire dans une nouvelle école, sans ses amis. Elle ressentait beaucoup d'anxiété face à ce changement important. Enfin, le jour tant redouté arriva : c'était la rentrée dans un nouvel établissement. Elle partageait son casier avec Sophia, une grande et belle brune de 17 ans, en dernière année du secondaire. Connaissant bien la place, Sophia lui fit visiter les lieux. Très vite, une belle amitié naquit entre les deux filles.

Un soir, après les cours, Charlotte et Sophia décidèrent d'aller se promener au parc. Sophia invita son petit ami, Jack, à les rejoindre. Jack était un beau grand blond aux yeux bleus, âgé de 18 ans. Charlotte eut immédiatement le coup de foudre pour lui, mais elle garda son secret pour ne pas nuire à la relation de sa nouvelle amie. Les trois passèrent beaucoup de temps ensemble tout au long de l'année scolaire. Durant l'été, Sophia et Jack se séparèrent, et Charlotte perdit contact avec Sophia. Peu de temps après, Charlotte et Jack devinrent les meilleurs amis du monde.

Un an plus tard, Jack déménagea à Tremblant, à six heures de route de chez Charlotte. Ils s'appelaient régulièrement, mais avec le temps, ils finirent par perdre contact. Charlotte était triste et Jack lui manquait énormément. Sa mère lui offrit un toutou pour l'aider à combler ce vide, et elle le nomma Jack pour ne jamais oublier son coup de foudre secret. Les années passèrent et, malgré la distance, Charlotte et Jack restèrent des amis de cœur.

Seize ans plus tard, Charlotte, désormais âgée de 29 ans, venait de revenir dans sa région après avoir passé trois ans dans Lanaudière. Sur Facebook, elle annonça son retour à Rouyn et mentionna qu'elle avait besoin d'aide pour vider la remorque de son nouvel appartement. Sans hésitation, Jack vint l'aider. Le lendemain du déménagement, ils allèrent pêcher ensemble. Durant cette belle journée, Charlotte se décida enfin à lui avouer ses sentiments. Jack, un homme plutôt réservé, ne dit rien, mais l'embrassa en réponse.

Un mois après, ils devinrent officiellement un couple et décidèrent de vivre ensemble. Leur amour continua de grandir. Deux ans plus tard, ils accueillirent un joli petit poupon. Ensemble, ils vécurent heureux et leur histoire devint vraiment la plus belle histoire d'amour.

Alexandra Dubé-Gendron,
1^{er} cycle

Centre Élisabeth-Bruyère,
CSS de Rouyn-Noranda

Enseignante :
Marie-Josée Dallaire,
Syndicat de l'enseignement
de la Jamésie et de
l'Abitibi-Témiscamingue

Neige

Une jeune femme du prénom de Blanche avait vécu une effroyable jeunesse. Abandonnée par sa mère dès l'âge de 3 ans, elle avait grandi auprès de son père avec qui elle subissait perversité et violence. Sa tante, qui la surnommait amoureusement « Neige » et avec qui elle avait développé une complicité incomparable au cours des années, l'avait aidée tant de fois à surmonter les rafales du passé qui revenaient sans cesse la tourmenter. Cependant, ce que Blanche ignorait, c'est qu'elle était sur le point de vivre une tempête qui chamboulera à nouveau son existence.

27 février 2009

Ce matin-là, Blanche se réveilla, elle but son café comme à son habitude, puis alluma la télévision. Elle entendit : « Mort inexpiquée de la 11^e rue. »

Au même moment, on sonna à sa porte, son cœur se mit à battre de plus en plus fort, elle ouvrit et elle vit son oncle, le frère de sa tante la plus proche.

- *Non... Dis-moi que ce n'est pas vrai, il doit y avoir erreur, pas elle... Pas ma tante, dit-elle d'une voix affolée.*
- *Malheureusement, oui, Blanche, dit-il tout chamboulé.*

Il lui expliqua qu'elle avait perdu la vie durant la nuit et qu'elle avait été retrouvée sur son balcon. Rien ne pouvait expliquer cette mort soudaine, aucune trace de violence ni de vol. Son oncle était venu pour lui annoncer non seulement qu'elle venait de perdre la personne qui

ravivait sa vie, mais aussi pour lui remettre un voile. Blanche remarqua tout de suite que c'était celui qu'elle avait offert à sa tante pour son anniversaire sur lequel elle avait brodé à la main son surnom, « Neige », avec des petits flocons bleus pour le personnaliser. De plus, elle sentit qu'il avait encore l'odeur rassurante de son parfum : Neige.

- *Je reconnaîtrais ce voile parmi mille, merci mon oncle, dit-elle toute larmoyante.*
- *Oui, c'est le seul objet qu'elle a tenu près d'elle lorsque sa lumière s'est éteinte, dit-il en prenant Blanche dans ses bras.*

17 mars 2009

De magnifiques funérailles ont eu lieu non sans une avalanche d'émotions, bien sûr, car elle était appréciée de tous. Lors de sa mise en terre, Blanche a tenu à déposer le magnifique voile blanc auprès de sa tante.

- *Lorsque j'ai offert ce voile à ma tante, elle était si heureuse, elle disait constamment que c'était comme son porte-bonheur. Donc, je tiens à ce qu'elle l'apporte.*

Tous émus par ce geste et cette douce pensée, ils regardèrent Neige qui déposa délicatement le voile entre les mains de sa tante tout en lui faisant ses adieux. Elle sentit des larmes couler sur ses joues sans effort, car le simple fait de ne plus jamais la revoir et de ne plus pouvoir la prendre dans ses bras était un déchirement sans pareil. Après la cérémonie, Neige ressentit le besoin de réconfort, elle décida donc d'aller à la maison de sa tante ; c'était l'endroit où elle avait tendance à aller lorsqu'elle voulait s'apaiser ou quand elle avait besoin d'un peu d'espoir, ce qui lui permettait de continuer à foncer et à croire en la beauté de la vie. Blanche vécut toutes sortes d'émotions en s'y rendant, mais rien comparativement à ce qu'elle ressentit quand elle ouvrit la porte de la chambre du haut. Figée devant la porte, elle vit la photo où elles étaient posées ensemble au chalet l'été dernier. Et tout près de la photo il y avait...

- *Comment... Comment le voile a-t-il pu arriver ici, je... Je l'ai enterré avec...*

Prise de panique, elle prit le voile entre ses mains, car cela lui paraissait impossible que ce soit le même voile, pourtant elle remarqua tout de suite la broderie ; sans l'ombre d'un doute, c'était bel et bien le même.

– *Est-ce que cela serait un signe de ta présence, je ne comprends plus rien ? Ma tante, pourquoi... Pourquoi m'as-tu abandonnée toi aussi ? Reviens-moi, éclaire-moi de ta lumière, j'en ai tant besoin.*

Dans un profond désespoir, Blanche se coucha sur le lit, en sanglots incontrôlables, puis s'assoupit. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle fit face à une noirceur sans fin. Elle entendit murmurer à son oreille. Effrayée par cette atrocité, elle regarda dans tous les sens jusqu'au moment où elle remarqua des flammes brûlant de mille feux. Elle s'approcha, puis, dans le brasier, elle vit un être malicieux, impur, dégageant une odeur immonde. Il la fixa de son regard d'aigle rempli de perversité et de méchanceté. On aurait dit que cette créature inhumaine venait directement des ténèbres. Blanche, par tous les moyens, essayait de fuir le démon de l'esprit qui tentait sans relâche de pénétrer ses pensées et d'engloutir son âme. Blanche, qui sentit ses forces la quitter peu à peu, se mit à penser à tous les beaux moments qu'elle avait partagés avec sa tante. Cela fonctionna, car les murmures de ce monstre pernicieux s'assourdirent peu à peu.

Soudainement, une lumière éblouissante surgit de l'obscurité, Blanche remarqua la silhouette d'une femme.

– *Ma tante, est-ce bien toi ?*

Elle entendit à nouveau un murmure, mais celui-ci était doux, rempli de bonté, qui lui dit :

– *Ne laisse pas le mal pénétrer en toi, accroche-toi Blanche.*

Puis elle remarqua quelque chose venir à elle, un voile auquel elle s'accrocha de toutes ses forces. Elle s'éveilla enfin, le voile avait disparu ; sa peur et ses angoisses s'étaient envolées. L'avait-elle sauvée ? Est-ce que cela fut bien réel ?

Ne laissez personne ni aucun obstacle vous empêcher de briller, humez l'odeur de Neige et accrochez-vous à ce qui vous gardera dans la lumière blanche.

Vanessa Durand Lauzé,
1^{er} cycle

Centre d'éducation
des adultes des Forges,
CSS du Chemin-du-Roy

Enseignant :
Léo-André Goyette,
Syndicat de l'enseignement
des Vieilles-Forges

L'histoire de ma vie

Mon père et ma mère étaient deux personnes qui s'aimaient à la folie. Mon père avait 23 ans et ma mère 18 ans quand ils se sont mariés dans les années 80. Un jour, mes parents ont décidé d'avoir un enfant, car c'est le rêve de plusieurs couples. Pourtant, essai après essai, il n'y avait aucun résultat. Ils consultèrent un médecin spécialisé dans ce domaine. Ensuite, test après test, ma mère apprit qu'elle était infertile. Leur seul choix, s'ils voulaient un enfant, était de se tourner vers l'adoption. Pendant des années, ils ont fait des démarches pour pouvoir adopter. Un jour, ils reçurent un appel qui allait changer leur vie à jamais. L'appel était pour confirmer qu'un enfant était disponible, et cet enfant, c'était moi. Une rencontre fut organisée avec ma famille biologique et ma future famille.

La rencontre fut un moment crucial pour mes parents et moi, car c'était le temps de savoir s'il y aurait un coup de foudre. Bien entendu, ce le fut pour tout le monde! Alors, mes parents débutèrent les prochaines étapes de mon adoption. Ils sont venus me chercher le 24 décembre 1996, alors que j'avais tout juste deux ans. Quel beau cadeau de Noël! Mon père et ma mère me racontèrent souvent cette journée inoubliable qui changea leur vie à jamais. Quand ils sont venus me chercher, mes parents m'ont dit que je faisais pitié parce que mes parents biologiques n'étaient pas capables de subvenir à mes besoins dans la vie de tous les jours. Ils étaient très pauvres et n'avaient pas les priorités à la bonne place.

En sortant de mon ancienne famille, mes parents m'ont emmené manger, car j'étais affamé. Ils m'ont préparé mon mets préféré: du pâté chinois. J'avais tellement faim que j'en ai mangé deux portions! Quelques jours plus tard, ils m'ont acheté de nouveaux vêtements d'hiver, car ceux que j'avais étaient trop petits et pas très beaux pour un jeune garçon. Quelques mois plus tard, mes parents devaient se présenter devant la Cour du Québec pour officialiser que j'étais bel et bien leur enfant envers la loi.

Quand je suis devenu adolescent et que j'ai commencé à aller au secondaire, ma vie s'est mise à prendre une mauvaise tournure. Influenable et rebelle, comme beaucoup de jeunes de cet âge-là, j'ai rencontré de nouvelles personnes qui sont devenues mes amis. Plus tard, je me suis aperçu qu'ils n'étaient pas bons pour moi et que, la plupart du temps, ils étaient hors-la-loi. Alors, j'ai commencé à sauter mes cours, à consommer des drogues dures, à boire de l'alcool comme si je n'avais pas de fond et à fumer la cigarette. Mes notes scolaires chutaient à vue d'œil. Mes parents ne savaient plus quoi faire avec moi. Vu que j'étais rebelle et que je me foutais de tout, ils se sont découragés. Mon père, qui était déjà assez sévère, a décidé de me mettre dehors. J'avais tout juste 14 ans. Alors, je suis parti vivre chez ma grand-mère jusqu'à l'âge de 18 ans.

De 14 ans à 18 ans, je me suis remis sur le bon chemin. Je me suis inscrit aux cadets. Tous les étés, je partais faire des camps à travers le Canada, mais principalement sur la base militaire de Valcartier. J'ai adoré cette expérience, et en plus, j'étais rémunéré. À 18 ans, je suis allé vivre en appartement et j'ai occupé plusieurs emplois. À 20 ans, j'ai rencontré ma première famille d'accueil et présentement, je suis toujours en famille d'accueil.

Au début de 2020, j'ai eu une mauvaise passe, car je me suis séparé d'une relation de plus de quatre ans qui était toxique. Ce fut l'enfer! Cette personne n'était pas bien mentalement. Elle devait souvent aller en psychiatrie, elle consommait des drogues dures et ne prenait pas sa médication. Quand je me suis séparé d'elle, j'ai fait une dépression et une tentative de suicide, car dans ma tête, cette personne était toute ma vie. En plus, avec un trouble d'attachement, c'était encore plus compliqué. Encore une fois, je vivais un échec relationnel. Comme si cela n'était pas assez, elle décida de porter des accusations à mon sujet. Présentement, je suis dans des démarches de la cour pénale pour prouver mon innocence.

Pour ajouter à mon malheur, j'ai fait aussi deux mois et demi de prison à la prison de Québec. Je suis allé là-bas parce que j'avais l'interdiction d'entrer en contact avec cette personne et je n'ai pas respecté cette condition. La soirée où je suis arrivé à la prison n'était pas très plaisante. J'ai été placé dans un local barré avec des personnes impolies,

Maxime Maheux,
1^{er} cycle

Centre d'éducation
des adultes L'Escale,
CSS des Appalaches

Enseignante :
Karine Deslongchamps,
Syndicat de l'enseignement
de l'Amiante

violentes et souvent sous l'effet de la drogue. La partie la plus humiliante, c'est au moment de la fouille à nu. Si vous êtes comme moi, une personne avec une grande pudeur, vous comprendrez comment je me suis senti... C'est là que mon cauchemar commença! Vu que les prisons sont remplies et qu'il manque beaucoup de personnel, je me suis ramassé dans un secteur avec des pédophiles et des agresseurs sexuels. Quand je suis arrivé dans ce secteur, j'ai eu la peur de ma vie. J'étais vraiment mal à l'aise. Les prisonniers se sont mis à me siffler, à faire des commentaires déplaisants et déplacés. Je vous jure, j'ai passé un mois à dormir très peu : j'avais toujours peur de me faire agresser. En plus, pendant tout ce temps, j'ai dormi sur le plancher sur un petit matelas très mince puisque les lits étaient occupés.

Au milieu de 2024, j'ai fait un retour aux études à l'école des adultes. Je suis en train de finir mon secondaire 1 pour faire un TDG et un DEP en restauration. Mon objectif de vie est de travailler dans le domaine de la restauration : c'est mon rêve de faire de la cuisine. Pour moi, c'est une passion. Je voudrais aussi un jour avoir mon propre restaurant et ma propre maison. Finalement, je me souhaite le meilleur et que mes objectifs finissent par se réaliser. Je me suis remis sur le droit chemin! Je suis tombé à plusieurs reprises, mais j'ai su me relever toutes les fois. C'est en tombant que nous en ressortons vainqueurs!

La ville lumière

Dans le froid câlin de la nuit, une âme solitaire marchait dans les rues de la ville, entre l'obscurité enveloppante et le dense brouillard. La seule compagnie qu'elle avait était une cigarette allumée dans sa bouche qui la fait ressortir au seuil de la nuit.

Pendant qu'elle marchait, elle s'est retournée pour regarder l'horizon. Au loin, elle pouvait contempler le centre-ville sous les étoiles, pendant qu'elle était trempée par le clair de lune. Cette scène était belle, mais en même temps mélancolique, ça lui a rappelé la solitude qu'elle portait.

Elle a continué son chemin et a trouvé un banc, où elle s'est assise pour continuer d'admirer le paysage de la ville. Elle a allumé une autre cigarette et a commencé à réfléchir.

Tout comme la lune qui baignait l'environnement de sa lumière, la fumée de sa cigarette et les souvenirs étaient comme des gouttes de pluie tombant sur son corps.

Son expression a reflété un désir d'échapper à l'obscur abîme de la monotonie et la solitude, ses yeux fatigués et ses lèvres tremblantes étaient des signes de mélancolie. La belle luminosité des bâtiments a fait qu'elle se questionnait si vraiment, il y avait un sens à continuer à être seule.

Après ces moments de réflexion, elle s'est levée du banc et s'est dirigée vers le centre-ville parce qu'elle avait des choses en attente. Quand elle est arrivée au centre-ville, un million de lumières l'ont reçue, des lumières vivantes qui sortaient de tous les coins, des lampes ou des panneaux commerciaux, vraiment quelque chose qui, pour cet individu solitaire, était une merveille.

En plus, les gens appréciaient la belle couverture nocturne combinée à la beauté des lumières, pendant qu'ils effectuaient leur travail ou divertissaient les autres avec une musique agréable.

Cela a permis à cette âme solitaire de se sentir chez elle, la beauté des environs l'a éblouie. Ce profond abîme de solitude qui l'habitait a commencé à se remplir de lumières et de musique autour d'elle.

Finalement, elle réalise qu'elle n'est pas seule et que la ville lumière l'accompagnera toujours.

**Juan Felipe
Marciales Huerfano,**
1^{er} cycle

Centre d'éducation
des adultes
Saint-Hyacinthe-Acton,
CSS de Saint-Hyacinthe

Enseignante: Elise Morier,
Syndicat de l'enseignement
Val-Maska

Un début de vie compromettant

Laissez-moi vous raconter ce qui a fait basculer ma vie, il y a bientôt 10 ans.

Vers l'âge de 23 ans, j'ai fait la rencontre de Michael, l'homme qui m'a fait devenir maman. Tout allait pour le mieux, mais environ cinq mois après le début de notre relation, j'ai remarqué des signes qui m'indiquaient qu'il était très étrange. Un soir comme tous les autres, alors que je prenais mon bain, il décida de venir me rejoindre dans la pièce. À ce moment-là, le message qui sortit de sa bouche me fit extrêmement peur. Il me dit qu'il se voyait me tenir la tête dans l'eau pour voir quel effet cela faisait. Disons que j'ai eu très peur de lui et, en même temps, je ne me sentais pas bien. J'étais convaincue que j'allais mourir ! Je me couchais la nuit à ses côtés et j'étais terrorisée. Finalement, le temps passa et il redevint le gars attentionné que j'avais rencontré.

Après quelques mois, un nouvel événement survint. Pendant que je préparais le souper, Michael me dit : « Je me vois en train de te poignarder ! » À ce moment-là, je croyais que j'allais y passer. J'ai tellement craint pour ma vie que j'ai tout laissé sur le comptoir et je suis partie. Deux jours plus tard, je revenais à la maison. Ceci était le deuxième événement qui se passait en quelques mois.

Comme tous les couples, nous étions heureux. Après presque un an et demi ensemble, nous allions apprendre la plus merveilleuse des nouvelles : j'étais enceinte de ma petite Zoé ! Quand nous avons appris que j'étais enceinte, il était tellement content ! J'avais déjà six semaines de gestation de faites. À ce moment-là, tous les problèmes ont disparu, tout se déroulait à merveille. Mais voilà qu'à 20 semaines de gestation, j'ai eu des complications : j'ai dû être au repos complet pour toute la fin de ma grossesse.

Le 18 juillet 2014, une belle petite fille en santé vit le jour.

Encore une fois, pour une raison inconnue que je ne peux pas m'expliquer, Michael montra son mécontentement. Il cria après les infirmières, car Zoé n'allait pas bien. Il alla même jusqu'à dire qu'il les frapperait si elles ne trouvaient pas pourquoi son bébé était malade. Heureusement, elles ne diagnostiquèrent rien de grave et tout rentra dans l'ordre.

Les cinq premiers mois de vie de Zoé se sont bien déroulés. C'était un petit bébé avec un sourire merveilleux et elle avait de la joie de vivre. Elle était toute petite, mais aussi fragile. Enfin, j'avais mon rêve de famille juste en avant de moi : mon conjoint et ma fille. Moi qui pensais que nous allions vivre le parfait bonheur... Comme je me trompais !

Comme tous les soirs, je donnais le bain à Zoé, puis son dernier boire de la soirée. Ensuite, j'allais la coucher, puis je prenais une pause. Alors qu'elle avait cinq mois et demi, voilà que l'irréparable se produisit. Quand je suis remontée de ma pause, j'ai vu le père de Zoé debout devant sa porte de chambre, le téléphone à la main. Je lui ai demandé ce qu'il faisait là. Il m'a répondu quelque chose que je ne suis pas en mesure de me rappeler aujourd'hui. C'est peut-être dû au choc que cette situation invraisemblable m'a fait vivre, mais c'est tellement flou dans ma tête...

Je me suis donc dirigée vers lui pour savoir pourquoi la lumière de la chambre de Zoé était allumée. Il ne m'a pas répondu. Je suis entrée dans la chambre. Quand j'ai vu ma fille, j'ai explosé de colère, de pleurs, de cris. Elle avait le visage du côté gauche bleu, mauve, jaune et vert, en fait toutes les couleurs d'une ecchymose et l'œil plein de sang. Le tout s'est empiré quand je me suis rendue à l'hôpital avec elle. Les ambulancières n'étaient même pas certaines si nous allions nous rendre. Finalement, le Centre hospitalier de Thetford nous a transférées à Québec, au CHUL. Ma petite Zoé a passé des tonnes d'examens et c'est à ce moment que le docteur est venu me voir en m'expliquant qu'elle avait une fracture crânienne pariétale avec des côtes en voie de guérison. Des côtes en voie de guérison... C'est alors que je me suis rendu compte que cela n'était pas la première fois qu'il lui arrivait quelque chose quand elle était avec son père. Je ne pensais pas que j'aurais dû avoir peur de la laisser seule avec son père, qu'il aurait été dangereux avec elle. Pourtant, c'est ce qui est arrivé.

Fanny Mauny,
1^{er} cycle

Centre d'éducation
des adultes L'Escale,
CSS des Appalaches

Enseignante :
Karine Deslongchamps,
Syndicat de l'enseignement
de l'Amiante

Aujourd'hui, Zoé est une petite fille si merveilleuse et incroyable qui aime la danse, le théâtre et la natation. Avec tout ce qui s'est passé, elle reste avec des séquelles particulières, mais cela ne l'empêche pas de fonctionner. Son quotidien est rempli de petits défis qu'elle traverse comme une championne.

Cela fait 10 ans que je vis avec un choc post-traumatique, 120 mois que je ne laisse plus ma fille jouer comme les autres petites filles de son âge, 520 semaines que j'ai de la rancune envers son père, 3 650 jours que je suis une mère brisée et 87 600 heures que je me réveille la nuit en pleurant. Dix ans où je me sens totalement nulle de l'avoir laissée avec lui...

Le pire dans tout cela c'est que, quelques années plus tard, nous avons appris qu'il avait recommencé avec un autre enfant qu'il avait eu.

Tout cela est derrière nous aujourd'hui. Je m'efforce d'être une bonne mère pour ma fille. Elle adore les moments passés avec mon conjoint Marc, qui est une figure paternelle pour elle. J'aurais aimé effacer sa douleur et son chagrin, mais cela m'est impossible... Ce qui est fait est fait. Je ne peux pas changer le passé. Ma seule consolation, c'est que depuis maintenant 10 ans, j'ai réussi à la protéger de ce père qui n'a pas su comment l'aimer. Je t'aime Zoé!

Impression

Marquis Imprimeur inc.

Tirage

4 500 exemplaires

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN version imprimée: 978-2-89061-157-3

ISBN version électronique: 978-2-89061-158-0

FSE, CSQ, 2025

The FSC logo is a magenta rounded rectangle with the letters "FSC" in white, bold, sans-serif font.

Puis, lentement, l'oiseau se mit à chanter.
Sa voix était douce, presque envoûtante,
une mélodie qui semblait se fondre dans
l'air glacé de l'hiver, remplissant l'espace de
chaleur et de lumière. C'était une musique
simple, mais profonde, comme une
promesse murmurée à l'oreille du monde.

LE DERNIER VOYAGE DE L'ENVOLÉE, p. 33
Camille Groux, 2^e cycle

Que notre chimie inspire à ma vie les plus
belles poésies. Séduis-moi encore une fois
de ton énergie qui éclaircit mes fantaisies.
L'euphorie de cette mélodie qui nous lie
et nourrit nos esprits épris de cette douce
ironie. Que minuit incendie notre lit aux
couleurs rubis d'une énergie d'envie.

EMBRASSE-MOI, p. 35
Trynity Iralde, 2^e cycle

Je suis né dans un endroit proche des
montagnes, où le ciel est peint en couleurs
et où le vert des cultures de café se mêle au
tendre murmure des rivières et à la chaleur
des rayons du soleil.

ODEUR DE CAFÉ, p. 12
Abner Lennin Carvajal Giraldo, Francisation

Les forêts tombent sous nos machines
Les cieux se voilent de fumée assassine
Les géants tombent, leurs feuilles s'arrachent
Les animaux hurlent d'un silence profond
Victimes muettes de nos ambitions

JOUER LA VIE, p. 104
Kim Tardif, 1^{er} cycle

Antidote

Des outils avancés pour une écriture inspirée

En français ou en anglais, Antidote est le compagnon de rédaction idéal. Son correcteur avancé, ses riches dictionnaires et ses guides détaillés en font l'outil indispensable pour quiconque souhaite écrire de « belles histoires ».

www.antidote.info

 **Druide**

